N° 5 1936 Mai

NOUVELLE
REVUE THÉOLOGIQUE

LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE

De toutes les parties de la théologie catholique, la plus jeune et la moins approfondie est celle qui concerne la nature et les attributs de l'Église. C'est à une époque relativement récente que les théologiens se sont mis à composer des traités entiers « De Ecclesia ». Il reste encore beaucoup à faire : mettre au point les rapports entre les parties apologétique et dogmatique; montrer les différentes modifications qu'il convient d'apporter dans la partie apologétique, suivant qu'on s'adresse à des protestants ou à des orientaux; mettre en relief le sens exact des définitions du Concile du Vatican; rattacher plus solidement le « De Ecclesia » aux autres parties de la théologie dogmatique, surtout à la christologie et à la sotériologie, etc.

Néanmoins un grand chemin est déjà parcouru, et, dans le mûrissement progressif de l'enseignement catholique sur la nature de l'Église, nous pouvons déjà distinguer plusieurs phases : de l'époque patristique jusqu'à saint Thomas; de saint Thomas au Concile de Trente, quand on recueillait soigneusement les éléments d'une doctrine sur l'Église; après le Concile de Trente, surtout après la vigoureuse impulsion donnée par Bellarmin, quand s'élabora une solide doctrine portant directement sur la constitution visible de l'Église. Cet immense travail aboutit aux définitions du Concile du Vatican. Depuis plusieurs dizaines d'années, depuis la grande Guerre surtout qui réveilla un tel besoin de revenir à Dieu, nous sommes entrés dans une

nouvelle phase : celle de l'approfondissement de la vie organique intérieure de l'Église, de la synthétisation de l'enseignement paulinien et patristique sur le Corps mystique du Christ, de l'effort théologique montrant aux dissidents que le catholicisme est avant tout une fraternité surnaturelle « in Christo ». Tout récemment Jürgensmeier, Anger, Mersch, Adam et bien d'autres ont efficacement contribué à développer cet aspect de l'ecclésiologie. De nombreux indices, par exemple l'apparition d'ouvrages comme le livre remarquable de Carl Feckes « *Das Mysterium der hl. Kirche* », annoncent une phase nouvelle de la théologie de l'Église : l'élucidation systématique des différents rapports qui relient dans l'Église la « société » et la « fraternité », la Kirche-Gesellschaft et la Kirche-Gemeinschaft, l'aspect juridique et l'aspect mystique, l'Église visible et le royaume invisible du Christ-Chef dans les âmes.

Certes, les tentatives pour expliquer parfaitement ce lien n'ont jamais fait défaut — car la foi en l'union de ces deux aspects a toujours existé dans l'Église catholique — tentatives parfois très heureuses et dont les résultats se trouvent consignés dans n'importe quel manuel « De Ecclesia ». Mais il reste un grand chemin à parcourir. Il faut l'avouer, certains théologiens semblent, dans cette voie, hésitants, timides; ils n'abordent pas de front les grands problèmes qui touchent les multiples relations entre les éléments visible et invisible de l'Église. D'autres se trompent de point de départ et recherchent je ne sais quelle réconciliation entre les deux aspects de l'Église, comme s'il existait une véritable brouille entre l'Église-société et l'Église-union des âmes! D'autres encore conçoivent ce rapport à la façon d'un alliage, d'un mélange, où tout se réduit à trouver le juste dosage, le pourcentage requis pour que le composé soit utilisable; « 90 % de vie mystique et 10 % de visibilité », ont-ils l'air de dire; avec une mentalité théologique aussi déplorable ils ne sortent évidemment pas de l'impasse. Et je ne parle pas ici de certains idéalistes, plus panchrétiens que catholiques, théoriciens de formation théologique printanière et idyllique, qui, pour gagner plus aisément

les dissidents au catholicisme, attribuent à la constitution de l'Église le rôle d'un escalier de service dans une maison princière, et rien de plus.

On connaît l'excellent ouvrage du regretté P. de Poulpiquet, O. P. « *l'Église catholique* ». Partant du principe « forma et finis coincidunt », l'auteur montre que la sainteté est le but, donc aussi la « forme » de l'Église, son idée déterminante. D'après lui, la sainteté est la note principale, le trait distinctif de l'Église, ou tout au moins le *fondement* commun des quatre notes classiques. « Le Concile du Vatican, écrit-il, a énuméré — sans prétendre les épuiser tous — les principaux aspects par où se révèle cette transcendance morale de l'Église : son admirable propagation, sa sainteté éminente, son inépuisable fécondité en toute espèce de biens, son unité catholique, son invincible stabilité. L'éminente sainteté de l'Église est explicitement nommée par le Concile comme faisant partie intégrante de la preuve, mais on s'aperçoit vite à la réflexion que les autres aspects qui constituent le miracle moral de l'Église se ramènent eux aussi, en définitive, à la sainteté; ils n'en sont qu'une manifestation spéciale appliquée à une matière déterminée... La sainteté a été nécessaire à l'Église pour assurer la permanence de son unité, de sa catholicité, pour lui permettre de résister à toutes les puissances du monde » (p. 190).

Le point de vue du P. de Poulpiquet nous semble très fécond dans l'étude des relations entre les deux aspects, visible et invisible, de l'Église. Dans cet article, nous ne prétendons nullement dégager toutes les conclusions de l'idée maîtresse du P. de Poulpiquet; nous n'avons pas non plus l'intention de contredire, en quoi que ce soit, la notion de la sainteté de l'Église qui apparaît dans la plupart des traités « De Ecclesia ». Nous voulons simplement soumettre au jugement des théologiens compétents une conception de cette sainteté, qui nous a été suggérée par l'étude de la schismologie; nous voudrions présenter une manière de mettre mieux en relief, au profit spirituel des dissidents orientaux, les *raisons dernières* pour lesquelles l'Église catholique apparaît comme *l'unique Église vraiment sainte*. Une

longue expérience nous a démontré l'efficacité apologétique de cette méthode auprès des dissidents pravoslaves vraiment religieux, aspirant à la sainteté.

* * *

Pour mieux déterminer l'essence de la sainteté de l'Église, arrêtons-nous d'abord au problème de la sainteté de Dieu et à celui de la sainteté des « saints ». Dieu est le modèle suprême et la raison d'être de toute sainteté, donc aussi de celle de l'Église; l'âme d'un saint est une image de la perfection de l'Église et en facilite l'intelligence. Dieu est au-dessus de l'Église; le saint, au-dessous; en rattachant la sainteté de l'homme à celle de Dieu, nécessairement nous trouverons le schéma de perfection dernière de cette institution qui, de par sa nature, est destinée à « lier » l'homme à Dieu : de l'Église.

On peut, logiquement du moins, distinguer en *Dieu* une sainteté objective, « réelle », *déterminante* et une sainteté subjective, *morale*, *déterminée*, *formelle*.

La sainteté *déterminante* de Dieu consiste dans sa perfection absolue et infinie. La sainteté se rattache à la catégorie « perfection »; une perfection n'est pas toujours une sainteté, mais une sainteté est toujours une perfection. Or, la perfection c'est l'absence dans l'être de toute imperfection, de toute lacune, de tout « non-être », exigée par la nature du sujet; en Dieu, l'Être absolu, c'est l'absence absolue de tout non-être. Dieu est l'acte pur, en Lui rien n'est « resté » en puissance. Sous tous les rapports, Dieu est « parfait », « achevé », « complet ». Absolument libre des conditions de temps et d'espace, Dieu n'est dépendant d'aucune réalité en dehors de lui-même, il est la Force par excellence, la Puissance infinie. La simplicité, la sagesse, la justice, la bonté, l'omniprésence, en un mot toutes les qualités positives imaginables sont en Dieu au complet et chacune d'elle à un degré infini; le tout sans lacune, sans omission, sans hiatus, sans « trou ». L'Écriture, en parlant de te ou tel attribut de Dieu, en fait ressortir ce caractère commun

de *plénitude*. « Magnus Dominus et laudabilis nimis et magnitudinis eius non est finis » (*Ps.* 144, 3). « Magnus est et non habet finem, excelsus et immensus » (Baruch, 3, 25). « Apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio » (Jac. 1, 17). « Deus lux est et tenebrae in eo non sunt ullae » (I Jo. 1, 5). La même note de plénitude exhaustive réapparaît chez les Pères quand ils parlent de Dieu. Ils l'appellent souvent ἄπειρος, ἀπέραντος, τέλειος κατὰ πάντα, ἀχώρητος, ἀπερίγραπτος, ἀμέτρητος. « Non est ibi nisi est », dit Augustin; et ailleurs : « Deus est *plenitudo vitae*, vita vitarum » (*Conf.* III, 6, 10). Et saint Thomas expose ainsi la plénitude de la perfection divine : « Cum Deus sit ipsum esse subsistens, nihil de perfectione essendi potest ei deesse. Omnium autem perfectiones pertinent ad perfectionem essendi : secundum hoc enim aliqua perfecta sunt, quod aliquo modo esse habent... » (I, q. 4, a. 2). Bref, la perfection de Dieu, c'est-à-dire sa sainteté objective et déterminante, consiste dans ce que Dieu est l'absolue plénitude de l'être.

La sainteté *morale* ou formelle, subjective, déterminée, de Dieu consiste en ce que sa volonté infiniment parfaite adhère sans réserves à la plénitude de son être, à son infinie bonté. Selon saint Thomas (II^a II^{ae}, q. 81, a. 8), la sainteté morale c'est la pureté et la fermeté de l'adhésion au bien suprême, *munditia et firmitas*. Que représente cette munditia quand il s'agit de la volonté divine ? L'absence de toute tache, de toute lésion de l'intégrité de Dieu, l'absence essentielle et radicale de tout manque de conformité entre la volonté de Dieu et son objective sainteté. La firmitas dont il s'agit est aussi une complète, intégrale et irrévocable adhésion de la volonté infinie au bien infini. Dieu s'aime d'un amour « plein » à tout point de vue et, par le fait même, il s'aime en tant que règle suprême de tout bien moral, en tant que loi éternelle. Aussi peut-on dire que la sainteté formelle de Dieu consiste dans l'absolue conformité de sa volonté avec l'infiniment parfaite loi éternelle.

Ainsi, qu'il s'agisse de la sainteté objective de Dieu ou de sa sainteté subjective, ou encore du lien qui rattache entre eux ces

deux aspects de la sainteté de Dieu, c'est toujours l'idée de plénitude qui domine. Et puisque la sainteté de Dieu est le fondement de toute sainteté, il faut convenir qu'au point de vue métaphysique le fondement de toute sainteté proprement dite est la plénitude de l'être divin.

Si nous passons maintenant à l'analyse de la sainteté chez les *hommes* nous constatons d'abord l'existence de degrés ou d'aspects de la sainteté déterminante. Et il n'en peut être autrement : entre la plénitude de Dieu, qui est le premier et suprême degré de sainteté déterminante par rapport à la sainteté humaine, et la nature essentiellement bornée de l'homme, la distance est infinie et ne saurait être franchie par un acte de conformité de notre volonté avec l'essence divine; seule la volonté de Dieu est capable d'un tel amour de la plénitude d'être divine. Pour l'homme un acheminement s'impose et encore n'atteindra-t-il jamais la compréhension adéquate de Dieu. Devant la plénitude de Dieu l'homme « se perd »; il lui faut à tout prix un programme concret, une incarnation de la loi divine éternelle dans des règles de vie plus à sa portée.

Nous pouvons distinguer trois *degrés* de sainteté déterminante par rapport à l'homme.

Le degré suprême est, comme nous le disions à l'instant, la sainteté objective de Dieu, sa plénitude d'être. C'est la cause exemplaire ultime et absolument nécessaire de toute sainteté déterminante. De même la sainteté morale de Dieu, l'infinie complaisance de la volonté de Dieu dans la plénitude de son être divin, est le modèle suprême de toute sainteté morale, donc aussi de la sainteté formelle de l'homme.

Le premier degré de sainteté déterminante, la plénitude de l'être divin, devient « abordable » à l'homme grâce au *second* qui n'est autre que la sainteté humaine de Jésus-Christ, notre médiateur. Essayons de préciser en quoi elle consiste.

La sainteté déterminante de *Jésus* est, premièrement, l'*essence* divine et, deuxièmement, la *mission* assignée par Dieu au Verbe incarné. Dieu a voulu que le Christ exécutât l'œuvre de la Rédemption par et dans sa nature humaine. L'humanité de

Jésus est le grand instrument pour l'exécution du programme divin. Tout dans l'œuvre de justification des hommes se fera par la nature humaine de Jésus, per ipsum et cum ipso et in ipso. C'est dans son humanité que le Christ deviendra chef et modèle de la nouvelle société chrétienne acquise à Dieu grâce au sang de l'Immolé. La sainteté déterminante *immédiate* par rapport à la sainteté morale de Jésus, c'est donc sa propre nature humaine en tant qu'elle résume, par son union parfaite avec le Verbe, tout le programme de la Rédemption. Toute la mission assignée à Jésus par la plénitude de l'amour divin et servant de déterminante à la sainteté morale de Jésus repose dans cette humanité concrète du Christ, sanctifiée par l'union hypostatique avec la personne divine du Rédempteur, orientée dans toutes ses facultés — mémoire, intelligence, etc. — vers l'œuvre de la Rédemption. La nature humaine de Jésus n'est pas une nature humaine quelconque, utilisée seulement à un moment donné pour l'accomplissement de la grande œuvre de miséricorde divine. Depuis le premier instant de son existence, elle est entièrement « informée » par l'idée rédemptrice, modelée selon les exigences de la grandiose économie de miséricorde. Elle est associée à l'œuvre divine par toutes ses fibres, tous ses éléments, tous les moment de sa vie. L'humanité de Jésus est, à tout point de vue, parfaite, complète. Dieu peut, il est vrai, utiliser pour ses actions ad extra des instruments imparfaits, « ébréchés »; parfois il se plaît à manifester ainsi sa puissance. Mais quand Dieu *crée* ou institue quelque chose, son œuvre à lui est toujours bonne, entière, sans imprévus, sans lacunes relativement au but assigné à cette créature. La charité rédemptrice de Dieu a voulu descendre par et dans la nature humaine de Jésus jusqu'à toutes nos misères, jusqu'aux moindres recoins de notre existence terrestre pour porter partout l'aide, le salut. Voilà une des raisons pour lesquelles Jésus a assumé la plénitude de la nature humaine, le « maximum d'humanité »; la charité de Dieu, c'est-à-dire la plénitude de l'être absolu, l'a voulu ainsi. Pour être pleinement victime, Jésus devait pouvoir souffrir dans son âme, dans son cœur, dans

toutes les parties de son corps : « dinumeraverunt omnia ossa mea ». Rien ne manque donc à la nature humaine de Jésus; saint Paul le dit bien, Jésus nous est semblable en tout, sauf le péché, c'est-à-dire sauf le manquement, la privation, la *dérogation à la plénitude.* La sainteté déterminante de Jésus est donc là : dans la plénitude de sa nature humaine hypostatiquement unie au Verbe et ainsi déterminée elle-même par le plan divin de la Rédemption; autrement dit, dans la mission rédemptrice à exécuter par la nature humaine de Jésus.

Portons maintenant notre attention sur la sainteté *morale*, ou déterminée, de Notre-Seigneur. Puissamment aidée et dirigée par la grâce d'union, la volonté humaine de Jésus ne connaît pas de défaillance. Dès le début elle est *pleinement*, irrévocablement orientée vers l'exécution du plan miséricordieux du Père. En dehors de ce plan, rien ne l'attire; elle rejette avec dédain les tentations sataniques contraires à ce plan; le doux Jésus reprend Pierre avec une vigueur extraordinaire quand le futur chef des Apôtres lui suggère de restreindre l'exécution du « programme », d'en enlever ce qui semble trop humain — la souffrance physique. Pour être pleinement victime, Jésus est fidèle à la plénitude de sa nature humaine, il la garde dans toute son intégrité. Durant toute sa vie il ne cherche pas à amoindrir le plein exercice de ses facultés physiques et psychiques par des commodités ou des distractions; et sur la croix il ne veut pas de ces soporifiques dont le rôle est d'enlever quelque chose de la nature humaine pour rendre la vie plus supportable; on pourrait croire qu'il renonce à l'union hypostatique, à la consolation qu'apporte l'union ineffable avec Dieu, pour boire le calice de l'immolation jusqu'à la lie, pour être pleinement homme. A aucun moment de sa vie, Jésus ne se détourne de son humanité, il lui reste saintement fidèle. La Transfiguration elle-même est un hommage rendu à l'humanité instrument du divin. Jésus observe la loi divine non pas seulement en théorie, en abstraction juridique, mais telle qu'elle se manifeste d'une façon concrète dans sa nature humaine, renforcée, surélevée, pleinement épanouie par le plus haut degré d'union avec la

divinité. Jésus aime et respecte sa mère, il accepte d'en recevoir une éducation. Il partage la nourriture de son entourage. Il approuve de sa présence l'honnêteté du mariage, le sacrement de la procréation naturelle. Il rend la santé, la plénitude de la vie naturelle aux malades, aux estropiés. Jésus est tellement « homme » qu'il faut avoir la foi pour reconnaître Dieu en lui. Ce qu'il y a de plus sublime comme don de Dieu à l'homme — la grâce — est rattaché par Jésus à des actions visibles, humaines au plus haut degré. Avec quelle prédilection il s'applique le titre de « Fils de l'homme »! De quelque côté que nous nous approchions de la sainte volonté de Jésus, nous remarquons toujours qu'elle vise avec efficacité à réaliser intégralement le programme de la Rédemption, tel qu'il a été conçu par la plénitude de la bonté divine, de la nature de Dieu, et tel qu'il a été confié par Dieu à la nature humaine assumée par le Verbe en vue du salut des hommes. Jésus est saint, parce que, sanctifié par la grâce de l'union hypostatique, il fut saintement fidèle à l'œuvre théandrique de la Rédemption, parce que jusqu'au bout il a voulu et fut pleinement homme pour le salut éternel des hommes.

La plénitude des deux natures, divine et humaine, parfaitement unies entre elles en la personne de Jésus-Christ — tel est donc le *second degré* de sainteté déterminante par rapport à la sainteté des hommes. La sainteté morale du Christ est le sublime modèle de toute sainteté humaine.

Le *troisième* degré de sainteté déterminante par rapport à la sainteté des hommes, le degré qui leur est le plus proche, est celui dans lequel l'exemple universel de sainteté donné par Jésus se différencie et se précise dans un nombre considérable de « types » de sainteté, de vocations à tel ou tel état de vie, de « programmes » applicables dans des conditions déterminées d'existence humaine. Chaque type ou programme n'est pas « une tranche » de la sainteté de Jésus, mais plutôt une façon de mettre la sainteté de Notre-Seigneur à la portée d'une catégorie déterminée de fidèles. La loi éternelle qui resplendit dans la sainteté de Jésus devient par là comme traduite en

différentes langues pour pouvoir être mieux comprise et exécutée de tous. Chaque vocation est pleine et parfaite en son genre, car elle n'est qu'une manifestation de la sainte plénitude, de la perfection de Jésus-Christ. La vocation d'évêque est sainte en ce qu'elle est quasi la continuation du sacerdoce de Jésus et par là l'imitation de la plénitude d'être divino-humaine. Le même élan vers la plénitude théandrique, nous le retrouvons dans la sainteté immédiatement déterminante, dans le « programme » de la vierge cloîtrée, de la mère de famille, du missionnaire, etc. Les constitutions des différents Ordres et Congrégations ne sont que des variantes du troisième degré de sainteté déterminante de l'homme; ce ne sont que différentes portes qui ouvrent aux hommes le sanctuaire de la pleine sainteté de Jésus-Christ, et de Dieu norme dernière de notre perfection morale.

La sainteté *morale* ou formelle des hommes, la sainteté proprement dite des saints se réduit par conséquent à l'exécution fidèle et adéquate, sinon *materialiter* du moins *formaliter*, d'un « programme » spécifique qui reflète la plénitude de Dieu et y mène. Qu'on ne nous objecte pas que ces « programmes » sont par trop humains, « juridiques », « rationnels », « empiriques », etc.; qu'on ne nous fasse pas un grief de faire d'un « programme » intimement uni à la plénitude de la nature humaine la cause immédiatement déterminante de notre sainteté : Dieu l'a voulu ainsi, Jésus nous a donné l'exemple en ce sens. Chrétiens ayant pour chef l'Homme-Dieu, nous ne pouvons guère atteindre la sainteté que par une pleine adhésion à son économie de salut, fondée sur la plénitude de la théandricité. Dans le plan complet de notre salut éternel et de notre sainteté par excellence, tout est lié à la nature sous tous ses aspects, voire même à la matière morte; l'exemple le plus frappant sous ce rapport c'est le fait qu'il n'y a pas de sacrement valide, pas de source régulière de grâce et de vie surnaturelle sans eau, sans pain, vin, huile, mouvements de la main ou de la bouche, etc. Le « tout ce qu'il y a de plus humain » est nécessaire pour donner à l'homme « tout ce qu'il y a de plus divin ».

Pour toutes ces raisons, la conformité, la fidélité à certaines formes matérielles et humaines de la sainteté déterminante est une condition *sine qua non* pour arriver à la perfection de la vie spirituelle. Autrement dit, pour être saint il faut s'en tenir strictement à toutes les obligations de son état, de sa vocation particulière, en commençant par les plus sublimes et spirituelles et en finissant par les plus humaines, prosaïques, matérielles; toute la gamme doit y être, sans « sauts », sans lacunes, sans dédain pour la matière, sans cette abominable « pure spiritualité » qui tue toute spiritualité dans l'homme. Un évêque ne deviendra saint que s'il suit son programme, tracé dans le droit canon, et, à l'exemple des saints évêques, ne dédaigne pas les occupations « juridiques et desséchantes » de l'administration du diocèse; s'il abandonne ses devoirs d'état pour aller chercher des visions mystiques dans la solitude loin de ses bureaux, sa sainteté ne sera certainement que très médiocre. La sœur de charité arrivera aux sommets de la vie intérieure si elle reste en plein dans les « choses humaines » où Dieu la veut : au milieu des plaies rebutantes, des drogues, des crachats, de la pourriture; si elle quitte ses pansements pour écrire une volumineuse dissertation sur la distinction entre l'essence et l'existence, elle quitte par le fait même la sainteté. Le capucin sera saint s'il devient « pleinement » capucin, s'il observe les règles les plus « matérielles » de son Ordre, et non autrement. En obéissant, dans les limites de la règle, à ses propres supérieurs, même les plus imparfaits, un religieux avance plus que par n'importe quelles extases ou œuvres pieuses.

Ici encore la loi de la plénitude réapparaît. L'obéissance à la règle, à la vocation, au « programme » ne porte ses fruits que si elle est *complète*, si elle ne fait pas d'exceptions, de choix, de triage dans les différentes exigences matérielles du plan divino-humain qui la concerne. Saint Alphonse de Liguori touche à un point capital du problème de sanctification quand il dit qu'un oiseau attaché par une simple ficelle ne peut pas plus s'envoler dans les airs que s'il était retenu par une grosse corde. Se noyer dans un étang profond de trois mètres ou à un

endroit où l'océan atteint plusieurs kilomètres de profondeur, cela revient au même. L'efficacité de l'oraison, ce grand moyen pour parvenir à la sainteté, dépend en grande partie du respect avec lequel nous traitons le « cadre » humain et matériel dans lequel nous endiguons notre prière : ambiance, tenue du corps, signe de croix, etc. Dans un sens qui se dégage des pages précédentes on peut dire que l'homme est saint dans la mesure de sa pleine fidélité à sa nature corporelle. Et, disons-le en passant, si dans le monde ce saint matérialisme évangélique et catholique avait été mieux observé et si la « pure spiritualité » n'avait pas fait ses ravages, le matérialisme athée ne triompherait pas. Pascal a raison : à vouloir faire trop l'ange on fait la bête.

La sainteté de l'homme est déterminée par l'exemple de Jésus-Christ et, immédiatement, par un « programme » qui reflète la plénitude de sa théandricité. Entre cette proposition, dûment comprise, et la vérité fondamentale, que l'homme se sanctifie par sa *soumission* à la volonté de Dieu, il n'y a pas d'opposition. Au contraire, car Dieu ne manifeste que rarement sa volonté par voie extraordinaire et immédiate; d'ordinaire il nous communique ce qu'il attend de nous par la loi naturelle prise dans toute sa plénitude et intimement unie aux appels des vocations surnaturelles particulières. Pour être saints nous devons faire « passer » tous nos rapports avec la volonté de Dieu par la nature, le visible, le palpable. Un chercheur de Dieu qui croit recevoir des révélations sur le mystère de la Très Sainte Trinité mais qui reste insensible à la voix humaine, matérielle, parfois peut-être un peu criarde, de ceux qui par la volonté de Dieu doivent le guider, se trouve sur une route qui ne le mènera certainement pas à la perfection. La loi éternelle réalisée dans la nature humaine atteint sa plénitude, son dernier mot, dans cette règle, qui est à la fois à la base de tout progrès surnaturel authentique : l'homme ne se perfectionne qu'en se laissant guider par les instruments visibles de la perfection, de la plénitude de Dieu.

Notre principe s'harmonise aussi avec l'adage que l'*humilité* est le fondement de la sainteté : tandis que l'orgueilleux est

toujours enclin à ne chercher que l'indépendance dans une religiosité « purement spirituelle », le chrétien sincèrement humble voit partout dans la nature le doigt de Dieu, il écoute et suit la volonté de son Créateur et Sauveur, qui se manifeste à lui dans l'intégrité du monde visible, surtout là où le visible est instrument immédiat du divin.

Si nous disons que la perfection morale consiste dans la *charité* nous n'énonçons non plus rien de contraire à notre proposition foncière : car enfin la charité chrétienne est-elle autre chose que le plein élan de l'âme vers l'absolue plénitude du Bien, pour autant que cela peut se faire en ce monde, c'est-à-dire la ferme adhésion à la loi divine dans l'intégrité de la nature et aux sources intarissables de la vie surnaturelle ?

* * *

Après cette introduction, un peu longue peut-être, nous pourrons assez rapidement préciser en quoi consiste la sainteté de *l'Église*, considérée du point de vue qui nous intéresse dans cet article.

Nous avons analysé la sainteté « au-dessus » et « au-dessous » de l'Église — celle de Dieu et celle de l'homme, du chrétien. Dans les deux cas nous avons constaté la présence d'une sainteté déterminante et d'une sainteté morale, déterminée. Plénitude de l'être, absolue et purement divine pour Dieu, relative et théandrique pour le chrétien, telle est l'idée centrale autour de laquelle gravitent les concepts qui ont rapport à la sainteté. S'il en est ainsi, nous pouvons conclure a priori que l'Église, dont le rôle est d'unir l'humanité à Dieu, l'Église de l'Homme-Dieu possède une sainteté analogue, en relation nécessaire avec la plénitude de l'Être et pouvant être considérée sous le double aspect de sainteté déterminante et de sainteté déterminée. Même dans l'hypothèse purement académique d'une Église instituée par Dieu sans que l'Incarnation ait eu lieu, même dans une telle supposition désolante, on ne conçoit pas aisément que la sainteté de cette œuvre de Dieu puisse avoir

un sens quelconque sans une relation essentielle à la « plénitude ». Mais laissons de côté les Églises chimériques et revenons à l'ineffable réalité — l'Église de l'Homme-Dieu, l'Église de l'Incarnation.

Où chercher sa sainteté *déterminante?* La réponse sera semblable à celle que nous avons proposée en parlant de la sainteté du chrétien. La *suprême* sainteté déterminante de l'Église n'est autre que la plénitude de l'Être divin. Sa sainteté déterminante plus rapprochée, *commune* à l'Église et à chaque fidèle en particulier, c'est Jésus-Christ avec toute la plénitude de ses deux natures. Enfin la sainteté déterminante immédiate et *particulière* à l'Église, c'est son « programme », sa constitution divino-humaine telle que Notre-Seigneur l'a tracée, sa « vocation ».

Le premier point n'a pas besoin d'explications, semble-t-il : il est par trop évident que Dieu est la règle suprême de toute perfection, donc aussi de la perfection de l'Église. Remarquons néanmoins ceci : la foi ouvre des perspectives que la simple raison ignore. Les merveilleuses relations réciproques des trois Personnes de la Sainte Trinité peuvent bien servir de modèle pour la communication mutuelle de vie surnaturelle qui doit régner entre chrétiens. La vie intime et surnaturelle du Corps mystique est une participation finie de la vie infinie de Dieu, un en trois Personnes; si n'importe quel fidèle en état de grâce est « divinae consors naturae », c'est d'autant plus vrai de l'Église, par laquelle cette participation du chrétien à la vie divine devient possible.

Fondateur et Chef de la sainte Église, *Jésus-Christ* en est aussi la cause exemplaire, la sainteté déterminante. Les raisons théologiques à l'appui de la proposition que l'Église doit se conformer à son modèle et Chef et le « continuer » sont tellement multiples et connues qu'il n'y a pas lieu de les répéter ici. Soulignons plutôt un point : cette conformité doit être adéquate, *complète*, « épuisante » autant que possible. Des dérogations, des exceptions, des lacunes ne sauraient être admises qu'autant qu'elles seraient fondées sur l'Écriture ou la Tradition. Or,

sous ce rapport nous sommes en présence d'un mutisme sans pareil, à moins qu'il ne s'agisse de privilèges strictement personnels à Jésus, comme l'union hypostatique. Évidemment, il ne faudrait pas non plus se fier à des analogies déplacées. Ce qui importe c'est ceci : Jésus fut pleinement Dieu et *pleinement homme*, et, à son *exemple* ainsi que par son *union organique* avec lui, l'Église possède la plénitude de la vie divine unie à la plénitude de notre nature humaine, non plus individuelle mais sociale. Autrement dit, elle est une fraternité cimentée par la vie de Dieu, parfaitement surnaturelle, en même temps qu'une *société parfaite*, parfaitement humaine, juridique, organisée, visible au plus haut degré. Cette absence de tout monophysitisme ecclésiologique la distingue des fausses Églises et fait qu'elle seule est vraiment parfaite, sainte.

La déterminante *immédiate* par rapport à la sainteté de l'Église, c'est son « programme », sa « constitution » telle qu'elle a été créée par Jésus. Instituée pour continuer à perpétuité l'Incarnation et l'œuvre de la Rédemption, l'Église a reçu une « structure », une « économie », une nature en conséquence. Cette constitution de l'Église a été parfaitement exprimée par le Concile du Vatican (Denz. 1821) et est assez présente à l'esprit de nos lecteurs pour qu'il soit superflu de la reproduire ici. Aux termes de cette Constitution, la sainte Église est « édifiée » par Jésus-Christ et maintenue dans son existence et sa sainteté par la plénitude de la vie divine, qui fait que tous soient un « sicut ipse Filius et Pater unum sunt », et par l'institution, qui lui donne le caractère d'un groupement pleinement humain, d'une société *parfaitement parfaite*, notamment la hiérarchie solidement et divinement unifiée.

Pour réaliser sa mission divine, l'Église doit avoir un corps social humain et a reçu du Christ sa constitution. Elle est essentiellement hiérarchique et monarchique. Elle est surnaturelle et naturelle à la fois, invisible et visible. Elle est une dans ses croyances et son magistère, dans son travail de sanctification, dans son gouvernement. Elle est catholique, à la portée de tous. Elle possède la succession apostolique. Elle est

perpétuelle, immuable dans son essence théandrique et son évolution.

Tournons maintenant nos regards vers la sainteté *morale* de l'Église. Quel spectacle grandiose et réconfortant! Dans la personne de ses meilleurs enfants — les saints — et de ceux qui ont la charge de veiller à son intégrité et à son accroissement, l'Église exécute depuis 2000 ans son « programme », elle se conforme à sa sainteté déterminante avec une plénitude, une fidélité, une ténacité dans les épreuves, qui à elle seule peut servir d'argument pour prouver son origine divine. Jésus-Christ, son chef, la guide, la soutient, l'illumine par son Esprit sanctificateur. La sainteté formelle c'est la parfaite obéissance. L'Église obéit parfaitement à son chef, elle réalise la plénitude de sa vocation, de son programme divino-humain.

Elle réalise la plénitude de son programme quant à l'élément *divin* : elle se nourrit de l'Eucharistie, de la vraie Eucharistie, du vrai Dieu et vrai Homme, sans vider l'Eucharistie de son contenu, comme c'est le cas dans le protestantisme, sans étroitesses rigoristes et jansénisantes, comme cela a lieu chez les dissidents orientaux. Elle fait couler à flots la grâce sur les hommes par les canaux des sacrements, toujours pleinement ouverts aux hommes de bonne volonté. Elle proclame ouvertement la vérité divine sans restrictions, sans relativisme subjectiviste, sans compromis avec la fausse science qui impressionne tellement les dissidents; son dogme n'est pas rongé par le rationalisme, comme c'est le cas chez les protestants; il respire la plénitude de l'être. Par des voies dont elle seule a le secret, l'Église élève jusqu'aux sommets de l'union mystique avec Dieu les âmes privilégiées qui lui donnent toute confiance. Le courage surhumain de ses confesseurs, de ses missionnaires et martyrs, nous montre que la puissance infinie de Dieu est « chez elle » dans son sein. Vraiment en elle, dans la personne de son Chef qui fait un avec elle, « habite toute la *plénitude* de la divinité » (*Coloss.* II, 9). Par l'Église nous recevons de la plénitude de Jésus grâce sur grâce (Jean I, 16). L'Église est instituée « en

sorte que vous soyez remplis de toute la *plénitude* de Dieu » (*Eph.* III, 19). Partout et toujours l'Église catholique « remplit de Dieu » tous les fidèles vraiment obéissants. Le divin plérôme se reflète dans toute la liturgie catholique, ne serait-ce que dans le fait que l'Église admet plusieurs « rites ». Ce plérôme « perce » dans toutes les constitutions et règles des innombrables familles religieuses catholiques qu'il a engendrées. Sa puissance apparaît dans ce fait que seule l'Église catholique put mener à bout des conciles œcuméniques. L'Église catholique unit par des liens de charité efficace et de collaboration intime des hommes de nationalités, de tempéraments, d'éducations très différentes, il en est ainsi constamment et partout; n'est-ce pas encore un signe qu'en elle habite la charité divine, c'est-à-dire la plénitude de Dieu? Inutile d'ailleurs d'insister. Il est par trop évident que l'Église réalise sa sainteté en s'ouvrant pleinement aux communications avec Dieu, en donnant aux hommes la plénitude de la divinité pour autant qu'ils en sont capables. Appuyons plutôt sur l'autre aspect : la réalisation par l'Église de sa sainteté dans l'exécution intégrale de la partie humaine du programme divin.

Il entre dans l'économie du salut que l'Église de l'Homme-Dieu soit une association d'hommes *humaine*, exceptionnellement parfaite et complète dans le genre « société ». Il lui incombe la tâche de donner à l'Incarnation, dont elle est la continuation, son plein épanouissement, son maximum d'application et de rendement. Par conséquent tout ce que l'Église fait sous ce rapport par ses dirigeants, ses institutions et ses enfants n'est autre chose que la mise en acte de sa sainteté. Quand sainte Catherine de Sienne ou saint Bernard défendaient avec tant de vigueur le prestige de la papauté contre les assauts de la faiblesse humaine, ils posaient des actes de sainteté non seulement personnelle mais aussi collective, propre à l'Église, ils rendaient service à l'Église en tant que sainte : pour la perfection de l'Église, il faut maintenir la perfection de son corps humain, il faut veiller à l'intégrité de son gouvernement central, à sa force, à sa stabilité, à son maximum d'autorité.

Sans pape, l'Église ne saurait être sainte, intégralement divino-humaine; Jésus, Homme parfait, ne lui conviendrait plus comme chef; il lui faudrait un Christ monstrueux, avec mains et jambes, mais sans tête. Il y a du sacrilège à proclamer Jésus-Christ chef d'une Église sans autorité suprême efficace et stable. Ce n'est donc pas par hasard que les saints tenaient tellement à une autorité dans l'Église, une autorité digne, forte, précise. Et voici qui n'est pas non plus un pur hasard : tous les papes qui furent les plus conscients de leur autorité spirituelle et qui la mirent le plus en pratique furent des saints, de grands saints; Silvestre, Léon, Grégoire furent fidèles jusqu'au bout à leur mission de chefs visibles de l'Église, et par cela même ils firent resplendir sa perfection théandrique, sa sainteté. Les papes d'une sainteté personnelle moins héroïque contribuèrent moins à faire valoir aux yeux des hommes la sainteté divino-humaine de l'Église. Le péché d'Honorius fut un péché de faiblesse dans le gouvernement de l'Église, d'infidélité à l'égard de la plénitude de l'autorité centrale, un péché contre la sainteté de l'Église, contre son intégrité immaculée. De même ce n'est pas un hasard que les chefs de révoltes religieuses contre Rome furent d'ordinaire des personnages d'un niveau moral très bas ou tout au moins d'une faiblesse d'esprit lamentable.

Tout ce qui contribue à affermir « l'organisation » humaine de l'Église contribue *ipso facto* à sa sanctification. La promulgation du nouveau Code de Droit canon ne fut pas seulement un acte utile au bon ordre dans la chrétienté; ce fut avant tout une nouvelle preuve de la générosité avec laquelle l'Église accomplit son programme divino-humain, donc une marque de sa sainteté. Quand un évêque ou un supérieur de mission organise bien le fonctionnement de son administration, il rend à la sainteté de l'Église un témoignage non moins admirable que quand il officie à l'Église ou compose un livre de spiritualité. Une bonne et honnête gestion des biens temporels de l'Église, de ses finances et immeubles, sanctifie ceux qui s'y consacrent par obéissance : la sainteté de l'Église apparaît dans leurs efforts;

Judas fut Judas non parce qu'il était l'économe des douze, mais parce qu'il abusa de son rôle. L'Église étant non seulement une fraternité surnaturelle, mais aussi une société humaine parfaitement parfaite et complète, le bon gouvernement et le plein fonctionnement du droit canon, exigés par son intégrité morale, ne peuvent pas être quelque chose de passager, d'accidentel; ils lui sont indispensables toujours, plus encore que la santé à l'homme. La sainte Église, précisément parce qu'elle est sainte, n'a jamais manqué à son devoir sacré de veiller à l'intégrité de son « extérieur », de son administration, de son « juridisme », ainsi qu'au développement et perfectionnement de tout cet appareil organisateur, en proportion et en harmonie avec la croissance générale du Corps mystique. L'Église sait que sans « l'extérieur » « l'intérieur » — notion corrélative — ne serait qu'un vain mot, et elle agit toujours en conséquence; tandis que chez les dissidents le manque « d'extérieur » fait que « l'intérieur », le spirituel, glisse par trop souvent dans l'abstraction, la fiction. L'Église sauvegarde la plénitude de « l'intérieur » parce qu'elle est pleinement fidèle à l'intégrité de « l'extérieur ». Il en sera ainsi jusqu'à la consommation des siècles, car l'Église ne cessera jamais d'être sainte, de viser au plérôme de l'Incarnation. Elle restera fidèle à sa théandricité coûte que coûte : son « moi » est Jésus, l'Homme-Dieu. Pour la sainte cause de la fidélité à sa sainteté déterminante elle affrontera encore de terribles persécutions et le sang de ses martyrs coulera à flots.

L'Église doit donc avoir un « corps », une structure sociale humaine, un ensemble complet de moyens extérieurs pour arriver au but assigné par Jésus : sa sainteté l'exige d'une façon catégorique. Mais la sainteté déterminante immédiate de l'Église, image de l'Homme-Dieu, exige, et pour la même raison, que l'Église ait une « *âme* ». Je ne parle pas ici de l'âme divine de l'Église qui lui communique sa vie surnaturelle; cette « âme », selon l'avis commun des Pères et des théologiens, c'est l'Esprit-Saint, l'Esprit du Verbe, le Sanctificateur que le Fils envoie aux hommes pour les éclairer dans la voie du salut. Que

l'Église doive « avoir » la plénitude de la divinité et être habitée par l'Esprit de Dieu en personne, le Paraclet, c'est une vérité qu'aucun chrétien ne conteste. Ce que nous voulons faire ressortir ici c'est la nécessité pour l'Église, en tant que société humaine, d'avoir aussi cet ensemble de facultés naturelles qui correspond à l'âme humaine du Christ, ensemble qui est la transposition et la continuation, dans le domaine du social et du collectif, de l'intelligence, de la volonté, des saintes affections de l'âme humaine de Jésus. Jésus avait non seulement la vie divine en lui, il avait aussi une parfaite et complète âme humaine avec tout le complexus de facultés que la nature réclame. D'une façon analogue son Épouse, tout en possédant la vie divine qui l'anime par la Personne de l'Esprit, a aussi sa propre vie naturelle de société humaine, quoique surnaturalisée et inséparablement unie au principe de vie supérieure. Et c'est précisément cette saine vie humaine sociale qui assure le maximum de communication de la divinité à l'ensemble des fidèles. Sans cette vie collective naturelle l'Église serait quelque chose d'inachevé, de raté, de non-saint. Elle se manifeste, par exemple, dans le progrès des sciences théologiques, dans ce travail intellectuel collectif qui aboutit aux définitions dogmatiques. Elle apparaît dans différents « mouvements » qui ont pour but une meilleure réalisation collective de tel ou tel point du programme tracé par le Rédempteur. On sent l'âme naturelle de l'Église dans l'Action catholique, de même qu'on y perçoit le souffle de l'Esprit. Les saints par leurs paroles et leurs actes nous montrent le mieux ce qui se passe dans cette « âme » commune, demeure stable de l'Ame-Esprit-Saint. Unie intimement à l'âme personnelle de Jésus, puisant constamment dans la plénitude insondable de son Sacré-Cœur, l'âme naturelle de l'Église est une et parfaite dans le genre unité sociale : cor unum et anima una. Elle rend possible la réalisation de cette fameuse « sobornost », union des cœurs, que le christianisme grec dissident prétend posséder et en fait ne possède que très peu, à cause du manque d'organe naturel indispensable. La succession des générations et des siècles ne

trouble pas l'âme naturelle du Corps mystique, ne l'étourdit pas; elle reste toujours conséquente, toujours fidèle à ses traditions, toujours pleinement humaine, tout en étant « divinisée » à tel point qu'on pourrait oublier son existence. Sans être « subsistante » comme l'âme individuelle de chaque homme, elle garde néanmoins toujours son cachet propre et ne se confond ni avec « l'esprit de notre civilisation », ni avec les « âmes nationales », qui si souvent voudraient l'envahir ou l'engloutir, ni avec « l'âme de l'humanité », schellingienne ou autre. Elle se défend courageusement, elle garde son individualité catholique, elle fait de grands sacrifices pour respirer à pleins poumons et pour affirmer sa plénitude dans l'intégrité. Sous ce rapport, comme sous les autres, l'Église est aussi formellement sainte, pure, fidèle au programme théandrique de Jésus.

Jésus a du *cœur*. Une sainte tendresse accompagne les actes de sa volonté toujours compatissante pour les hommes. Ce n'est certainement pas un puritain sans affections. La mort de Lazare et le destin de Jérusalem l'affligent jusqu'aux larmes. Dans les rapports avec ses disciples bien-aimés toute la gamme des bons sentiments humains apparaît. Il en est de même de l'Église, de l'Incarnation dans le plan social. Oh, oui! La *Catholica* a du cœur et des sentiments, et combien! Songeons seulement à ces gestes collectifs de compassion pour le christianisme meurtri en U.R.S.S. ou au Mexique. Avec quelle sympathie l'Église approuve et adopte tout ce qu'il y a de beau et de pur dans l'art, même chez les non-catholiques (1) : peinture, sculpture, architecture, poésie, musique; les vrais beaux-arts sont en grande partie créés par elle ou sous son inspiration indirecte. Comment ne pas y voir des aspirations vers la plénitude de la divino-humanité du Christ, des efforts efficaces pour se conformer à la déterminante théandrique? De

(1) En propageant l'art religieux russe les Pères dominicains et bénédictins (Lille, Amay, etc.) rendent un beau témoignage à la sainteté de l'Église catholique.

nouveau nous sommes en présence de la sainteté morale de l'Église, de sa fidélité au programme de son Chef, de son union organique avec lui.

Comme toute la vie de Notre-Seigneur en ce monde, la vie de l'Église catholique est entièrement basée sur l'obéissance : pleinement divine dans ses motifs, dans l'objet de ses intentions, dans ses sources de forces surhumaines; pleinement humaine dans ses rouages hiérarchiques, dans la façon de transmettre aux fidèles la volonté de Dieu, dans l'exécution de cette sainte volonté. Par la plénitude de l'obéissance, par l'exécution intégrale de l'économie théandrique du salut des hommes, l'Église assure la réalité de sa sainteté.

* * *

La sainteté de l'Église, considérée au point de vue de la plénitude théandrique, peut-elle être considérée comme une « *note* » de l'Église, peut-elle aider un dissident oriental à discerner le véritable Corps mystique du Christ ?

Il semble bien que oui. En y réfléchissant un peu, un pravoslave (1) pieux et sincère ne pourra pas nier que l'Église doive être en tout fidèle et semblable à son chef, qu'entre Époux et Épouse il doive y avoir communauté de nature; qu'à ce titre la perfection des deux natures convient mieux à l'Église qu'une perfection « purement spirituelle »; qu'une Église semi-humaine ne saurait être la « continuation » que d'un Christ de style docétiste; qu'entre Église-société et Église-charité il n'y a pas plus d'opposition qu'entre le corps physique de Notre-Seigneur et sa divinité; qu'une Église complète et saine dans sa partie naturelle peut mieux servir d'instrument à l'Esprit-Saint qu'une Église « empirique » maladive, divisée en plusieurs organismes hétérogènes, tiraillée

(1) Pour éviter toute confusion, nous préférons ne pas employer les termes « orthodoxe, orthodoxie »; nous les remplaçons par les mots équivalents « pravoslave, pravoslavie ».

en sens contraires par les nationalismes et les partis politiques, décapitée, « ventriloque » comme disait William Palmer, c'est-à-dire n'ayant pas de bouche qui parlerait au nom de tous; que seule une Église intégrale et intègre sous tous les rapports est digne du Sauveur; qu'après l'Ascension de Jésus-Christ, l'économie de l'Incarnation ne pouvait pas devenir ébréchée, boiteuse, car c'eût été une injure au triomphe du Ressuscité; qu'en ce monde la sainteté, individuelle ou collective, ne saurait être réalisée sans une parfaite fidélité à la loi naturelle, loi divine; que le Sauveur n'est pas venu au monde pour détruire l'œuvre du Créateur, que l'économie de la Rédemption est une économie de restauration, de réintégration, de relèvement de la nature humaine et non de sa dégradation. Pour faire comprendre au pravoslave sincère que l'Église doit être parfaitement divino-humaine, il suffit de faire valoir un principe qui lui est cher — le dogme du Christ-Chef : si la tête est divino-humaine, le corps doit l'être aussi, et parfaitement. S'il s'agit d'un pravoslave moderne non moderniste, on pourra lui faire remarquer que ses aspirations vers un christianisme « cosmique » et « sophiologique » trouvent leur compte d'une façon admirable dans l'application logique du principe de théandricité à l'Église, tandis qu'elles glissent inévitablement dans l'hérésie dans le cas contraire. On pourra aussi attirer son attention sur le fait que les meilleurs penseurs religieux russes, Soloviev par exemple, comprenaient l'importance de ce principe en ecclésiologie.

D'autre part, le bon chrétien pravoslave comprendra sans trop de difficultés que seule l'Église catholique *se conforme* à sa sainteté déterminante franchement, jusqu'au bout, qu'elle cherche à être semblable en tout au Christ, à continuer l'Incarnation, à observer saintement les devoirs qui découlent de l'intégrité des deux natures dans la constitution de l'Église, qu'elle seule est pure de tout monophysisme, qu'elle est divino-humaine, comme le Christ, et non divino-semihumaine, comme personne. Il verra aisément que seule l'Église catholique maintient l'unité de son organisme visible, en

conformité avec la volonté formelle de Jésus. Il comprendra que la *Catholica*, malgré la faiblesse de ses enfants, réalise l'unité de sa vie spirituelle grâce à une intense activité eucharistique qui unit les fidèles de nations différentes et de plusieurs rites, tandis que dans la pravoslavie l'Eucharistie elle-même est affaiblie dans son efficacité surnaturelle unificatrice par l'absence d'un centre et par la « nationalisation » du rite oriental, qui de la sorte est devenu un puissant stimulant des *individualismes collectifs nationaux*, particulièrement dangereux pour la conformité avec la sainteté déterminante de l'Église. Il sera frappé du fait que l'Église réagit contre l'absolutisme ritualiste, contre ce recroquevillement du culte, cette absorption de toutes les énergies religieuses par l'abus des cérémonies, qui empêche en grande partie les fidèles de s'unir organiquement avec Jésus priant dans le désert, prêchant dans les campagnes, visitant les malades, enseignant la vérité sans relâche, formant ses apôtres à une religiosité qui dépasse de loin le « cultualisme » de l'Ancien Testament. Il saisira que le dogme du Christ-Chef n'est adéquatement réalisé que dans l'Église catholique, que la papauté est une institution exigée par l'application de ce dogme en pratique, et que l'Église toute entière contribue au plein épanouissement de cette institution. On n'aura pas grand'peine à lui montrer que les universités et collèges catholiques disséminés à travers le monde sont aussi un des aspects de la sainte fidélité de l'Église à l'égard de son Chef. La vitalité de la théologie catholique lui apparaîtra comme une preuve que l'Église a aussi une « âme », humaine mais éclairée par la grâce, qu'elle a une intelligence et une volition collective. Comme Jésus, l'Église est toujours la même, elle ne change pas dans sa nature, sa vie, son évolution organique, tandis que la pravoslavie s'est brisée; d'essentiellement « évoluante » qu'elle était au sein de la catholicité à l'époque des grands conciles orientaux, elle est devenue irrémédiablement incapable d'une saine évolution, elle n'est plus « la même »; elle n'est pas la continuation de l'ancienne Église du IX^e^ siècle, elle en est une photographie ou tout au

plus une répétition continue; c'est un piétinement sur place : tout cela un pravoslave sincère le comprendra aussi. Il saisira la raison pour laquelle les « désordres de la cour de Rome » et les scandales dans le monde catholique n'atteignent pas la sainteté de l'Église catholique.

Remarquons qu'en entrant par la porte de la plénitude théandrique on amènera plus facilement le pravoslave à comprendre la façon ordinaire de proposer la sainteté de l'Église, ainsi que les trois autres notes classiques. L'unité visible du catholicisme ne sera plus pour lui du « césarisme spirituel romain » (formule de Kolémine), mais une nécessité divinement voulue pour que l'Église ne soit pas une monstruosité, l'Épouse d'un Christ sans tête physique. La catholicité ne sera plus pour lui une « soif d'extension géographique pour dominer partout », un primat de « l'horizontal » sur le « vertical » (Berdiaiev); elle lui apparaîtra comme le corollaire naturel de la sainteté de l'Église, de sa sainteté la plus authentique. Il en sera de même de l'apostolicité comprise dans le sens de fidélité à l'esprit apostolique de Jésus et des apôtres, de saint Paul en particulier; prise dans le sens ordinaire de succession légitime, elle lui sera aussi plus compréhensible : la continuité du corps physique de Jésus fut organique, vitale, et non simplement « matérielle » et pour cette raison, par analogie, la succession des évêques dans l'Église ne peut pas être uniquement matérielle, mais doit être formellement rattachée à l'unité organique et à son organe.

Le dissident oriental, le pravoslave peut aussi mieux apercevoir la sainteté de la vraie Église par une contre-épreuve. L'enfer et l'impiété sont juste le contraire de la sainteté, ils portent toute leur haine sur elle, ils la persécutent partout où ils la découvrent. Pour la trouver, ils ont un flair remarquable. Dans l'hagiographie et dans l'histoire de l'Église nous rencontrons partout la même aversion du mal pour le bien, des passions criminelles pour la sainteté, du vicié et de l'ébréché pour l'intègre et le complet, du moralement dévasté pour le

parfait. En observant ce qui dans le christianisme attire plus particulièrement les assauts de l'esprit infernal, on pourra se faire, sans crainte d'erreur, une idée nette de ce qui est essentiel à l'Église et à sa sainteté.

Toutes les haines du bolchevisme athée, de la franc-maçonnerie et de la libre-pensée de toute nuance ont pour objet l'Église catholique et elle seule. On entend parfois dire que les bolchevistes repoussent *également* toutes les religions sans distinction. C'est absolument inexact. Les athées militants du bolchevisme en tant que tels — car je ne parle pas ici des aversions politiques ou autres semblables — n'ont de vraie haine que contre la véritable Église de Dieu. Dans les autres religions ou confessions, ils abhorrent seulement les éléments catholiques, les débris de l'héritage chrétien commun, l'application des principes catholiques. Sur tous les points où il y a divergence entre catholiques et non-catholiques l'enfer se prononce quasi automatiquement contre l'Église et pour l'erreur. L'Église affirme l'indissolubilité du mariage chrétien, les autres confessions religieuses chrétiennes la nient, au moins en pratique sinon en théorie; a-t-on jamais vu un sectaire de la libre pensée ou un « bezbojnik » (sans-Dieu) prendre parti pour le point de vue catholique sur le mariage contre les positions protestantes ou pravoslaves? C'est le contraire qui arrive toujours, tous les impies tombent d'accord pour accuser le catholicisme de tyrannie, d'incompréhension pour la liberté de l'amour, que sais-je encore. L'Église affirme que la Très Sainte Vierge fut immaculée depuis sa conception; la doctrine mariologique pravoslave, en tant qu'elle s'oppose à l'enseignement catholique, revient à ceci : « L'enfant Marie (dans la première période de son existence) ne différa en rien des autres enfants »; mais n'importe quel bolchevik dira la même chose! « Pas de purgatoire! » disent les théologiens pravoslaves ; « pas de purgatoire! » répètent les athées. Il en est de même de tous les points controversés entre catholiques et pravoslaves dont l'athéisme s'occupe. Même pour ce qui est des relations intratrinitaires, si on parvenait à dégager la

négation du Filioque de toute affirmation dogmatique catholique et si on la présentait dans cet état aux pontifes de l'athéisme, ils ne manqueraient pas d'y souscrire avec empressement.

Mais dès qu'il s'agit d'éléments religieux que la pravoslavie tient du catholicisme, le spectacle change rapidement et radicalement; les vagues furieuses de l'athéisme déferlent sur la pravoslavie, ou plutôt sur les éléments catholiques qu'elle contient encore. Prenons de nouveau quelques exemples. Les bolcheviks se sont acharnés contre le patriarcat panrusse de Moscou, tantôt en emprisonnant le chef de l'Église russe, tantôt en cherchant à en faire l'instrument docile de leurs menées antireligieuses. Pourquoi cette lutte et cette attention particulière accordée au premier prélat de la Russie pravoslave? Parce que tout patriarcat est un reflet, une imitation, parfois mal réussie il est vrai, de la papauté, c'est-à-dire de l'institution grâce à laquelle l'Église est une société parfaite, complète, pleinement humaine, par conséquent vraiment théandrique, sainte. Cette opposition contre le patriarcat de Moscou n'est qu'un épisode secondaire de la grande et éternelle guerre que l'impiété fait à la papauté. Les bolcheviks s'acharnent contre tout ce qu'il y a de « spirituel » dans l'Église, cela va sans dire; mais ils en font tout autant, ou plus, contre l'élément « matériel », humain, visible, de l'Église, le culte, les sacrements, surtout l'enseignement et l'organisation; ils savent bien que sans cet appareil extérieur l'Église perd sa plénitude, son humanité, par conséquent sa sainteté, autrement dit — sa réalité et son efficacité. C'est précisément ce caractère de plénitude, de plénitude surtout du pouvoir central universel parlant au nom de la divinité, qui les agace le plus. Ce dont ils ne veulent à aucun prix, c'est d'une Église vraiment Église, ressemblant au Christ Homme-Dieu, organiquement rattachée à lui comme le corps à la tête, transposant dans l'ordre social la plénitude de sa nature humaine. Ils s'accommoderaient à la rigueur d'une religiosité où on ne ferait que louer le Christ, l'admirer, l'imiter individuellement; mais d'une religion

prenant une part active — pleinement, organiquement, collectivement — à la vie apostolique de Jésus, à son enseignement, à ses labeurs, à son sacrifice, à sa charité ils n'en voudront certainement jamais. Et même s'ils en venaient à tolérer une activité catholique partielle, ils se cabreront toujours contre la perfection de la théandricité, contre ce par quoi le dogme du Christ-Chef est réalisé dans l'Église, la clef de voûte de l'organisation du Corps mystique, la condition sine qua non de sa sainteté — la papauté. Voilà pourquoi malgré le peu de catholiques qu'il y a en Russie, la colère des Sans-Dieu est dirigée, implicitement ou ouvertement, beaucoup plus souvent contre la papauté et l'organisme social universel de l'Église que contre n'importe quel autre aspect du christianisme; pour s'en convaincre il suffit de parcourir quelques numéros des deux « Bezbojnik » ou de consulter une liste des livres et brochures contre Rome imprimés en Russie depuis l'établissement du bolchevisme. Dans les bibliothèques de propagande antireligieuse soviétique on trouve les ouvrages des théologiens « orthodoxes » antiromains, par exemple le fameux livre d'Ivantzov-Platonov sur la papauté. Sans s'en douter, les bolcheviks prouvent par leur haine que l'Église catholique est la seule véritable sainte Église du Christ, du Christ vrai, historique, Verbe incarné.

* * *

Il nous reste, pour terminer, à mettre mieux en relief encore les rapports étroits entre la sainteté personnelle des Saints et la sainteté morale de l'Église.

Grâce à la plénitude de sa divino-humanité, l'Église met à la disposition des hommes la *plénitude des moyens* pour atteindre la sainteté dont elle dispose : par son humanité elle porte jusqu'aux derniers recoins du monde la saine doctrine qui conduit à la perfection et elle indique à chacun avec sûreté la sainteté déterminante qui le regarde; la perfection de son humanité lui permet d'exceller dans l'art ineffable de mettre l'Eucharistie, la source de sainteté par excellence, à la portée

de tous; elle aplanit toutes les difficultés, afin que le plus grand nombre de vieillards et d'enfants, d'ouvriers et d'hommes d'affaires, puissent tous les matins s'approcher de la Sainte Table. Sa structure humaine fait que par les autres sacrements aussi elle « touche » — et comment! — infiniment plus d'hommes de tous pays que toutes les autres confessions chrétiennes, moins « humaines », prises ensemble. Sous tous les rapports, de la plénitude de sa théandricité découle un *maximum d'aptitude* à communiquer aux exilés de ce monde l'abondance des grâces sanctificatrices. Combien les confessions souffrant de « pure spiritualité » restent en arrière en comparaison de ce que fait l'Église grâce à sa saine organisation, à son humanité! Rien d'étonnant que les saints catholiques, et par le nombre, et par le degré d'union à Dieu, et par la variété de leurs « programmes », dépassent de loin tout ce qu'on peut admirer ailleurs. Parce que l'Église est vraiment « achevée », parfaite au point de vue de sa conformité avec l'Homme-Dieu, elle est un bon instrument, elle est l'instrument unique dont l'Homme-Dieu veut se servir pour la sanctification des hommes; même quand il sanctifie par son Esprit quelque honnête pravoslave ou protestant, c'est encore de l'humanité de l'Église Catholique qu'il se sert — de ses sacrements visibles, de ses règles monastiques, etc. L'organisation-humanité de l'Église, son « juridisme », son « césarisme », son « intellectualisme desséchant », voilà ce qui fait qu'il n'y a plus de barrières entre le plérôme de sainteté que Notre-Seigneur veut nous communiquer et notre propre capacité de le recevoir : le seul obstacle possible de la part de l'Église eût été la dissemblance d'avec l'Homme-Dieu, la « pure spiritualité » ou le monophysisme ecclésiologique, total ou partiel.

En second lieu, il faut souligner le fait que l'Église et ses enfants ont la même sainteté déterminante commune, Notre-Seigneur, et construisent leur sainteté morale sur le même fondement, celui de l'*obéissance*. La perfection de l'obéissance est la perfection de la sainteté — tel est l'axiome unanimement reçu en saine spiritualité. La même perfection, le même

maximum d'obéissance nous le retrouvons dans l'Église Catholique, et elle seule : toute l'Église obéit au Christ en gardant saintement, avec la collaboration de tous, la constitution divino-humaine qu'il lui a donnée, les fidèles obéissent à leurs pasteurs et tous les pasteurs au pape. C'est en imitant l'incomparable obéissance de Jésus et de l'Église que les catholiques se sanctifient; ils deviennent saints dans la mesure dans laquelle ils se laissent « prendre dans l'engrenage » du vaste système de subordination qu'est la Catholica. Encore une fois, rien de pareil chez les confessions dissidentes en tant que telles : la vraie sainteté des dissidents, et on en trouve chez eux, tient à ce qu'il leur reste d'obéissance catholique, elle est hétérogène, disparate par rapport à la pseudo-sainteté de leurs Églises autocéphales ou « plus spirituelles ». Tous les vrais saints pravoslaves font grand cas de l'obéissance, tandis que les apologètes de l'ecclésiologie pravoslave séparatiste et antiromaine sont enclins à voir dans l'obéissance et l'autorité un mal, un obstacle. Les pravoslaves ne sauront jamais échapper à ce dilemme, écrasant pour l'antiromanisme oriental : ou bien l'obéissance est un principe bon, divin, chrétien, et alors pourquoi l'écarter de la constitution et de la sainteté de l'Église, pourquoi maudire la papauté, pourquoi vouloir une Église sans autorité ? ou bien l'obéissance est un principe faux, inadmissible en religion, désastreux pour la charité, et alors il faut condamner en bloc et taxer de supercherie tous les grands saints pravoslaves, les Séraphim de Sarov, les Tikhon Zadonsky, les Théodose et Antoine Petchersky, les Serge Radonejsky, les startsy d'Optina Pustyn, toute l'admirable phalange des saints russes, sans parler des saints de l'antiquité chrétienne et des Pères que même les modernistes russes n'osent pas répudier complètement.

La parfaite harmonie entre la sainteté personnelle des serviteurs de Dieu et celle de l'Église catholique apparaît avec évidence si on se place au point de vue de chaque vertu chrétienne prise en particulier. Disons encore un mot seulement du rôle que joue sous ce rapport la reine des vertus, la *charité*.

Un Saint par toutes ses paroles et actions fait rayonner autour de lui la charité divine, sa nature humaine est un instrument infatigable du divin bonum-diffusivum-sui. De même, mais en grand et collectivement, l'Église par toutes les fibres de son être divino-humain, de sa constitution « théosociale » est l'instrument universel et perpétuel de la même charité. L'humanité de l'Église, — son hiérarchisme, sa législation canonique précise, sa centralisation, ses écoles, ses missions, ses œuvres, ses Ordres religieux — tel est le grand moyen par lequel la charité de Dieu descend vers *toutes* les indigences humaines, *tous* les recoins de l'âme, pour faciliter à *tous* le chemin du salut. L'Église est humainement visible afin que tous puissent voir le port du salut, le foyer de la charité; ainsi un arbre au sommet d'une montagne attire dans la tempête les oiseaux éperdus. La prédication de l'Église est tellement humaine dans son exercice — discours, sermons, presse, congrès — précisément parce que sa charité est divine, inépuisable, cherchant tous les moyens de toucher les cœurs endurcis des hommes. La continuité de « l'absolutisme papal », le ton catégorique de l'enseignement catholique, « l'intolérance » dans l'affirmation des dogmes, la clarté de la doctrine morale, l'intransigeance en matière de divorce, — tout cela c'est encore la charité de Dieu, incarnée dans des formes humaines pour écarter tous les doutes, les tergiversations, les hésitations dangereuses, le vague d'une spiritualité trompeuse ou d'un faux « unionisme » et mener ainsi les hommes plus sûrement vers l'éternité bienheureuse; une mère qui arrache son enfant d'un danger imminent — incendie, assassinat — est aussi très intransigeante et très « humaine ».

Telle est l'Église : sainte parce que réalisant pleinement dans le monde la sainteté, la charité divino-humaine de l'Homme-Dieu; sainte parce que « chrétienne » au sens complet du mot, c'est-à-dire Église du Christ, du Verbe incarné; sainte parce que parfaite fraternité surnaturelle et parfaite société naturelle en même temps; sainte parce que héroïquement et divinement humaine.

Rome, Séminaire pontifical russe. S. TYSZKIEWICZ, S. I.

OÙ EN EST L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX?

II. DOCTRINE

2. ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

B. Apologétique.

a. *Les manuels.*

Un triple caractère marque la plupart des manuels d'apologétique actuellement en usage :

1° le souci de faire avant tout œuvre *constructive* (apologétique positive), sans cependant négliger la controverse sur le terrain de la métaphysique, des sciences expérimentales et de l'histoire (apologétique négative ou défensive);

2° l'emploi de la méthode *analytique* ou *descendante* qui va de la cause à l'effet, de l'auteur à l'œuvre et qui établit en trois étapes successives : a) les présupposés philosophiques généraux : Dieu, l'âme humaine, la religion naturelle, la possibilité et la nécessité morale de la révélation, ses critères, la possibilité, la discernibilité et la valeur probante du miracle et de la prophétie; b) la divinité de la seule religion chrétienne; c) enfin l'authentique et exclusive mission de l'Église catholique;

3° la prédominance très nette, dans les arguments, des *critères* à la fois *externes* à la conscience du sujet et *extrinsèques* au contenu de la révélation, savoir : la sainteté du messager divin, les prophéties, les miracles d'ordre physique et moral.

A vrai dire, ce sont là les caractères distinctifs de l'apologétique scientifique usuelle dont l'ensemble de nos manuels ne fait qu'adapter la substance au public scolaire.

Parmi les plus récents de ces ouvrages, ceux de M. le Chan. le Grand, de M. le Chan. Verhelst et de M. l'Abbé Boulenger se recommandent, dans l'enseignement secondaire, par les qualités pédagogiques essentielles de solidité, de précision et de clarté. A ces mêmes mérites, les trois livres d'apologétique de M. le Chan. Duplessy ajoutent l'avantage plus rare d'une

parfaite adaptation de ton, grâce à un choix judicieux d'exemples, comparaisons, analogies et citations.

Pour le degré supérieur, signalons les deux volumes de Mgr Prunel et le savant ouvrage du R. P. Falcon, S. M.

Qu'on veuille bien consulter, pour plus de précisions sur ces différents manuels, la série des comptes rendus ci-dessous.

b. *Suggestions et réalisations nouvelles.*

A. *Concernant la méthode et le plan :*

1° S'adressant principalement aux grands élèves de l'enseignement moyen, la majorité des manuels qu'on utilise pour l'heure suppose toujours évidemment qu'il soit opportun de faire la place assez large à l'apologétique en humanités. Il est cependant des esprits qui se demandent aujourd'hui, à la lumière d'une expérience déjà longue et plutôt décevante, si ce n'est pas là une vue pédagogique à délaisser. Dans l'intéressant rapport dont il a déjà été parlé dans la première partie de ce travail (cfr I. Méthodologie religieuse), M. l'Abbé Vieujean propose en effet, pour les trois classes supérieures du degré secondaire, un nouveau cycle d'instruction religieuse positive sur les grandes réalités de la vie chrétienne et où viendraient s'intégrer à titre auxiliaire les trois thèses essentielles de la démonstration apologétique : l'existence de Dieu, la divinité de Jésus-Christ, la divinité de l'Église.

Certes, à l'heure actuelle, beaucoup sont d'avis que mise en œuvre par un maître tel que M. l'Abbé Vieujean, cette conception pourrait constituer, encore qu'indirecte, la meilleure des apologétiques, la mieux ajustée en tout cas à l'optique intellectuelle des seize et des dix-huit ans.

2° Dans le cadre des programmes traditionnels et s'inspirant des principes de l'École, M. V. Lenoir (cfr *De la raison à la foi ou de la foi à la raison? Revue Apologétique* du 15 janvier 1924, tome XXXVII, pp. 481-493) estimait naguère qu'il y avait lieu de tenir compte, en apologétique, de la position initiale différente des croyants et des incroyants, et il souhaitait qu'on

ne confondît plus, dans les traités et les manuels, *apologétique-conquête* et *apologétique-justification.*

Parlant à des âmes déjà en possession de la vérité, l'apologétique-justification devait, à son sens, partir du fait concret de l'adhésion du chrétien à l'Église et, inversant sa marche, entreprendre à rebours les trois étapes habituelles, sur l'indication et sous la surveillance du Magistère lui-même. Ainsi, hypothèses imaginaires et doute méthodique feraient place à une enquête réelle dont le but serait de savoir si l'adhésion donnée se justifie en raison. A l'ordre logique serait substitué un ordre pédagogique plus normal pour des croyants; d'analytique ou descendante, la méthode deviendrait *synthétique* ou *ascendante*, allant de l'effet à la cause, de l'œuvre à l'auteur — Telle quelle, cette conception n'est encore réalisée dans aucun manuel. M. l'Abbé Lemire cependant s'en rapproche dans la partie philosophique de son Apologétique, « en faisant prendre pied tout d'abord et très fermement, à ses jeunes chrétiens, sur le terrain des vérités de la foi ». Et ce n'est qu'après avoir exposé l'enseignement de l'Église sur la matière, qu'il a recours aux preuves rationnelles.

De l'apologétique-conquête destinée surtout à acheminer l'incrédule jusqu'au seuil de la foi, M. l'Abbé Sullerot a donné en 1928 un très utile exemple dans son livre *Le Problème de la Vie devant la Raison et devant le Catholicisme.* Sans doute, se conformant aux suggestions de son rapport sur *Le Cours d'instruction religieuse dans les collèges catholiques* (voir ci-dessus I. Méthodologie religieuse), M. Sullerot adresse son apologétique aussi bien aux croyants qu'aux incroyants. Son ouvrage est néanmoins dominé par le point de vue de l'incrédule.

3° Suivant l'indication déjà ancienne et souvent invoquée du Concile du Vatican (Session III, chap. 3; cfr Denzinger-Bannwart n° 1794), mais guère encore exploitée scientifiquement, quelques auteurs semblent mieux rencontrer les préoccupations religieuses contemporaines, en allant droit au but, grâce à ce que l'on a justement appelé « la méthode ascendante à un seul degré ». Elle consiste à proposer aux esprits, en un frappant

relief, le fait multimiraculeux de l'Église bi-millénaire et catholique, fait touchant lequel, « à l'heure actuelle, l'intérêt va partout croissant dans le monde ». (A.-D. Sertillanges, O. P. *Le Miracle de l'Église*, introduction, p. 8).

Dans la première partie de son excellent ouvrage, *L'Église de Jésus*, M. le Chanoine Buysse présente une belle réalisation de cette apologétique; il a seulement le tort d'en minimiser la valeur en la qualifiant de « démonstration populaire ». Moins soucieux de systématisation et en guise de simples *Compléments d'Apologétique*, M. le Chanoine Lahargou a fait un travail analogue, dans son livre suggestif *L'Église et ses témoins dans le monde.* Malheureusement, ce ne sont encore là que des essais exceptionnels. Malgré l'abondante littérature savante des dernières années sur l'Église, cette méthode ne paraît pas avoir tenté les auteurs des récents manuels. On ne peut s'empêcher de regretter qu'elle n'ait pas encore pris place dans l'enseignement religieux, sous forme didactique.

4° Il faut enfin louer les préoccupations *méthodologiques* des manuels qui, tels ceux de MM. Boulenger, Buysse, Lahargou et du R. P. Falcon, consacrent au moins quelques pages à apporter les précisions indispensables, relativement au vrai but de l'apologétique, à ses relations avec l'acte de foi et à la valeur authentique des procédés qu'elle utilise. Il est permis de déplorer que ce ne soient là de nouveau que des exceptions et il faut souhaiter pour l'avenir plus de nuance encore, plus de réalisme sur ces points essentiels.

B. *Concernant les arguments :*

1° Il est assez naturel que ce soit la partie *philosophique* de nos manuels qui fasse le plus difficulté aux jeunes esprits. Afin de faciliter l'assentiment de l'intelligence, M. Buysse dans son ouvrage *Vers la croyance* a l'heureuse idée de proposer, parallèlement aux preuves rationnelles, des arguments plus accessibles, s'adressant à tout l'homme. D'autres auteurs, M. Duplessy par exemple, ont avant tout le souci de parler un langage simple, dépouillé de « technicité ».

Mais ne croit-on pas que, plus urgente encore que toute adaptation — d'ailleurs nécessaire — de raisonnement et de langage, une courageuse épuration s'impose en matière de *preuves dites philosophiques* ? Se pourrait-il vraiment qu'il faille amonceler les derniers résultats avérés de la science expérimentale et écarter tant de prétendues objections scientifiques, pour faire tenir debout une argumentation métaphysique ? Pourquoi donner aux esprits la fausse impression que la meilleure démonstration philosophique est solidaire des progrès de la science ? Par-dessus tout, oublie-t-on que la science ne connaît que des phénomènes et qu'on ne saurait dès lors trouver une conclusion strictement philosophique au terme d'un raisonnement dont la majeure est un principe rationnel et la mineure un fait scientifique ? (cfr J. Maréchal, S. I. *Études sur la Psychologie des Mystiques*, tome I. *Science empirique et psychologie religieuse*, I et II). Au lieu d'essayer en vain de passer de la science à la métaphysique par le moyen d'une induction qui ne saurait rien avoir de définitif, que ne s'efforce-t-on plutôt de poser et de résoudre ces problèmes métaphysiques sur le terrain de la pure métaphysique, — quitte à se donner la peine d'adapter aux profanes l'essentiel des démonstrations, moyennant applications concrètes des principes intelligibles (Voir un essai d'adaptation de ce genre dans *La Cité Chrétienne* du 5 décembre 1935, *L'existence de Dieu postulée par l'existence de la pensée*, par J. Javaux, S. I.).

2° En ce qui regarde le choix des arguments apologétiques proprement dits, le P. A. Eymieu, S. I. a fait naguère dans son livre *Deux arguments pour le Catholicisme*, un travail suggestif assez neuf. Choisissant à dessein parmi les innombrables signes divins de la révélation et de l'Église deux critères dits négatifs et probables, et guère mis en œuvre par l'apologétique usuelle : la cohérence et la stabilité du dogme, il les transforme, par une méthode concrète qui mérite d'être étudiée, en critères positifs pratiquement infaillibles. En vue d'une argumentation d'ensemble où les diverses preuves se confirmeraient par leur convergence même, ne pourrait-on songer à

traiter scientifiquement, à côté des critères traditionnels signalés plus haut, les autres signes divins ? Signes *intrinsèques au dogme et à l'Église* (cohérence, transcendance, sainteté, stabilité); signes *internes au sujet* — pourquoi non ? — à condition toutefois de les choisir assez universels (satisfaction admirable de toutes les aspirations humaines). Ou faudra-t-il continuer, sous prétexte d'abus passés et toujours possibles d'ailleurs, à renoncer aux apports si riches de l'apologétique du XIX^e siècle ? Synthétisées avec les arguments par les critères externes et extrinsèques, exploitées suivant des méthodes toutes plastiques au réel, les preuves par critères intrinsèques et internes ne manqueraient pas d'apporter une part suggestive de crédibilité aux thèses centrales de la divinité du Christianisme et de l'Église catholique.

M. THIÉFRY. S. I.

BIBLIOGRAPHIE

Apologétique chrétienne. Cours Supérieur, par un professeur de Séminaire. Première partie : *Préparation à la Religion révélée*, 4^e ed., Paris, Proc. gén. des Frères, 1929, 22,5 × 14 cm., XII-567 p. Prix : 22 frs fr.

C'est un cours supérieur d'instruction religieuse; les questions y sont traitées d'une manière très sérieuse. Dans son entier, l'ouvrage comprend trois parties : 1° Vérités générales qui servent de préambule à la religion révélée, 2° Divinité de la révélation chrétienne, 3° Mission divine de l'Église.

Dans sa première partie, l'auteur établit les principes philosophiques qui doivent fonder la démonstration chrétienne, puis il entreprend l'étude des sources de la révélation (Écriture Sainte, tradition), étude historique d'ordinaire reportée au début de la seconde partie de l'apologétique. Preuves philosophiques et historiques usuelles mais plus développées que dans les autres manuels. Malheureusement, depuis la première édition (1908) l'ouvrage ne semble pas avoir été revu; en tout cas, cette quatrième édition de 1929 ne tient pas compte des récents et importants progrès de la philosophie, de l'histoire et de l'exégèse. Un coup d'œil sur la bibliographie suffira pour se rendre compte de cette regrettable lacune. D'autre part, il faut signaler les grands mérites didactiques du travail. Exposé concis et lumineux. Disposition typographique excellente. Chaque chapitre est suivi d'un résumé et d'un tableau synoptique. A la fin du volume, deux tables des matières, l'une générale, l'autre analytique.

Apologétique chrétienne. Cours Supérieur, par un professeur de Séminaire. Deuxième partie : *La Religion révélée*, 2^e ed., Paris, Proc. gén. des Frères, 1910, 22 × 14 cm., 546 p. Prix : 22 frs fr.

Cette seconde partie a pour but « de prouver la divinité de la religion contenue dans la Tradition et la Bible catholique ». Deux sections : 1° la révélation avant Jésus-Christ, 2° la révélation chrétienne. La marche de la démonstration est classique. Seulement, l'auteur présente, en faveur de la divinité de la *religion chrétienne*, la fondation miraculeuse de l'*Église* au jour de la Pentecôte ainsi que sa propagation et sa conservation merveilleuses, préjugeant de la question de savoir si Jésus-Christ a réellement voulu et établi cette Église. Il y a là une faute de méthode qui serait évitée avec soin de nos jours. Certains arguments à base de critères intrinsèques à la révélation et même internes à la conscience sont d'ailleurs bien mis en relief : tels les arguments par la valeur de la doctrine chrétienne et par son efficacité religieuse, morale et civilisatrice tant au point de vue individuel qu'au point de vue social. Mêmes qualités pédagogiques que la *Préparation à la Religion révélée*; mais, datant de 1910, cette seconde partie ne saurait non plus suffire à l'heure actuelle.

Apologétique chrétienne. Cours Supérieur, par un professeur de Séminaire. Troisième partie : *L'Église de Jésus-Christ.* Épuisé.

Apologétique chrétienne. Abrégé, extrait du Cours Supérieur, par un professeur de Séminaire, Paris, Proc. gén. des Frères, 1907, 22,5 × 14 cm., 574 p. Prix : 21 frs fr.

Cet *Abrégé* renferme toute la substance du Cours Supérieur d'*Apologétique chrétienne* du même auteur. — Sa troisième partie résume le troisième volume du Cours Supérieur, intitulé *l'Église de Jésus-Christ*. Trois sections la composent. La première, proprement apologétique, a pour objet la recherche de la véritable Église, par la méthode des notes. La seconde et la troisième section ont un caractère nettement doctrinal; elles traitent de la constitution de l'Église et des sources théologiques (Écriture Sainte, tradition, raison naturelle).

Augier, E., Chan. *Pourquoi je ne suis pas protestant*, Avignon, Aubanel Père, 1913, 19 × 12 cm., 109 p. Prix : 10 frs fr.

Réfutation populaire — et donc très sommaire — du protestantisme, sous forme de lettres à un pasteur. Se basant sur les seuls témoignages protestants, l'auteur s'attache à mettre tour à tour en lumière l'origine historique véritable du protestantisme, la vie morale de ses principaux fondateurs en les divers pays et les contradictions et échecs de la doctrine protestante, spécialement concernant la Bible. Étant donné le but visé, on ne saurait s'attendre à trouver ici les appréciations nuancées qui s'imposeraient à l'historien. Style alerte mais qui malheureusement ne recule pas devant l'effet facile des plaisanteries... Tel quel, ce petit ouvrage peut être utile aux apologistes populaires, dans les régions où se fait sentir la propagande protestante.

Batigne, J., Avocat. *Réfutation de quelques objections historiques contre l'Église catholique*, Paris, Spes, 1926, 19 × 12 cm., 128 p. Prix : 5 frs fr.

Quarante articles de journaux. Pour cercles d'études. Exposé et réfutation pleins de verve mais très sommaires d'une série d'objections historiques courantes (l'inquisition, la papesse Jeanne, le procès de Galilée, la

Saint-Barthélemy...). Basé sur les ouvrages de M. Jean Guiraud et les conférences contradictoires de M. l'abbé Desgranges.

BORD, J.-B. *L'Apologétique par le Christ*, Avignon, Aubanel Père, 1923, 19×14 cm., 419 p. Prix : 18 frs fr.

Ouvrage de vulgarisation sérieuse, spécialement adressé au public catholique instruit. Suppose établis les fondements philosophiques et historiques de la construction apologétique et présente comme totalitaire la *démonstration chrétienne* traditionnelle. Par l'unique fait du Christ historique étudié longuement dans les Évangiles, il prétend mener tout esprit droit jusqu'au seuil de la véritable Église catholique. Aurait-il parfaitement réussi, sa principale originalité résiderait encore dans la richesse substantielle des éléments et le relief synthétique des preuves. Chemin faisant, l'auteur rompt pas mal de lances contre la critique hétérodoxe. Nombreuses références permettant le contrôle. Double table des matières, analytique et générale.

BOUCAUD, CH. *La Logique et l'idéal de la foi catholique*, Lyon, Paris, Vitte, 1909, 14×9 cm., 30 p. Prix : 0,50 fr fr.

Petit catéchisme apologétique. Opuscule qui n'a pas vieilli et pourrait encore, sous sa forme suggestive de questions et réponses, servir à la fois de plan et de résumé à un bon cours d'apologétique et de religion à l'usage du peuple ou des élèves des écoles primaires supérieures. Rédigé de manière concrète.

BOULENGER, A., Abbé. *Manuel d'apologétique*, 7e éd., Lyon, Paris, Vitte, 1934, 19×14 cm., 490 p. Prix : 17,50 frs fr.

Manuel avant tout et qui se place au premier rang de nos cours d'apologétique pour l'enseignement secondaire et supérieur, mais manuel scientifique et plus accessible aux professeurs qu'aux élèves. Apologétique traditionnelle en trois étapes et suivant la méthode descendante. Prépondérance des critères extrinsèques (miracles, prophéties). N'accordant qu'une valeur de probabilité aux autres critères, l'auteur ne les utilise pas. A remarquer surtout l'introduction générale et l'exposé sur le miracle. Le fait de l'Église et de ses notes aurait pu recevoir, à l'heure actuelle surtout, un plus large développement, aux dépens de bien des questions d'apologétique négative. Bibliographie vaste mais ne dépassant guère la production des années 1920. Plan clair; exposition lucide; sommaire synoptique avant chaque chapitre.

BUYSSE, P., Chan. *Vers la Croyance, Dieu, l'âme et la religion devant la raison et le cœur de l'homme*, 5e éd., Paris, Bruxelles, Desclée De Brouwer et Cie, s. d., 19×12 cm., XII-321 p. Prix : 13 frs.

Ouvrage couronné par l'Académie française. Lettre-préface de Paul Bourget. Vulgarisation solide et originale sur les préambules philosophiques de la foi. Utilise « les meilleurs travaux des vingt dernières années ». S'adresse « aux personnes cultivées, aux membres des cercles d'études (?) et aux grands élèves de nos collèges (?) ». Étude concrète des trois problèmes fondamentaux : 1° Y a-t-il un Dieu ?, 2° Est-ce que j'ai une âme ?, 3° Ai-je vraiment besoin de religion ? A côté des raisons intellectuelles une place est toujours faite aux raisons du cœur, de manière à faciliter l'assentiment. La marche de l'argu-

mentation est très psychologique et, au terme de la troisième partie, le lecteur est directement amené à l'examen de la religion catholique. Preuves pleines de relief. Nombreuses citations de philosophes, de savants, de psychologues, de littérateurs et de poètes. Style agréable. Disposition typographique très claire; schémas synoptiques après chaque chapitre. Deux tables des matières : analytique et alphabétique. Une table onomastique.

BUYSSE, P., Chan. *Vers la Foi catholique*, 2d vol. I. *L'Église de Jésus devant la raison et le cœur de l'homme*, II. *Jésus devant la critique*, 3e éd., Paris, Bruxelles, Desclée De Brouwer et Cie, 1929, 19 × 12 cm., VII-474, 469 p.

Couronné par l'Académie française, le premier volume contient une démonstration de la divinité de l'Église catholique sous une double forme. La première, que l'auteur appelle « populaire », est en réalité une intéressante mise en œuvre rationnelle et concrète de la preuve par le fait de l'Église, chère au Concile du Vatican. La seconde démonstration dite « technique » équivaut substantiellement à ce que les manuels traditionnels nomment *la démonstration catholique*. A remarquer l'excellente et trop brève étude sur la nature de la certitude en matière apologétique (pp. 277 à 283). Le 2e volume complète la démonstration technique. Étude fouillée des problèmes critiques concernant l'existence personnelle de Jésus, sa mission, sa personnalité. L'érudition est remarquable et précise; la présentation heureuse pour la netteté et l'ordonnance.

CAPÉRAN, L., Abbé. *Leçons et lectures sur les preuves de la religion*, Toulouse, Apostolat de la Prière, 1922, 16,5 × 12 cm., 102 p. Prix : 4 frs fr.

A l'usage des écoles, catéchismes et patronages. Les trois parties de l'apologétique usuelle sont ici adaptées aux enfants, en un langage très simple, brièvement et sous forme affirmative. Un schéma d'une page résume au préalable chaque partie en trois vérités clairement exprimées. Chaque vérité est développée en deux ou trois pages, en manière de leçon bien aérée. De courtes lectures avec illustrations appropriées concrètent enfin chaque fois les leçons et celles-ci se terminent par un questionnaire suggestif. Petit livre fait pour plaire, n'était le gris maussade du papier.

CAULY, E., Mgr. *Recherche de la vraie religion*, 18e éd., Paris, De Gigord, 1928, 18 × 12 cm., XVII-552 p. Prix : 13,25 frs fr.

« A l'usage des catéchismes de persévérance, des maisons d'éducation et des personnes du monde ». Mgr Cauly publia ce volume, pour la première fois, il y a plus de cinquante ans. Soucieux de rendre service à ses contemporains, il leur y présentait une apologétique à la hauteur de la science de son époque. Mais les dernières éditions de l'ouvrage ne paraissent pas avoir été retouchées; en tous cas, bien des aperçus — sur le miracle et les évangiles par exemple, — sont devenus trop superficiels; une importante mise au point s'imposerait actuellement. Il ne saurait plus guère être question de cet ouvrage comme manuel scolaire à conseiller.

CAULY, E., Mgr. *Apologétique chrétienne*, 11e éd., Paris, De Gigord, 1922, 18 × 12 cm., 595 p. Prix : 13,25 frs fr.

Fait suite à la *Recherche de la vraie religion* du même auteur et s'adresse au même public. Travail d'apologétique *négative* dont la conception ne manquait pas d'originalité au temps où il fut composé (vers les années 1880). Trois parties : dans la première, il s'agit d'une défense rationnelle des principaux mystères chrétiens; la deuxième partie traite de l'accord entre les diverses sciences expérimentales et la foi; la dernière partie examine les grandes objections historiques contre l'Église. Depuis la sixième édition, rien ne permet de croire que le manuel ait été revu. Au reste, moins encore que le précédent, ce volume ne répond plus aux tendances actuelles qui nous portent vers une apologétique positive. D'ailleurs les conflits entre la religion et les sciences étant nés de malentendus sur la valeur des constatations et des lois scientifiques, mieux vaut de nos jours se contenter d'établir solidement la distinction essentielle des deux domaines.

CAULY, E., Mgr. *Libéralisme et modernisme*, Paris, Poussielgue, 1911, 19 × 12 cm., 170 p. Prix : 2 frs fr.

Il s'agit d'une brève étude sur les Actes pontificaux qui condamnent cette double erreur moderne. Après une rapide introduction sur la valeur doctrinale et le caractère obligatoire de ces décisions, l'auteur fait une analyse détaillée de l'encyclique *Quanta cura* et du *Syllabus* de Pie IX (1864) d'une part, de l'encyclique *Pascendi* et du décret *Lamentabili* du Saint-Office sous Pie X (1907) d'autre part. Les pages relatives au libéralisme se terminent par quelques conclusions pratiques, tandis que l'étude des Actes qui frappent le modernisme est suivie d'un intéressant aperçu historique sur les événements qui suivirent la condamnation. L'auteur présente ce petit fascicule comme un complément de sa *Recherche de la vraie religion*.

DETILLEUX, G., Abbé. *Éléments d'apologétique*, Nivelles, Hingot-Everard, 1931, 21 × 14 cm., 64 p. Prix : 7,50 frs.

A l'usage des élèves des écoles normales et des établissements d'enseignement moyen. Simples notes très sommaires et supposant un développement oral. Pour mieux laisser à l'étudiant une « impression d'ensemble de laquelle seule peut résulter l'apaisement de l'esprit », l'auteur ramasse toute sa démonstration en quelques thèses, essentielles à l'apologétique traditionnelle : l'existence de Dieu, sa nature, l'âme humaine, Jésus-Christ, le christianisme, l'Église catholique. — Petit manuel qui a le mérite de ne donner que l'indispensable mais dont les affirmations sont parfois simplifiées et le langage trop abstrait. Il est également regrettable qu'à l'intérieur des chapitres, l'ordonnance des matières ne se marque pas plus nettement.

DEVIVIER, W., S. I. *Cours d'apologétique chrétienne* ou Exposition raisonnée des fondements de la foi, 23e éd., Paris, Tournai, Casterman, 1914, 22 × 14 cm., XVI-528 p.

Manuel qui connut un gros succès et fut longtemps usité dans les classes supérieures d'humanités. Plan et méthode usuels. La composition date des années 1885. Les éditions successives ont été revues; actuellement cependant le travail n'est plus au point dans beaucoup de questions importantes.

DUESBERG, DOM H., O. S. B. *Apologie... à ceux qui croient*, Paris, Bruxelles, Desclée de Brouwer et Cie s. d. (1930), 20 × 13 cm., 297 p.

Ce beau livre s'adresse à des âmes déjà en possession de la vérité et les confirme dans leur foi. Il satisfera spécialement les intellectuels auxquels l'expérience des réalités de la vie a enlevé leurs illusions; de grands jeunes gens le liront aussi avec intérêt et profit. L'auteur excelle à distinguer ce qui, dans notre religion et surtout dans ses manifestations, est essentiel de ce qui n'est qu'accessoire ou parasitaire; il fait tomber ainsi bien des préventions, des préjugés ou des défiances. En un style alerte, il fait voir les richesses de vie que notre foi catholique apporte au sein des misères humaines; cette vie religieuse est rituelle, sans doute, mais intérieure, intellectuelle, morale, sociale, personnelle, héroïque jusque dans la souffrance acceptée par amour pour Dieu et pour les hommes. L'ouvrage est conçu dans un esprit large; il est de nature à éveiller chez les âmes sincères un attachement profond pour la religion.

DUPLESSY, E., Chan. *Apologétique*, livre I : *Démonstration de la révélation*, Paris, Bonne Presse, 4e éd., 1934, 18 × 12 cm., XIX-399 p. Prix: 7 frs fr.

Partie philosophique d'une apologétique complète en trois livres et s'adressant au grand public catholique, spécialement à la jeunesse qui se prépare au brevet supérieur d'instruction religieuse, dans les diocèses de France. Un de nos meilleurs manuels par la solidité de la doctrine et les qualités pédagogiques de clarté et d'adaptation. Les questions philosophiques qui sont à la base de l'apologétique traditionnelle : Dieu, l'âme humaine, la religion naturelle, la possibilité et la nécessité morale de la révélation, ses critères, la possibilité, la discernibilité et la valeur probante du miracle et de la prophétie, sont ici heureusement réunies et traitées avec précision, largeur de vue et de manière vivante. Malheureusement, bien que conçu dans une mentalité assez actuelle, l'ouvrage ne se réfère pas à une bibliographie très moderne. L'impression laisse à désirer.

DUPLESSY, E., Chan. *Apologétique*, livre II, *Démonstration du christianisme*, Paris, Bonne Presse, 1935, 18 × 12 cm., 522 p. Prix : 7 frs fr.

Proposé, en faveur de la divinité du christianisme et suivant une variété assez originale de la méthode ascendante, un faisceau de trois preuves se corroborant l'une l'autre. Établit d'abord très sommairement l'excellence absolue du dogme, de la morale et du culte et la transcendance relative de la doctrine, du fondateur et de l'histoire de la religion chrétienne. S'attarde ensuite longuement, et selon le schème usuel, à la preuve historique par l'autorité des Évangiles. Enfin présente en raccourci l'argumentation par le miracle moral de la propagation, de l'influence transformatrice et de la conservation du christianisme. Mérite au point du vue pédagogique les mêmes éloges que la *Démonstration de la Révélation*, mais aussi les mêmes reproches au sujet de la bibliographie, particulièrement dans la question de l'historicité des Évangiles.

DUPLESSY, E., Chan. *Apologétique*, livre III : *Démonstration du catholicisme*, Paris, Bonne Presse, 1935, 18 × 12 cm., 516 p. Prix : 7 frs fr.

Deux parties : l'une apologétique, l'autre doctrinale. Dans la première partie, transformant quelque peu la méthode des notes, l'auteur y ramène

toute la démonstration catholique. Les signes d'unité et d'apostolicité sont d'abord établis comme résumant les caractères essentiels dont Jésus-Christ a vraiment pourvu son Église et que, seule, l'Église romaine réalise. — Sainteté et catholicité apparaissent ensuite dans l'œuvre de salut accomplie par cette même Église, comme le sceau d'une transcendance également voulue par Jésus-Christ. Toutes les grandes objections historiques contre l'Église sont examinées avec soin. Le plan général de cette démonstration paraît arbitraire; il est en tout cas discutable. Au terme de tout l'ouvrage, une table alphabétique des matières et des personnages cités.

EYMIEU, A., S. I. *Deux Arguments pour le catholicisme*, Paris, Spes, 1923, 19 × 12 cm., 257 p. Prix : 7 frs fr.

Vulgarisation sérieuse à l'adresse du public catholique instruit. La cohérence de la doctrine et sa stabilité : tels sont les deux arguments proposés. Critères théoriquement négatifs et probables que l'apologétique classique n'exploite guère mais que l'auteur transforme heureusement en signes positifs pratiquement infaillibles, grâce à une méthode de démonstration très concrète et portant sur l'ensemble des phénomènes plus que sur les cas particuliers. Excellent exemple de mise en œuvre rationnelle de ce que l'on appelle les motifs intrinsèques de crédibilité. L'exposé des doctrines religieuses adverses et leur réfutation sont parfois trop sommaires.

FALCON, J., S. M. *La Crédibilité du dogme catholique, Apologétique scientifique*, Lyon, Paris, Vitte, 1933, 23 × 15 cm., 507 p. Prix : 36 frs fr.

Lettre-préface du R. P. Garrigou-Lagrange, O. P. Basé sur les travaux des apologistes modernes les plus qualifiés — bibliographie de première valeur — cet ouvrage est adressé aux prêtres, aux étudiants ecclésiastiques et aux étudiants laïques de l'enseignement supérieur. Suppose prouvées les thèses relatives à l'existence et à la nature de Dieu et de l'âme humaine et réduit ainsi les présupposés philosophiques à une étude, d'ailleurs très développée, de la révélation. Méthode et plan traditionnels. Quelques inexactitudes. — En réalité, l'ouvrage convient moins aux laïcs qui, déroutés par le langage scolastique, n'y trouveront sans doute pas ce qui répondrait le mieux à leurs préoccupations apologétiques. D'autre part, le manuel sera très utile aux prêtres et aux professeurs car il est suffisamment au courant des progrès récents en les diverses disciplines auxquelles fait appel l'apologétique. Typographie peu soignée.

FERBECK, G., Abbé. *Manuel d'apologétique chrétienne*, 3e éd., Liége, Dessain, 1931, 19 × 12 cm., 125 p. Prix : 7,40 frs fr.

Exposé élémentaire à l'usage des grands élèves de l'enseignement moyen. Plan tout à fait habituel, jusque dans les détails. A le mérite d'être accessible aux jeunes intelligences... mais au prix parfois de la vraie valeur des démonstrations sur des sujets essentiels et délicats (existence de Dieu, par exemple).

JOOSSENS, J. *La foi catholique et les faits observés* ou preuves de la religion, basées sur les faits et mises à la portée de tous, avec la réponse à toutes les objections, 3e éd., Paris, Beauchesne, Bruxelles, Dewit, 1930, 20 × 13 cm., 240 p. Prix : 7,50 frs.

Le sous-titre de l'ouvrage est plus l'indication d'un idéal visé par l'auteur que celle d'une effective réalisation. Basées sur des faits dûment constatés, les preuves ici utilisées le sont assurément, — dans leur ensemble tout au moins. Mais il est justement permis de regretter que la démonstration de l'existence de Dieu soit ainsi rendue solidaire des découvertes scientifiques, même les plus certaines. Que l'argumentation générale soit à la portée de tous, dans la partie historique du travail, on le concédera aussi sans trop de difficultés; mais on ne saurait s'empêcher d'être déçu par la composition chaotique de l'ouvrage, son allure peu didactique et ses fâcheuses redites. Qu'enfin l'auteur ait en fait répondu à *toutes* les objections, on ne peut en tomber d'accord. — Remarques de bon sens et considérations suggestives ne manquent d'ailleurs pas sous la plume de M. Joossens. Elles sont malheureusement neutralisées par le souci étroit de trouver sans cesse de l'absurdité et de la mauvaise foi chez les incroyants.

LAHARGOU, P., Chan. *Nouveau Cours d'apologétique*, 2e éd., Paris, De Gigord, 1928, 19×12 cm., VIII-566 p. Prix : 17,50 frs fr.

Manuel pour l'enseignement secondaire. Veut offrir un exposé serein de l'*apologia perennis*, mais sans renoncer à faire le coup de feu sur le terrain des sciences expérimentales ! Dessin général classique; il eût gagné à se mieux marquer dans les titres des parties et chapitres ainsi que dans la disposition typographique intérieure. Certaines preuves particulières manquent de cohésion. Plus qu'aux qualités pédagogiques et littéraires, l'ouvrage doit sa valeur et son originalité à ses notations psychologiques souvent fines. A signaler, à ce point de vue, les remarques préliminaires sur les résultats qu'il convient d'attendre de l'apologétique et les longues pages consacrées à la démonstration de la divinité de Jésus-Christ.

LAHARGOU, P., Chan. *L'Église et ses témoins dans le monde*, Paris, De Gigord, 1927, 18×17 cm., 307 p. Prix : 10 frs fr.

Simples *Compléments* au *Nouveau Cours d'Apologétique* du même auteur. Voudraient faire voir en la vitalité extraordinaire et universelle de l'Église, à travers toute son histoire, une confirmation de sa divinité déjà établie par ailleurs. C'est une timide mais originale application de la méthode apologétique signalée par le Concile du Vatican. Matériaux nombreux et bien choisis : exemples, témoignages, rapprochements et contrastes suggestifs. Pour donner lieu à une démonstration autonome, la mise en œuvre devrait être plus strictement rationnelle. Ouvrage précieux pour les professeurs d'apologétique.

LE GRAND, A., Chan. *Apologétique chrétienne, Démonstration religieuse*, 2e éd., Namur, Wesmael-Charlier, 1929, 23×15 cm., 388 p. Prix : 25 frs.

Cours fait naguère par l'auteur à l'École des Cadets et à l'École Centrale Scientifique. Apologétique traditionnelle suivie d'un bref aperçu doctrinal sur l'Église (les trois derniers chapitres). Manuel qui se recommande par la clarté des démonstrations. La disposition typographique elle-même contribue à mettre en évidence la charpente des raisonnements. Citations et exemples donnent à l'exposé un tour agréable. Quelques points eussent mérité, semble-t-il, une étude plus approfondie, notamment la possibilité de la

révélation, du miracle. Bibliographie sérieuse mais qui ne tient malheureusement pas assez compte des travaux publiés depuis 1918 au sujet des Évangiles.

LE GRAND, A., Chan. *Apologétique chrétienne, tome II : Science et Foi.* Namur, Wesmael-Charlier, 1920, 22 × 14,5 cm., 324 p. Prix : 10 frs,

Fait suite à la *Démonstration religieuse* et s'adresse au même public. Veut d'abord montrer que de droit, il ne saurait y avoir contradiction entre la foi et la science. Établit ensuite que, de fait, les données de la foi ne sont pas contredites par la raison des savants. Il est à regretter que la première partie soit traitée superficiellement; des notions plus précises sur la nature des faits et des lois scientifiques eussent dissipé beaucoup de malentendus qui subsistent dans la seconde partie. Celle-ci envisage successivement dogme, enseignements philosophiques et enseignements scientifiques concernant les questions qui se rapportent à l'origine de l'univers (création, origine de l'homme, unité et antiquité de l'espèce humaine, etc...). Somme toute, étant donnée la distinction radicale entre sciences expérimentales d'une part et philosophie et dogme d'autre part, cette manière d'apologétique défensive sur le terrain scientifique perd aujourd'hui beaucoup de son intérêt, même dans les milieux catholiques adonnés aux sciences.

LEMIRE, L. Em., Abbé. *Apologétique*, Tours, Cattier, 1926, 19 × 12 cm., XV-463 p. Prix : 14 frs fr.

Préface par le R. P. Adémar d'Alès s. I. Cours préparatoire au brevet d'instruction religieuse en France. Schème général traditionnel : Dieu, l'homme, la révélation, la divinité de Jésus-Christ et du christianisme, l'Église catholique. Seulement la méthode est originale : se séparant de presque tous les autres manuels, l'auteur fait nettement œuvre d'apologétique-justification. A chaque étape principale, il prend comme point de départ la doctrine de l'Église et démontre ensuite que la raison confirme cet enseignement. « Les objections les plus rebattues de la libre pensée sur le terrain de la métaphysique et de l'histoire » sont brièvement exposées et réfutées en appendice. Malheureusement la bibliographie intégrée au texte et d'ailleurs peu abondante ne témoigne pas de l'utilisation des meilleurs ouvrages récents sur la matière.

MATHIEU, H., S. I. *Quelle est la véritable religion ?* Paris, Spes, 1934, 19 × 12 cm., 226 p. Prix : 8 frs fr.

Ce n'est pas un manuel scolaire, mais un livre de lecture. Bonne vulgarisation pour les grands élèves du degré secondaire et pour le public catholique du culture moyenne. Suppose établies ou tourne habilement les thèses qui exigeraient une certaine technicité dans la démonstration : existence de Dieu, immortalité de l'âme, historicité du Nouveau Testament, stricte filiation divine de Jésus-Christ. — Pour le reste, bien que les titres des chapitres et des paragraphes ne marquent pas très clairement l'enchaînement des idées, la marche générale de l'exposé est celle de l'apologétique usuelle. A remarquer les pages relatives à l'irréligion actuelle (chap. I), et la manière originale dont est proposée la fondation de l'Église par Jésus-Christ (chap. IV). Les preuves auxquelles l'auteur fait appel sont surtout basées sur le bon sens, l'expérience et l'autorité de la compétence. S'inspire beaucoup des ouvrages du

R. P. Sertillanges, O. P., mais les citations, abondantes, ont la mauvaise idée d'être hors texte.

MOULARD, A. et VINCENT, F. *Apologétique chrétienne*, 8oe éd., Paris, Bloud et Gay, 1929, 18 × 12 cm., 503 p. Prix : 22 frs fr.

Manuel adressé aux élèves de l'enseignement français du degré primaire supérieur et du degré secondaire. La première édition remonte à vingt-cinq ans et n'a par malheur jamais été modifiée, à ce qu'il semble. La bibliographie — scientifique et abondante d'ailleurs —, s'arrête à 1910 et certaines parties de l'exposé ont beaucoup vieilli. Les lignes maîtresses de l'apologétique traditionnelle ne se dégagent pas nettement; la première partie concernant l'existence de Dieu et la nature de l'homme est entièrement dominée par le point de vue scientifique alors à la mode, au grand détriment des vraies preuves philosophiques. Les nombreux chapitres consacrés à l'Église ont le tort de mêler dogme et apologétique. — Ensemble à caractère touffu; papier gris et typographie désagréable : les notes sont parfois difficilement lisibles. Actuellement dépassé comme manuel, l'ouvrage reste utile à consulter.

PICCARD, L.-E., Mgr. *Études sur la religion et l'Église*, 2e éd., Paris, Lethielleux, 1912, 18 × 10 cm., 210 p. Prix : 3 frs fr.

Petit ouvrage naguère adressé aux élèves des lycées, collèges universitaires et établissements libres. — N'est dans l'intention de l'auteur qu'une suite de canevas ou de notes résumant les questions essentielles traitées dans les cours d'apologétique. Ordre des matières et méthode usuels. Manuel absolument dépassé, lui aussi.

PRUNEL, L., Mgr. *Cours supérieur de religion, I. Les Fondements de la doctrine catholique*, 24e éd., Paris, Beauchesne, 1927, 19 × 12 cm., XXXVI-502 p. Prix : 15 frs fr.

L'ouvrage complet comprend cinq volumes et se présente comme un « manuel pratique d'enseignement religieux supérieur », pour universitaires (jeunes gens et jeunes filles). C'est le cours fait naguère par l'auteur à l'Institut Catholique de Paris. — Couronné par l'Académie Française. Préface de S. Ém. le Cardinal Baudrillart.

Ce premier volume comporte les préliminaires philosophiques de la foi et la démonstration chrétienne. Plan général classique; méthode descendante à base de critères externes et extrinsèques. Fréquemment, au cours de l'exposé, l'auteur donne la réplique aux principaux adversaires, sur les points essentiels. Les preuves de l'existence de Dieu et de la divinité de Jésus-Christ sont fort développées tant sous l'aspect positif qu'au point de vue polémique. — Bibliographie très sérieuse mais devenue incomplète. Style agréable. A la fin, index des noms cités et table analytique des matières. Le texte lui-même porte de brèves indications marginales.

PRUNEL, L., Mgr. *Cours supérieur de religion, II. L'Église*, 20e éd., Paris, Beauchesne, 1932, 19 × 12 cm., XIV-376 p. Prix : 15 frs fr.

Fait suite aux fondements de la Doctrine Catholique; même public; mêmes qualités de fond, de forme et de disposition typographique. — Les quatre

premières leçons de ce second volume sont consacrées à la *démonstration catholique* traditionnelle, positive avant tout mais également défensive. A remarquer, dans la première leçon, les pages originales relatives à la *nécessité* de l'Église et, dans la deuxième leçon, l'heureuse manière dont est mis en relief l'établissement historique de l'Église par le Christ. — Le reste de l'ouvrage est doctrinal — leçons 5 à 12 et plusieurs appendices — et forme une ecclésiologie assez développée.

SERTILLANGES, A.-D., O. P. *Catéchisme des incroyants*, 2 vol., Paris, Flammarion, 1930, 18,5 × 12 cm., 291-283 p. Prix : 24 frs fr.

Un dialogue serré entre un croyant qui se défend pied à pied et un théologien doublé d'un philosophe, d'un savant et d'un littérateur merveilleusement au courant de son époque, voilà l'ouvrage. Discussion de grande profondeur et de large envergure qui exige, pour être comprise et suivie avec fruit, une culture plus qu'ordinaire. L'interlocuteur accumule toutes les objections du bon sens vulgaire, de la science et de l'ignorance et l'auteur n'avance qu'après les avoir ou réfutées ou réduites à leurs justes proportions. C'est dans un tel livre qu'il faut apprendre comment parle l'âme contemporaine fourvoyée et comment il faut lui répondre, comprenant ses difficultés et lui montrant que le catholicisme les résout dans la clarté obscure de ses mystères. Les esprits cultivés et inquiets, incroyants et même croyants trouveront dans ce livre à la fois une apologétique solide et savante et un admirable exposé des sublimes harmonies du dogme.

SULLEROT, L., Abbé. *Le Problème de la vie devant la raison et devant le Catholicisme*, Marseille, Éd. Publiroc, 1928, 22 × 14 cm., 370 p. Prix : 15 frs fr.

Réalise la partie « préambules philosophiques » d'un programme d'apologétique très original et exposé par l'auteur dans son rapport sur *Le cours d'instruction religieuse dans les collèges catholiques* (voir dans la *Doc. Cath.*, tome XX, col. 515 et suiv., 1928). Ce n'est donc qu'une préparation philosophique à l'apologétique historique traditionnelle; préparation excellemment adaptée aux besoins de l'époque présente, tant dans son point de départ (le fait concret de la vie présente et les problèmes qu'il pose), que dans sa méthode (expérimentale, psychologique) et dans la présentation des preuves rationnelles. — Trois parties : 1° le problème de la vie, 2° la solution religieuse catholique (révélation surnaturelle), 3° les diverses solutions rationalistes. — L'ouvrage voudrait convaincre les incroyants aussi bien que les croyants; il est spécialement adressé aux élèves de philosophie des lycées de France et suppose une initiation à cette discipline. Bibliographie de valeur et abondante. Disposition typographique satisfaisante : l'essentiel du raisonnement est en caractères gras; impression trop peu soignée.

VAN BASTELAER, F., S. I. *Notes d'apologétique*, Tournai, Paris, Casterman, 1930, 19,5 × 13 cm., 175 p. Prix : 11 frs.

Manuel pour élèves de seconde. Apologétique usuelle suivant la méthode analytique. La partie philosophique exigera du professeur un assez gros effort d'adaptation concrète. L'argumentation historique — souvent indirecte — y est mieux à la portée des jeunes esprits. L'ouvrage fait preuve d'originalité en s'efforçant de donner du relief, parmi les motifs externes de crédibilité, aux miracles d'ordre moral et en se préoccupant de la préparation psychologique des élèves.

VAN BASTELAER, F., S. I. *Notes sur l'Église*, Tournai, Paris, Casterman, 1931, 19,5 × 13 cm., 185 p. Prix : 10 frs.

Pour rhétoriciens. Exposé schématique à caractère historico-doctrinal. L'origine divine de l'Église est d'abord rationnellement vérifiée — en quelque quarante pages — sous la direction du Magistère ecclésiastique lui-même. Vient ensuite un « De ecclesia » sommaire dont les différentes thèses dogmatiques avec leurs corollaires d'ordre moral sont choisies parmi les points essentiels de l'ecclésiologie catholique. A remarquer les aperçus précis et nuancés sur l'Index, l'Écriture sainte, la Tradition et l'évolution du dogme.

VERHELST, F., Chan. *Cours de religion, Apologétique*, 2e éd., Bruxelles, Éd. Universelle, 1921, 20 × 14 cm., XV-378 p. Prix : 15 frs.

Point de vue trop historique et polémique pour les élèves du degré secondaire. Laissant « la méthode de la providence » aux prédicateurs et à la littérature, l'auteur adopte la marche traditionnelle parce que plus favorable aux besoins actuels de la *défense* apologétique. D'ailleurs, pour des raisons également polémiques, il innove en prenant comme point de départ le fait historique de l'Église dans sa réalité concrète d'organisme social substantiellement identique à lui-même depuis les Apôtres jusqu'à nos jours. De là, il remonte rationnellement, par l'historicité des Évangiles, jusqu'a l'institution de l'Église par le Christ-Dieu. — Grande clarté dans la disposition des matières.

VERHELST, F., Chan. *Précis d'apologétique*, 4e éd., Bruxelles, Éd. Universelle, 1933, 20 × 13 cm., 115 p. Prix : 9 frs.

Exposé élémentaire de l'*Apologétique* du même auteur. Point de départ, méthode, plan et argumentation identiques. Laisse de côté « les explications philosophiques dont on peut se passer, les renseignements de pure érudition, les points qui n'ont pas une portée apologétique immédiate ». Chaque chapitre propose, en guise d'exercices, des sujets de travaux écrits.

N. B. Quelques ouvrages plus spéciaux nous ont également été adressés. Comme ils ne se rangent ni dans la catégorie des manuels ni dans la littérature complémentaire du sujet, nous nous contentons de les signaler :

LE BACHELET, X.-M., S. I. *De l'Apologétique « traditionnelle » et de l'Apologétique « moderne »*, Paris, Lethielleux, 1897, 19 × 12 cm., 157 p. Prix : 4 frs fr.

MIGNOT, Mgr. *L'Église et la critique*, 2e éd., Paris, Lecoffre, 1910, 19 × 12 cm., XI-314 p. Prix : 10 frs fr.

SERTILLANGES, A.-D., O. P. *Le Miracle de l'Église*, Paris, Spes, 1933, 19 × 12 cm., 252 p. Prix : 7,50 frs fr.

M. THIÉFRY, S. I.

III. HISTOIRE SAINTE

Tout comme la section consacrée à la doctrine, celle-ci comprend deux parties principales : *enseignement élémentaire* et *enseignement secondaire*. Les programmes ne pouvant accorder d'ordinaire qu'un nombre d'heures restreint à l'étude de la Sainte Écriture, il est souhaitable et presque nécessaire que l'enfant et l'adolescent approfondissent, durant leurs loisirs, l'enseignement reçu à l'école ou au collège. Afin de pourvoir à cette nécessité, chacune des deux parties a été subdivisée en *formation scolaire* et *formation extra-scolaire*.

1. ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE

I. Formation scolaire.

Ancien Testament. Que l'Ancien Testament puisse servir, et dans une large mesure, à illustrer les leçons de catéchisme, c'est incontestable. Nul ne songe à mettre en cause la « méthode historique » dont les heureux résultats ont été signalés dans la section consacrée à l'enseignement élémentaire de la doctrine. Mais on a voulu parfois le réduire à ce rôle d'illustration et y retrouver tous les enseignements du dogme et de la morale. N'était-ce pas un peu excessif?

Certains pensent en tout cas que, même aux tout jeunes, il faut présenter l'Ancien Testament pour ce qu'il est : l'intervention divine dans la formation religieuse de l'humanité. Oh! d'une façon bien modeste, sans doute. On serait très satisfait d'avoir fait voir aux enfants que « Dieu s'occupe des hommes et s'intéresse beaucoup à ce qu'ils font ». Plus tard, on pourra leur faire comprendre, qu'en réalité « c'est Dieu qui conduit les événements, et qui, par eux, se fait connaître aux hommes ».

Comment obtenir ce résultat? Le meilleur moyen est, semble-t-il, le livre de lecture. Il faut pourtant se rendre à l'évidence et reconnaître l'utilité très grande des manuels proprement dits. Ceux-ci sont évidemment construits sur des plans assez différents. Les uns, — ils sont nombreux, — respectent scrupuleusement

le texte sacré; d'autres, avec non moins de respect, s'en affranchissent, pour insinuer discrètement une interprétation nécessaire ou pour s'adapter aux jeunes imaginations du XX^e siècle : ainsi M^lles Perdreau et Burty; ainsi encore M. Schuster et MM. Meyer et Thomas. Certains ouvrages, par contre, se hérissent de questionnaires, de remarques, de notes, de sommaires. Quelques autres, mieux inspirés peut-être, mêlent la leçon morale à la trame même du récit.

Il faut souligner l'effort original de M. Bouvet, et celui de M. Quinet. Si l'un vise surtout à être complet, et si l'autre veut surtout dégager la portée religieuse de l'Histoire Sainte, tous deux se signalent par un même souci de méthode synthétique, largement appuyée sur un enseignement intuitif. L'ouvrage de M. Quinet paraîtra un peu dur; mais, détaillé par un bon enseignement oral, il pourra rester plus longtemps dans les mains des enfants qui n'en épuiseront pas très vite la richesse. Celui de M. Bouvet, plus intuitif, paraîtra plus immédiatement adapté.

Un mot de l'illustration. La préférence semble devoir être donnée à la gravure, vivante, mais pas trop chargée : c'est sur la Bible que les enfants aiment à user leurs premiers crayons de couleurs.

Nouveau Testament. C'est surtout dans les manuels de catéchisme dus à la méthode historique et déjà analysés plus haut ou dans d'excellents petits livres extra-scolaires, que les enfants apprennent aujourd'hui à connaître l'Évangile. On n'en dira donc rien ici. D'autre part, un grand nombre d'auteurs cités ci-dessus traitent à la fois l'Ancien et le Nouveau Testament. Il n'y faut donc plus revenir.

A. MOERS, S. I.

BIBLIOGRAPHIE

ALAIN, L. *Petite Bible scolaire*, I. *Cours élémentaire*, Paris, Bloud et Gay, 1934, 19×13 cm., 72 p., ill.

Texte assez peu adapté aux enfants. Les réflexions morales sont rejetées en note. Y seront-elles lues? Pour les tomes II et III, voir *Enseignement secondaire*.

AUDOLLENT, G., Mgr. *Histoire Sainte*. Paris, l'École, s. d., 17×11 cm., 100 p., ill. Prix : 2,40 frs fr.

AUDOLLENT, G., Mgr. *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Paris, L'École, s. d., 17×11 cm., 92 p., ill. Prix : 2,40 frs fr.

Deux petits manuels d'extérieur fort modeste, pour les enfants d'un cours de catéchisme. A signaler parmi les illustrations quelques belles gravures sur bois de R. Galoyer.

AUDOLLENT, G., Mgr. *Manuel d'instruction religieuse*, 14e éd., Paris, L'École, 1934, 18×12 cm., 378 p., ill. Prix : 7,80 frs fr.

Comprend les deux fascicules cités ci-dessus, plus l'histoire de l'Église et un abrégé de liturgie.

BATAILLE, L., Abbé. *Les principaux Faits de l'Histoire Sainte*, Tournai, Paris, Casterman, 1934, 18×12 cm., 340 p. Prix : 7 frs.

Reconstitution littéraire de l'Histoire Sainte à l'aide du texte sacré, sous forme de manuel. Réflexions morales bienfaisantes mais un peu trop onctueuses. Les notes exégétiques datent de 1884.

BOUÉ, A., Abbé. *Récits Bibliques abrégés à l'usage des classes inférieures des écoles catholiques*, 14e éd., Einsiedeln, Strasbourg, Benziger, s. d. (1933), 18×12 cm., 102 p., 66 gravures et 1 carte. Prix : 5 frs fr.

Traduction adaptée de la Bible Illustrée de Businger-Walther; cet ouvrage est justement apprécié pour ses nombreuses qualités : court, clair, style facile, impression claire et soignée, gravures nombreuses. C'est le « liber textus » adopté dans presque toute l'Europe centrale.

BOUVET, M., Abbé. *Premières notions d'Histoire Sainte*, 6e éd., Paris, De Gigord, 1932, 21×15 cm., 128 p., ill. Prix : 7,50 frs fr.

Effort très intéressant d'adaptation au jeune âge. Sur une page, une illustration très suggestive, substituée au questionnaire traditionnel; en face, le texte; celui-ci, un peu massif, semble rédigé en fonction de l'enseignement oral qui reste capital.

BUHR, G., UENTZ, G., GRUSS, J. *Histoire Sainte illustrée*, 9e éd., Colmar, Alsatia, 1931, 21×14 cm., 320 p., ill. Prix : 10 frs fr.

Passion du symbolisme, dans l'Ancien Testament, et des rapprochements plus ou moins heureux, trop brièvement expliqués. Quelques notes exégétiques, mais assez timides. Bien présenté; illustration intéressante.

BUHR, G., UENTZ, G., GRUSS, J., *Petite Histoire Sainte illustrée*, 11e éd., Colmar, Alsatia, 1932, 21 × 14 cm., 110 p., ill. Prix : 7 frs fr.

A noter : un recueil de prières et de cantiques.

Catéchisme dans la Bible, Le, par un supérieur de Petit Séminaire, 7e éd., La Loubière, Toulon, Imprimerie Sainte-Jeanne d'Arc, 1933, 18 × 12 cm., 134 p., ill. Prix : 2,25 frs fr.

L'ouvrage répond parfaitement au titre. Au cours d'un récit très familier de l'Histoire Sainte, le dogme et la morale sont enseignés avec le plus grand naturel, sans « à peu près », ni grandiloquence. L'illustration est pauvre.

COMMERÇON, Cl.-X., Abbé. *La Bible du Catéchiste*. T. I. *L'Ancien Testament*, 2e éd., Montceau-les-Mines, chez l'auteur, Lille, Desclée De Brouwer, 1926, 20 × 13 cm., 308 p. Prix : 5 frs fr.

Ouvrage fort utile, visant à donner aux titulaires des cours de catéchisme un exposé sommaire des principales questions intéressant la Bible et de nombreux conseils sur la manière d'enseigner cette matière riche en problèmes délicats; certaines affirmations pourraient être discutées.

COMMERÇON, Cl.-X., Abbé. *L'Évangile du Catéchiste*. T. II. du *Livre du Maître du « Dimanche des Enfants »*, Montceau-les-Mines, chez l'auteur, Paris, Lille, Desclée De Brouwer, s. d. (1923), 20 × 13 cm., 522 p. Prix : 8,75 frs fr.

Suite de l'ouvrage précédent. Une nouvelle édition devra tenir compte des nombreux ouvrages qui ont renouvelé, depuis, pas mal de questions; elle fera aussi une large place — il faut l'espérer — aux cartes et aux illustrations.

CRENIER, H.-J. *Histoire de la religion*, 25e éd., Namur, Wesmael-Charlier, 1933, 17 × 11 cm., 182 p., ill. Prix : 5 frs.

ECKER, J., Abbé. *Bible illustrée de l'enfance*, nouv. éd., Bruges, Beyaert, s. d. (1934), 20 × 13 cm., 62 p., ill. Prix : 3 frs.

Choix judicieux d'extraits; titres concrets; style un peu sec. Images peut-être trop hiératiques, mais bien dessinées.

ECKER, J., Abbé. *Bible du jeune âge*, nouv. éd., Bruges, Beyaert, s. d. (1935), 20 × 13 cm., IV-148 p., ill. Prix : 7,25 frs.

ERNY, J., Abbé. *Précis d'Histoire Sainte*, 4e éd., Toulouse, Sistac, Paris, Giraudon, (1935), 18 × 11 cm., 186 p., ill. Prix : 0,60 frs fr.

Remarquable livret, fort apprécié pour les catéchismes populaires. Contient, outre l'Ancien et le Nouveau Testament, l'histoire de l'Église et un résumé d'apologétique populaire. Déjà accessible aux enfants de sept ans, fait apprendre par l'histoire la doctrine et la morale. Ton parfaitement adapté, présentation claire.

FATIEN, B. *Histoire Sainte, Cours élémentaire*, Paris, Hatier, 1933, 19 × 13 cm., 144 p., ill. Prix : 7 frs fr.

Soixante-douze récits de l'Ancien Testament, suivis d'une réflexion morale, courte et précise; illustration médiocre.

GAHÉRY, M., Mlle. « *La plus belle histoire* » nouv. éd., Chez Mme Mariette, 21, Rue Segrais, Caen, Calvados, (1925), 21 × 14 cm., 144 p.

« Guide destiné à faciliter l'application de la méthode de Mlle Gahéry ». Fort appréciée par les jardinières d'enfants, cette méthode intuitive fait revivre l'Histoire Sainte grâce à des *tableaux animés*. Choisissant les récits bibliques et évangéliques qui donneront à l'enfant une vue d'ensemble de sa religion, l'auteur vise à donner une formation religieuse et morale, à préparer au catéchisme et, en faisant coïncider l'explication des principaux faits avec les dates des fêtes liturgiques, à initier à la liturgie.

Grande Histoire Sainte illustrée, Paris, Bonne Presse, 1934, 26 × 18 cm., 279 p.

Pour les enfants de l'école primaire. Les illustrations claires se prêtent à être coloriées. Le récit est assez développé mais le vocabulaire est parfois difficile. Ne contient pas le Nouveau Testament.

GRUSS, J. *Petit Manuel illustré d'Histoire Sainte*, Colmar, Alsatia, 1935, 18 × 12 cm., 112 p. Prix : 4,75 frs fr.

GRUSS, J. et WAGENMANN, Abbés. *Commentaire des leçons d'Histoire Sainte illustrée*, Colmar, Alsatia, 1935, 19 × 12 cm., 600 p. Prix : 28 frs fr.

Composé en vue de l'utilisation tout à fait immédiate, pour le personnel enseignant. Toutes les leçons sont expliquées d'après un même plan. Aucun commentaire n'est oublié : histoire, géographie, interprétation, dogme, morale, liturgie, formation religieuse. Rendra de précieux services à tout professeur pressé.

Histoire Sainte, Ancien et Nouveau Testament, par une réunion de professeurs, dans *Collection d'ouvrages classiques*, Paris, Proc. Gén. des Frères, Tours, Mame, Paris, De Gigord, 1921, 18 × 11 cm., *Cours préparatoire illustré*, 96 p. Prix : 4,75 frs fr. *Cours élémentaire illustré*, 96 p. Prix : 4,40 frs fr.

LAUDE, Chan. *Petite Histoire Sainte*, à l'usage des enfants du catéchisme, 16e éd., Le Mans, Vilaire, 1934, 17 × 11 cm., 68 p., ill. Prix : 1,60 fr. fr.

« Les faits sont ici simplement effleurés ». Illustration peu intéressante.

LEFEBVRE, DOM G., O. S. B. *Bible liturgique*. Voir section liturgique.

MARTIN DE NOIRLIEU, Abbé. *Bible de l'enfance*, Liége, Dessain, s. d. (1928), 18 × 12 cm., 250 p., ill. Prix : 4,20 frs.

Libre reconstitution du texte sacré, soucieuse de formation morale, et dans une perspective christo-centrique très accusée déjà dans les titres. Les

questionnaires aident encore à dégager l'enseignement religieux ou prophétique de la Bible. Présentation classique, traditionnelle, mais bien réussie tant pour la typographie que pour les gravures.

MEYER, J. et THOMAS, L. *Premières notions d'Histoire Sainte*, Strasbourg Le Roux, s. d. (1926), 21 × 14 cm., 122 p., ill.

MICHEL, Abbé. *Histoire Sainte*, 6e éd., Namur, Wesmael-Charlier, 1920, 17 × 11 cm., 174 p. Prix : 3 frs.

L'Ancien testament est bien présenté comme une préparation à la venue du Sauveur. La Vie publique du Christ, vraie mise en œuvre de l'Évangile, montre la doctrine de Jésus dans ses paraboles, sa divinité par ses miracles, enfin, à travers ses paroles et ses gestes, sa piété, sa bonté, sa grandeur d'âme. A noter une très heureuse introduction au N. T. : « Jésus-Christ dans l'Ancien Testament; — Les Juifs spirituels et les Juifs charnels ».

PERDREAU, L., et BURTY, J., Mlles. *Histoire Sainte pour les petits, enfants.* 3e éd., Paris, De Gigord, 1932, 19 × 14 cm., 152 p., ill. Prix : 5 frs fr.

Leçons formulées avec les mots les plus simples; destinées à être apprises par les enfants *tout seuls*. Présentation très agréable. Illustration expressive, mais peut-être trop moderne pour des enfants de six ou sept ans. Excellent livre de classe.

Petit Évangile. 2e éd., Paris, De Gigord, Beauchesne, 1931, 16 × 11 cm., 126 p. Prix : 3 frs fr.

Le texte évangélique parfois résumé, parfois complété d'un mot d'explication utile ou indispensable. Impression mal soignée et non illustrée.

Petite Histoire Sainte, dans *Collection École Libre*, 13e éd., Paris, Lyon Vitte, 1934, 19 × 14 cm., 128 p., ill. Prix : 5,50 frs fr.
Précis d'Histoire Sainte, dans *Collection École Libre*, 19e éd., Paris, Lyon, Vitte, 1933, 19 × 14 cm., 232 p., ill. Prix : 8 frs fr.

Jolis petits volumes; texte clair, concis, illustration nombreuse, neuve, distinguée, fort expressive. Le texte sacré, brièvement résumé, se continue de très heureuse façon par des notions simples mais vivantes sur l'histoire de l'Église. Le *Précis* reprend la même matière, mais avec plus de développements; le texte a été renouvelé ainsi que l'illustration.

QUÉNARD, J.-B., Abbé. *Mon premier livre d'Histoire Sainte, Les Classiques catholiques* dans Paris, L'École, s. d. (1934), 22 × 14 cm., 94 p., ill. Prix : 4,75 frs fr.
QUÉNARD, J.-B., Abbé. *Histoire Sainte, Cours Élémentaire, Les Classiques catholiques* dans Paris, L'École, s. d. (1934), 22 × 14 cm., 155 p., ill. Prix : 5,25 frs fr.

Deux charmants manuels, l'un pour benjamins, l'autre pour leurs aînés de deux ou trois ans. Bien adaptés, présentation typographique excellente, les illustrations nombreuses se prêteront admirablement aux premiers essais des futurs peintres, et quelques cartes leur apprendront à voyager.

QUINET, C. et HÉNIN, L., Abbés. *Mon cours d'Histoire Sainte, cours moyen*, Paris, Tolra, s. d. (1935), 22 × 14 cm., 200 p., ill. Prix : 7,50 frs fr.

Avec celui de M. Bouvet, c'est l'effort le plus intéressant pour faire pénétrer les enfants dans le sens profond de l'Histoire Sainte, par l'emploi de la méthode synthétique, qui se libère de la multitude des faits pour aller à l'essentiel. Enseignement intuitif par une illustration qui ne manque ni de poésie, ni d'émotion. Des « remarques », groupées dans des leçons spéciales, font les mises au point historiques ou exégétiques indispensables.

SCHUSTER, I. *Abrégé de l'Histoire Sainte*, 13e éd., Strasbourg, Vix, 1920, 15 × 11 cm., 92 p., ill. Prix : 2,50 frs fr.

On connaît le succès très mérité de ce petit volume qui raconte en un style simple et concret, quelques-uns des récits de la Bible les plus attachants. Il a déjà enchanté bien des jeunes imaginations.

SIMPLEX. *Première Histoire Sainte*, Limoges, Droguet, s. d. (1932), 13 × 9 cm., 94 p., ill.

Questions précises, réponses nettes et brèves, pas de formules toutes faites, gravures suggestives. Excellent en son genre.

A. MOERS, s. I. et R. MOLS, s. I.

II. Formation extra-scolaire.

Plus que personne, l'enfant a besoin de s'entendre répéter les mêmes choses pour les apprendre. L'étude de l'Histoire Sainte et la formation qu'elle peut donner n'échappent pas à cette règle. Souhaitons que l'enfant puisse trouver à la maison un livre à sa portée et bien illustré, où, durant les soirées d'hiver, les jours de pluie, de migraine ou de convalescence, il relira les récits qui lui furent faits en classe.

Quel est le but de toute cette littérature biblique ? Pour la partie évangélique, il n'y a pas d'hésitation : il s'agit bien de présenter à l'enfant la personne du Seigneur. Quant à l'Ancien Testament, n'est-ce pas un tort d'avoir souvent voulu en faire un récit d'édification, où chaque personnage apparaît comme un modèle ou un méchant, où les événements sont menés par Dieu, comme dans une sorte de guignol de grande envergure ? Y perdrait-il à être présenté, comme on le suggérait plus haut, avec les précautions qu'exigent le respect de la candeur enfantine, comme l'histoire très humaine d'un peuple primitif choisi par la Providence et graduellement éduqué en vue d'y faire naître le Rédempteur ? Ce point de vue permet de faire un triage qui, ne retenant que les faits significatifs, omet les détails encombrants et les traits embarrassants. Les dernières publications marquent un progrès dans ce sens, surtout en ce qui regarde l'exégèse sincère.

Pour faciliter les recherches dans la liste alphabétique, proposons d'abord ici un sommaire logique, où nous ne citons que les meilleurs ouvrages.

1° Plusieurs auteurs présentent, *sans commentaire*, une adaptation du texte biblique; l'Abbé Van Reusel a composé un excellent livret sur l'Évangile qui pourra servir comme premier livre de lecture et la maison Beauchesne a édité une petite somme évangélique : *l'Évangile des petits enfants.*

2° D'autres auteurs ajoutent *un commentaire* doctrinal, moral, historique... La forme dialoguée, fréquemment utilisée, semble suggérer qu'une lecture commentée par la maman ou une

conversation l'emporte souvent sur une lecture faite par l'enfant seul; le bel album du Chanoine Charles, les pages pleines de psychologie nuancée et de fines observations écrites par Mme Marteau de Langle de Cary, les *Récits évangéliques illustrés*, le joli livre de Mlle Dehin satisferont dans ce genre les plus exigeants.

Des mamans et des enfants préfèrent au dialogue un texte suivi; ils choisiront alors les livres si justement appréciés de Mme Compaing de la Tour Girard ou ceux de Mlle Goldie, simples et pieux. Avec l'adroit psychologue qu'est le P. Poucel, les petites cervelles apprendront à se poser des questions, à réfléchir, à prier.

L'enfant se familiarisera surtout par les yeux avec la personne et la vie du Sauveur. S'il veut des images en couleurs dans son livre de lecture, il en trouvera dans les ouvrages du Chanoine Charles et de Mme Fargues. Dans les albums du Chanoine Pinault, les illustrations de G. Doré évoquent d'une façon un peu romantique l'épopée d'Israël et la vie du Christ.

3° Certains ouvrages sont avant tout *des livres d'images;* le texte n'a qu'un rôle accessoire; tels sont ceux de V. Huen et de l'Abbé Hénocque; dans ce dernier les grands tableaux en couleurs frapperont l'imagination en donnant une intense impression de vie et de mouvement.

On peut faire plus encore en invitant l'enfant à utiliser lui-même pinceaux et crayons de couleurs; voir par exemple l'album de Dick, celui de Mlle Dehin et *Mon premier album;* il y a aussi les images à coller; elles sont un précieux secours pour les catéchistes qui veulent donner des récompenses; les *Évangiles en images* offrent à la fois l'album enrichi d'un commentaire et les images à coller.

On remarquera que nul livre ne fait appel simultanément à toutes les ressources qu'on trouve séparément mises en œuvre en chacun. Quand verrons-nous paraître une collection complète dont les différentes parties (texte, commentaire, illustrations) se répondent et se complètent ?

E. Grégoire, s. i.

BIBLIOGRAPHIE

Ancien et le Nouveau Testament, L', disposés sous forme de récits suivis, avec 233 ill. de J. Schnorr et une carte générale de la Palestine, Paris, Lethielleux, 1930, 28 × 22 cm., VI-246 p. Prix : 20 frs fr.

Destiner une Bible « à l'enfance, à l'adolescence, à la jeunesse » et « au foyer domestique » est peut-être une gageure : c'est risquer de dire trop et trop peu.

BEAUDIMENT, L., Chan. *Mon Histoire Sainte en couleurs,* Paris, Tolra, 1932, 28 × 22 cm., 123 p., 115 ill. de R. Maury. Prix : 27 frs fr.

Premier livre d'Histoire Sainte, Ancien et Nouveau Testament, simplifié à souhait et à la portée des petits. Les illustrations manquent en général de finesse, mais elles ont les couleurs vives qu'aime l'enfant.

BRÉS, H. S., M^lle^. *Mon Histoire Sainte,* Paris, Hachette, s. d. (1931), 25 × 20 cm., 72 p., ill. Prix : 2,50 frs fr.

Scènes essentielles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Écrits dans un style assez pâle et dépourvus de tout commentaire, les récits sont distribués en chapitres de deux pages en grands caractères, illustrés de trois gravures ; les meilleures de celles-ci sont empruntés à Schnorr.

CHARLES, E., Chan. *L'Évangile de Maman,* Paris, Bruxelles, Desclée De Brouwer et C^ie^, 1933, 27 × 22 cm., 202 p., ill. Prix : 35 frs fr.

Destiné aux tout petits. Quarante lectures de quatre pages en moyenne, présentées sous forme de dialogue entre une jeune maman et ses deux enfants, Paul, neuf ans, et Thérèse, cinq ans. Nombreux rapprochements de faits, précisions géographiques (renvois à une carte de la Judée), chronologiques, explication de toute particularité antique mentionnée. Effort remarquable pour faire un beau livre : papier, caractères, quarante tableaux artistiques en couleurs, environ soixante gravures documentaires.

COMPAING DE LA TOUR GIRARD, M., M^me^. *L'Histoire Sainte de mes tout-petits,* Toulouse, Ap. de la Prière, 1932, 19 × 12 cm., 364 p., ill. Prix : 10 frs fr.

L'auteur y réalise le but qu'il se propose : apprendre les principaux faits de l'Ancien Testament, suggérer les leçons morales qui en découlent naturellement. Il omet délibérément les précisions géographiques, chronologiques, et tous les détails étrangers à la mentalité enfantine. Ni numéros, ni questionnaires, ni réflexions systématiques. Ouvrage homogène, adapté aux lecteurs de 6 à 12 ans, nullement... scolaire. On trouvera les illustrations rares et un peu sommaires.

COMPAING DE LA TOUR GIRARD, M., M^me^. *L'Évangile raconté aux enfants,* Paris, Tolra, 1924, 23 × 14 cm., 250 p., ill. de R. Maury. Prix : 11,50 frs fr.

De typographie assez compacte, le livre contient la plus grande partie des Évangiles. Le texte sacré « a été respecté le plus possible : on a seulement

expliqué ou transformé des termes » difficiles et supprimé les passages au-dessus de la portée des enfants. Le récit s'accompagne d'applications et de réflexions. Une triple table analytique, alphabétique et liturgique permet de trouver facilement le passage désiré. Les illustrations sont quelconques.

COMPAING DE LA TOUR GIRARD, M., Mme. *L'Evangile de mes tout-petits*, 3e éd., Paris, Tolra, 1925, 15 × 12 cm., 191 p., ill. de R. Maury. Prix : 4,85 frs fr.

Le but de ce livret est d'aider les mères qui se rendent compte de la difficulté d'improviser la première éducation religieuse qui leur incombe. Quelques notions sur Dieu et la création précèdent l'Évangile divisé en Vie cachée, Miracles, Enseignement, Vie glorieuse. Par ses commentaires, ses applications aux vertus et défauts de l'enfance, ses questionnaires-contrôles, l'ouvrage est un catéchisme concret. L'allure et le ton très maternels ne demandent plus qu'à prendre vie sur les lèvres d'une maman.

CRUCHET, Chan. *Histoire de la Bible : L'Ancien Testament*, Tours, Mame, 1929, 33 × 25 cm., 333 p., 58 ill. 24 × 18 cm. de Doré. Prix : 45 frs fr.

CRUCHET, Chan. *Histoire de la Bible : Le Nouveau Testament*, Tours, Mame, 1926, 33 × 25 cm., 297 p., 69 ill. 24 × 18 cm. de Doré. Prix : 45 frs fr.

Volumineux ouvrage destiné aux « personnes qui ne peuvent se livrer à l'étude approfondie des Saintes Écritures ». L'auteur s'est borné à « raconter les événements tels qu'ils sont relatés dans les Saints Livres... » sans y adjoindre une restitution des cadres antiques ni d'applications morales. L'ouvrage a un peu vieilli (1891).

DEHIN, M., Mlle. *La divine Histoire de Jésus Enfant, racontée aux petits*, dans *Collection « Surprise »* Paris, Bias, 1935, 22 × 19 cm., sans pagin. (51 p).

C'est un dialogue « délicieux de simplicité et d'à propos » entre une grand-mère et ses petits-enfants ; ceux-ci ont déjà fait ou vont faire leur première communion privée. L'histoire de Jésus est racontée depuis l'Annonciation jusqu'à la vie cachée à Nazareth. De belles images suggestives semblent attendre qu'un pinceau d'enfant les mette en couleurs. Au milieu, la « surprise » : le livre ouvert devient une prairie sur laquelle, en teintes vives et joyeuses, l'étable avec Jésus, Marie, Joseph, les rois... découpés en carton mince et jusque là repliés entre les feuilles, se dressent perpendiculairement à la page grâce à un ingénieux dispositif.

DICK. *Mon Évangile à colorier*, Toulouse, Paris, Sirven, 1933, 27 × 20 cm., 32 p.

Sur une page une ou deux scènes en couleurs, sur l'autre les contours seuls.

L'Évangile des petits enfants, Paris, Beauchesne, 1923, 19 × 12 cm., 116 p. Prix : 4,50 frs fr.

Petite somme évangélique divisée en courts paragraphes. S'adresse aux enfants qui se préparent à la communion privée.

Évangile en Images, Tourcoing, Éditions de l'Évangile en images.

Trois séries d'images de fort bon goût, en couleurs, respectivement de 224, 56 et 48 sujets, destinées à garnir un album correspondant, achetable séparément. Une série de 10 gravures (26 × 32 cm.) en couleurs. Toutes ces images sont aussi éditées en films fixes format courant. Demander le catalogue aux Éditeurs.

FARGUES, M., Mme. *Images d'Évangile expliquées* I. *Vie de Jésus*, II. *Paroles de Jésus*, Tourcoing, Éditions de l'Évangile en images, 1934 et 1935, 21 × 12 cm., 40 p. chacun. Prix : 2,75 frs fr. chacun.

Présentation charmante. En tête de chaque page, une image de 8 × 5 cm., en couleurs, d'exécution soignée et réussie, suivie d'une explication de la gravure, puis d'un court récit. Au bas de plusieurs pages, des phrases à compléter.

GOLDIE, A., Mlle. *Évangile des petits*, Lyon, Paris, Vitte, 1931, 24 × 14 cm., 304 p., ill. de l'auteur. Prix : 12 frs fr.

Sont omis tous les détails n'ayant aucun rapport immédiat à la personne de Jésus. Le récit, non dialogué, est mêlé ou suivi de réflexions très affectives et de courtes prières. « Style clair, simple, sans mièvrerie ni puérilité ». Quant aux dessins, les enfants seront peut-être des juges plus indulgents que nous.

GOLDIE, A., Mlle. *Un peu d'Évangile pour nos petits*, Lyon, Paris, Vitte, 1933, 19 × 14 cm., 150 p., ill. de l'auteur. Prix : 5 frs fr.

C'est le livre précédent allégé des passages moins essentiels.

HÉNOCQUE, Abbé. *Histoire Sainte illustrée*, Paris, Blondel de la Rougery, 1934, 31 × 25 cm., 48 p., ill. en couleurs de J. P. Pinchon. Prix : 18 frs fr.

Ancien Testament. Le texte se réduit à quelques lignes au bas des gravures; celles-ci, sans être proprement artistiques, ont un cachet de réalité et de vie, et ne sont pas trahies par la chromogravure, qui est excellente. Cet album, pensons-nous, est ce qui a été fait de mieux dans le genre.

Histoire Sainte en cent vingt images, Paris, Bonne Presse, s. d. (1927), 36 × 26 cm., 48 p. Prix : 5 frs fr.

Alternativement 2 pages de 12 illustrations en couleurs genre Épinal, accompagnées d'un très bref commentaire, et 2 pages avec un ou deux contes ou récits, dont quelques-uns empruntés aux meilleures plumes.

HUEN, V. *Histoire Sainte en images : Ancien Testament*, et, *Nouveau Testament*, Nancy, Imageries réunies Jarville, s. d. (1925), 27 × 21 cm., 50 p. et 38 p.

Une page de texte en grands caractères ; en regard, une page de six gravures en moyenne dont une en couleurs. Pour d'agréables répétitions.

HUEN, V. *Histoire Sainte en images : Ancien Testament* et *Nouveau Testament*, Nancy, Imageries réunies Jarville, s. d. (1925), 40 × 29 cm., 24 planches chacun.

Chaque planche porte les mêmes gravures que la petite édition, mais toutes en couleurs, et le même texte, en petits caractères, au bas de la page. Les planches 19-24 du N. T., absentes de la petite édition, sont consacrées aux Saints protecteurs de la France.

KLEIN, F., Abbé. *L'Histoire de Joseph et de ses onze frères*, Paris, Spes, 1926, 28 × 22 cm., 63 p., ill. de M. Lavergne. Prix : 12 frs fr.

MARTEAU DE LANGLE DE CARY, M., Mme. *L'Évangile dans la vie des petits enfants*, Paris, Spes, 1933, 25 × 16 cm., 342 p., ill. Prix : 15 frs fr.

Une centaine de conversations entre Tante Marie, Odile, Nicole et Henry. L'auteur les propose détachées les unes des autres, mais toujours mêlées aux mille événements de « la vie des enfants », qui servent tour à tour de décor, d'occasion ou d'exemple. Les conversations sont courtes, animées, concrètes, portant la marque de chaque personnage; mots et phrases sont translucides. L'Évangile est présenté presqu'au complet; les précisions de lieu, de temps,... sont omises et tout l'effort porte sur la formation du cœur à l'amour de Jésus et à la vertu : avec quel doigté et quelle finesse de sentiment! Nous trompons-nous en pensant que l'auteur s'adresse surtout aux fillettes ? — L'étendue et la valeur de l'ouvrage nous dédommagent du petit nombre des gravures et d'une typographie assez serrée.

MARTEAU DE LANGLE DE CARY, M., Mme. *Du Paradis terrestre à Noël*, Paris, Spes, 1934, 23 × 18 cm., 256 p., ill. Prix : 15 frs fr.

Dans une langue très adaptée, sous forme de courts dialogues entre Tante Marie et ses huit neveux et nièces qui sont supposés avoir déjà quelque connaissance de l'Ancien Testament. Le récit des faits est assez écourté; au hasard des réflexions, des questions que leur âge et leur caractère suggère aux enfants, la portée morale est dégagée sans fadeur; tout au long du livre la suite des interventions de Dieu est mise en évidence. — Les illustrations en noir ne sont pas remarquables; celles en couleur paraissent moins heureuses.

MIRAMAR, A. *Akkinaï au pays de Jésus, Histoire pittoresque d'une famille de Palestine*, Paris, Lethielleux, 1934, 22 × 14 cm., 164 p., ill.

« Reconstitution de la vie palestinienne au temps de Jésus », ce livre original abonde en détails authentiques et en gravures, documentaires pour la plupart. Les récits évangéliques prendront, aux yeux du petit lecteur, leur pleine couleur locale. Lecture rendue attachante par l'allure enjouée des phrases alertes et de pétillants dialogues.

Mon premier album, Les Moulineaux, Imp. S.-Paul, s. d., 22 × 16 cm.

Huit dessins à colorier. Sujets évangéliques.

PINAULT, Chan. *L'Ancien Testament raconté aux enfants*, Tours, Mame, 1934, 28 × 22 cm., VI-88 p., ill. de Doré. Prix : 15 frs fr.

PINAULT, Chan. *La Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ racontée aux enfants*, Tours, Mame, 1934, 28 × 22 cm., VI-72 p., ill. de Doré. Prix : 15 frs fr.

PINAULT, Chan. *La Sainte Bible racontée aux enfants*, Tours, Mame, 1934, 28 × 22 cm., VI-88 p. et VI-72 p., ill. de Doré. Prix : 25 frs fr.

PINAULT, Chan. *Histoire de la Sainte Bible*, Tours, Mame, s. d. (1925), 28 × 20 cm., 154 p., ill. de J. Girard. Prix : 10,50 frs fr.

Les deux premiers livres sont simplement réunis dans le troisième. L'ouvrage ne veut être qu'une initiation par l'image, le texte servant de commentaire à celle-ci. On a choisi pour chacun des deux Testaments, une cinquantaine d'illustrations de Doré, pleines de perspective et d'évocation. Le texte, qui date de 1911, offre, surtout dans la Vie de Notre-Seigneur, assez de termes étrangers à l'enfant; purement narratif, il ne vise qu'à exposer les faits. Ces trois livres sont fort bien présentés. Le quatrième est comme une édition populaire du troisième, mais dépourvue de ce que l'auteur considérait comme essentiel à son ouvrage, car, si le texte est identique, les illustrations sont moins nombreuses, une trentaine seulement, et de moindre valeur.

POUCEL, V., S. I. *Vie de Jésus pour l'enfant*, Paris, Flammarion, 1932, 25 × 17 cm., 156 p., ill. de H. Varade. Prix : 15 frs fr.

POUCEL, V., S. I. *École de Jésus pour l'enfant*, Paris, Flammarion, 1934, 25 × 17 cm., 157 p., ill. de H. Varade. Prix : 15 frs fr.

Le premier dessein qu'avait eu l'auteur de publier en un seul volume la matière qui en occupe actuellement deux, dut être modifié pour des raisons de prudence... commerciale. La Vie de Jésus présente les principaux faits de la vie du Sauveur, et vise à le faire connaître et aimer, sans multiplier les applications, qu'elle indique toujours avec discrétion. *L'École de Jésus* suppose et complète le précédent dont elle enrichit les cadres, et présente plutôt les enseignements du Christ. En raison de la matière traitée, le second livre, offrant plus d'idées et demandant plus de réflexion à l'enfant, ne paraît accessible qu'à un âge plus avancé. L'auteur adopte la forme narrative, s'adressant au petit lecteur dans son langage : c'est l'originalité essentielle de l'ouvrage.

PRÉVILLE, (DE), R. P. *Grand album d'Histoire Sainte*, Paris, Tolra, 1913, 36 × 26 cm., 112 p., 175 gravures sur bois avec texte explicatif en regard. Prix : 12 frs fr.

En feuilletant cet album, on ne peut se défendre d'une impression pénible. Les gravures, assurément d'un autre siècle, sont noyées de grisaille et d'une conception irréelle.

Récits évangéliques illustrés, « *Colette et Bernard en Palestine* », par un groupe de pères et de mères de famille, Tours, Mame, 1934, 27 × 18 cm., 164 p., ill. de R.-R. de Coniac. Prix : 8,50 frs fr.

Le départ d'une famille française pour Beyrouth, et son pèlerinage en Terre Sainte, servent à introduire les principaux récits évangéliques. Les

enfants ne seront peut-être pas gênés de ce que nombre de faits et de leçons soient introduits ou dégagés de manière assez factice. Langue simple, un peu pâle, pas toujours à l'abri des clichés. Nombreuses illustrations dans le texte, fort suggestives.

SÉGUR, DE, Ctesse. *Bible d'une grand'mère*, 2 vol., Paris, Hachette, 1934, 17 × 12 cm., 255 p. chacun, ill. de A. Pécoud. Prix : 2 frs fr. le vol.

SÉGUR, DE, Ctesse. *Évangile d'une grand'mère*, Paris, Hachette, 1933, 17 × 12 cm., 256 p., ill. de A Pécoud. Prix : 2 frs fr.

SÉGUR, DE, Ctesse. *Les Actes des Apôtres*, Paris, Hachette, 1935, 17 × 12 cm., 249 p., ill. de A. Pécoud. Prix : 2 frs fr.

Au prix où elle nous est offerte, cette simple réédition — semée de rares gravures, au format commode, à l'impression nette — de l'ouvrage de la Comtesse de Ségur, a vraiment de quoi tenter. Sans doute, aujourd'hui nous lui reprochons l'imperturbable précision de sa chronologie, des détails inutiles, des affirmations gratuites, une exégèse parfois forcée, quelques termes trop peu voilés, l'absence de carte; pourtant, il reste le chef-d'œuvre d'adaptation qui a inspiré de plus récents auteurs. Tel qu'il est, il peut encore rendre service aux catéchistes, et même être mis entre les mains des petits lecteurs acharnés que ne rebutent pas de longues pages toutes noircies.

VAN REUSEL, J., Abbé. *Mon premier livre : Histoire Sainte*, Namur, Wesmael-Charlier, 1934, 20 × 16 cm., 48 p., ill. de J. Brusselmans.

L'Ancien Testament jusqu'au déluge. Du nouveau Testament : Évangile de l'enfance; Jésus et les enfants; passion; résurrection; ascension. L'auteur, systématisant un mode d'expression des enfants, s'exprime en une série de propositions absolues de cinq mots en moyenne : méthode qui donne au récit une clarté frappante.

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ racontée aux enfants. La. Einsiedeln, Strasbourg, Benziger, s. d., 14 × 10 cm., 158 p., 76 gravures sur bois. Prix : 2,50 frs fr.

Nous ignorons de quand date la révision du texte dont l'original remonte à 1881. La présente édition maintient des détails apocryphes, et une « noblesse » de style qui paraîtra étrange aux enfants du XXe siècle.

ZELLER, R., Mme. *Histoire de l'Enfant Jésus*, Paris, Art Catholique, 1927, 19 × 14 cm., 141 p., ill. de P. Marrot. Prix : 22 frs fr.

Cet évangile de l'enfance ne nous paraît pas convenir aux enfants en raison de sa mentalité, de son vocabulaire, de son développement où entrent, à côté des données évangéliques, les légendes, les reconstitutions et suppositions entre lesquelles seul un esprit averti peut faire le départ. Les grandes personnes goûteront mieux la simplicité et la poésie de l'ouvrage.

E. GRÉGOIRE, S. I.

2. ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

1. Formation scolaire.

Ancien Testament. Un contact superficiel avec l'Ancien Testament ne peut suffire à un chrétien cultivé. Le besoin se fait sentir d'une connaissance exacte, approfondie et raisonnée, de cette histoire parfois déroutante. Et l'on s'étonnera sans doute que, pour une trentaine de manuels destinés aux enfants, il ne s'en trouve que quatre ou cinq qui puissent être mis, avec utilité, dans les mains des grands collégiens. Les programmes de nos collèges en sont peut-être la cause : ne font-ils pas, en général, reprendre l'Histoire Sainte en sixième et en cinquième ? En attendant une révision qui, sur ce point, est souhaitée par plusieurs, les leçons d'Histoire Sainte, cours moyen, de M. Fillion, remplaceraient avantageusement, dans ces classes inférieures, d'autres manuels vraiment trop enfantins, que l'on y emploie encore.

Une tendance nouvelle se dessine cependant, à mi-chemin entre les programmes... et l'idéal. M. Delmotte, en Belgique, et M. Bouvet, en France, ont publié chacun un manuel destiné à satisfaire, dans une large mesure, nos adolescents.

Avant eux, MM. Nicaise et Gévelle avaient publié une *Histoire Sainte commentée* qui connut, en certains collèges de Belgique, un succès très mérité, dû à son souci d'interprétation sincère et scientifique. Il y aurait, semble-t-il, grand profit à la rééditer aujourd'hui, après y avoir fait la mise au point que permettent les plus récents travaux d'exégèse.

Esquisser la physionomie des époques qui ont vu naître les textes sacrés, et qui les expliquent, initier les jeunes étudiants aux problèmes parfois inéluctables d'une exégèse souvent délicate, garder soi-même et créer, chez l'étudiant, ce robuste optimisme qui sait bien que n'est pas perdu pour Dieu ce qu'on donne à la science, l'entreprise n'est pas aisée. Mais elle s'impose, de plus en plus urgente. M. Delmotte l'a menée à bien, et, dans un petit livre d'excellente allure, en donne les résultats essentiels.

Le manuel de M. Bouvet a plus de prétention scientifique. Sans vouloir suffire à tout, il veut initier à tout. C'est ainsi qu'il fait plus large place aux introductions et aux études d'ensemble sur les grands faits ou les grands personnages bibliques. Mais la conception fondamentale est, de part et d'autre, la même : « l'Histoire Sainte, dit excellemment M. Delmotte, raconte la formation religieuse de l'humanité par Dieu lui-même ». Aussi tous deux insistent-ils, par exemple, sur le rôle des prophètes : « ce sont les prophètes en effet, dit M. Bouvet, et non les rois, qui mènent à sa destinée le peuple de Dieu ».

Dans la même ligne, mais beaucoup plus technique déjà, moins facilement abordable à l'ensemble des élèves d'humanités, l'*Histoire Sainte* d'un Professeur de Séminaire, savant loyal et averti, est l'ouvrage qui répond le mieux aux exigences et aux besoins des chrétiens cultivés d'aujourd'hui.

Nouveau Testament. L'enseignement du Nouveau Testament pose, en somme, moins de problèmes, surtout si l'on s'arrête à l'Évangile. Il exige un sens du relief et de la perspective moins aigu que l'Ancien Testament n'en réclame pour être exactement compris. Thème de ses fréquentes méditations, l'éducateur l'a, d'ordinaire, mieux pénétré. Il reste qu'il faut en donner aux enfants et aux jeunes gens la connaissance et le goût.

Les meilleurs manuels, ceux de M. Delmotte et de M. Bouvet, renoncent à un ordre chronologique minutieux, toujours hypothétique. Ils choisissent plutôt « un plan qui présente, tour à tour, les divers aspects de l'Évangile, sans détruire le mouvement de la vie de Notre-Seigneur », ou bien ils esquissent la physionomie morale du Christ d'après son enseignement, ses miracles, ses réactions personnelles devant la vie.

Dans l'effort contemporain pour rapprocher de Notre-Seigneur l'âme de nos grands étudiants, il faut citer, parmi les manuels, le petit chef-d'œuvre d'art et de piété, dû à la collaboration de MM. Christiani et Aimond et celui de M. Quénard.

D'un point de vue plus scientifique, le *Nouveau Testament* de M. Pérennès mérite, lui aussi, d'être retenu.

Mais un problème se pose pour les autres écrits néo-testamentaires. Qu'il soit intéressant de faire connaître aux enfants les débuts de l'Église, presqu'aucun manuel ne l'oublie. Qu'il soit utile de faire connaître saint Paul à nos grands jeunes gens, nul à coup sûr ne le conteste. Qu'il soit possible de leur faire apprécier ses lettres, beaucoup peut-être en doutent un peu.

Et pourtant la Bonne Nouvelle se prolonge, il faut y insister même en face de jeunes gens, dans les écrits apostoliques. Les pages que leur consacrent M. Delmotte et M. Bouvet feront tomber bien des doutes et vaincront bien des hésitations. M. Delmotte s'attache à refaire l'histoire plus qu'à étudier l'Écriture. Et c'est dans le courant même de la vie du grand Apôtre, retracée à l'aide des Actes et des témoignages des Épîtres, qu'il propose la lecture de quelques passages caractéristiques de la doctrine paulinienne.

D'autres vont plus loin. M. Bouvet, par exemple, et M. Pérennès, qui donnent, en plus de nombreux extraits des Actes, des Épîtres, et de l'Apocalypse, une analyse schématique de chacun de ces écrits, et une courte étude d'ensemble des Épîtres de saint Paul.

Pour l'étude de l'Écriture Sainte dans les classes *supérieures* d'humanités, une indication utile est à prendre, semble-t-il, dans l'effort tenté jadis par l'Abbé Vuillaume. En publiant la *Bible latine des étudiants* il essayait de donner aux livres saints une place de choix dans la formation humaniste des collégiens catholiques. Il s'arrêtait à l'étude littéraire. On pourrait aller plus loin, peut-être, et chercher à mettre ceux-ci en contact avec les civilisations qu'Abraham et le peuple élu ont connues, et que les découvertes modernes nous ont révélées extrêmement riches et plus intimement pénétrées de religion que Rome et la Grèce. Quelles leçons profondément humaines que de montrer le patient et laborieux travail de la grâce, modelant, assouplissant ces âmes farouches de bédouins, ces cœurs d'Hébreux et de Juifs, terrestres et charnels pour y préparer l'éclosion mystérieuse de l'âme délicate et toute pure de Notre-Dame, la Mère du Verbe Incarné.

D'autre part, pour le Nouveau Testament, la méthode « occasionnelle » se révélera souvent plus féconde que l'enseignement systématique, s'il s'agit, avant tout, d'éveiller et de nourrir une vie intérieure. Les manuels analysés plus haut en permettraient un emploi intense. Qu'il faille étudier le dogme de la Trinité, ou celui de l'Incarnation, les Sacrements ou l'Église, le recours fréquent à l'Écriture permet à un jeune étudiant de prendre sur celle-ci des points de vue très neufs, et par là, d'acquérir, du Christ et des grands apôtres, une connaissance personnelle sans cesse revivifiée. A condition, évidemment, que le professeur choisisse les passages les plus riches, et recrée l'atmosphère spirituelle dans laquelle ils furent écrits, et celle aussi qu'ont créée autour d'eux vingt siècles de pensée et de vie chrétiennes.

A. MOERS, S. I.

BIBLIOGRAPHIE

ALAIN, L. *Petite Bible scolaire*, Paris, Bloud et Gay, 1934, 19 × 13 cm. : I. *Cours moyen*, 160 p., ill. Prix : 8,80 frs fr. II. *Cours supérieur*, 308 p., ill. Prix : 15 frs fr.

Le cours supérieur contient des notices assez détaillées sur les peuples qui furent en relation avec le peuple élu, sur la Palestine, ainsi que sur les deux grands prophètes Isaïe et Jérémie.

BARBIER, E., Abbé. *Cours populaire d'Histoire Sainte*, 2me éd., Paris, Lethielleux, s. d., (1919), 19 × 12 cm., VIII-432 p. Prix : 12 frs fr.

Narrations suivies et faciles, sur les grands hommes ou sur les grands faits du peuple hébreu. Souci littéraire, moralisateur et exégétique. N'est souvent abordable qu'aux laïcs instruits, bien qu'il s'adresse aux enfants. Remarquer le chapitre consacré avec une sympathie, discrète d'ailleurs, à la race juive. Présentation trop austère sur papier pauvre.

BOUMARD, P., Abbé. *Formation de l'enfant par le catéchisme*, 3e vol., Paris, Lethielleux, 1930, 18 × 12 cm., 328 p. Prix : 15 frs fr.

Cette troisième série intitulée *Cours supérieur de religion* est toute en tableaux synoptiques, fort bien faits, et basés sur les meilleurs manuels modernes. Pour l'Ancien Testament, choix très judicieux des points essentiels, complété par quelques vues d'ensemble sur les grandes époques : les origines, le patriarcat, le prophétisme. Plans d'études très suggestifs et très complets sur l'Évangile, les Épîtres, et surtout sur la théologie de saint Paul. L'auteur suggère de remettre ses tableaux aux auditeurs, pour les aider à prendre leurs notes et à revoir leurs cours.

BOURQUARD, L. C., Mgr. *Petite Bible illustrée* ou *Récits tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament à l'usage de la jeunesse*, 52e édit., Einsiedeln, Strasbourg, Benziger, s. d. (1919), 18 × 12 cm., 277 p., nomb. ill. et cartes. Prix : 6,50 frs fr.

Adaptation du manuel de l'Abbé Boué, pour les classes supérieures des écoles; mêmes qualités; exégèse de certains chapitres quelque peu vieillie; à signaler en appendice un choix de maximes, proverbes, tirés de l'Écriture Sainte et groupés idéologiquement.

BOUVET, M., Abbé. *Histoire Biblique*, 6e édit., Paris, De Gigord, 1935 21 × 15 cm., VIII-472 p., ill. Prix : 20 frs fr.

Un des tout meilleurs manuels, destiné par l'auteur à accompagner l'élève depuis la sixième jusqu'à la fin de ses humanités. Voir dans l'Introduction une analyse plus détaillée. L'illustration seule n'est pas toujours suffisante.

CAULY, E., Mgr. *Histoire de la Religion et de l'Église*, 16e édit., Paris, De Gigord, 1925, 18 × 12 cm., XVI-731 p. Prix : 15 frs fr.

CHARLES, E., Chan. *Le Catéchisme par l'Évangile*, III. *Le Livre du Prêtre*, Marseille, Publiroc, 1933, 18 × 12 cm., XIX-727 p., ill. Prix : 20 frs fr.

Faisant partie de la série déjà analysée plus haut, ce *Livre du Prêtre* est une mise en œuvre de la « méthode historique ». Chaque passage d'Évangile est suivi d'un double commentaire; l'un en vue d'un auditoire d'enfants de 8 à 12 ans, l'autre spécialement adapté à un cercle d'études.

CORDONNIER, J., Abbé. *L'Histoire Sainte commentée*, 2e édit., Huy, Bourguignon, s. d. (1914), XII-608 p.

L'auteur a su condenser dans ce volume une quantité d'annotations et d'éclaircissements très utiles aux catéchistes. Chaque leçon donne le texte sacré, net et concis, des explications historiques et exégétiques, puis, sous le titre de « doctrine », l'interprétation dogmatique et ascétique de la leçon. « Votre livre respire une largeur d'idées qu'on aimerait à voir plus communément répandue. » (de Lapparent). On regrettera qu'un tel manuel soit introuvable.

CRAMPON, Abbé. *Bible des jeunes*, Paris, Tournai, Rome, Desclée et Cie, 1931, 20 × 13 cm., XXII-880 p., ill. Prix : 18 frs.

C'est le texte de la Bible lui-même moins les passages abordables uniquement à des spécialistes ou à des adultes. Quelques lignes, en tête de chaque livre, en orientent la lecture. Titres et sous-titres marquent les jalons historiques nécessaires. — Très bien présenté, non plus en colonnes, comme la *Sainte Bible* du même auteur, mais en pleine page; caractères larges et clairs; disposition typographique adaptée aux passages lyriques. — A mettre entre les mains de tout jeune homme soucieux de haute culture chrétienne. Belle contribution à un humanisme qui veut être chrétien.

CRISTIANI, L., et AYMOND, C., Abbés. *Manuel d'histoire de Jésus-Christ*, Paris, De Gigord, 1935, 18×13 cm., 344 p., ill. Prix : 15 frs fr.

Titre trop scolaire d'un petit chef-d'œuvre. Illustration de grande valeur artistique : trente portraits de Notre-Seigneur empruntés aux sculpteurs et peintres chrétiens depuis les premiers siècles jusqu'aux plus modernes. Quelques photographies très soignées, et pleines de poésie, des paysages évangéliques. Souligne la valeur dogmatique et morale de l'Évangile; mais surtout, par quelques remarques « mystiques », — le terme paraîtra peut-être un peu élevé — cherche à éveiller et à nourrir la vie intérieure de l'adolescent.

DELMOTTE, L., Abbé. *Histoire Sainte*, 3e édit., Namur, Wesmael-Charlier, 1934, 18×13 cm., 300 p., ill. Prix : 12 frs fr.

Très bien présenté, illustré d'après la Bible de Rubens, destiné à l'âge de 14 à 16 ans, cet *excellent* ouvrage, sans être alourdi de discussions ou de références, satisfera les éducateurs modernes. Grâce à de très bonnes mises au point d'histoire, de géographie, et d'exégèse, l'Écriture Sainte y apparaît bien comme une éducation, comme la doctrine vivante plutôt que comme une histoire extérieure. Étude très belle et bien adaptée de saint Paul et de sa doctrine. Voir dans l'Introduction une étude plus détaillée.

DETILLEUX, G., Abbé. *Notes d'Histoire Sainte (Ancien Testament)*, 2e édit., Nivelles, Hingot-Éverard, 1935, 20×13 cm., 64 p. Prix : 7,50 frs.

DETILLEUX, G., Abbé. *Notes sur les Évangiles*, Nivelles, Hingot-Éverard, s. d. (1929), 20×13 cm., 52 p. Prix : 6 frs.

Deux précieux instruments de travail pour les professeurs de religion et les élèves des Écoles Normales et de l'enseignement moyen. Ils supposent connue la matière du manuel et se bornent à ajouter, çà et là, les précisions requises par les exigences d'une saine critique.

ECKER, J., Abbé. *Bible des écoles*, nouv. éd., Bruges, Beyaert, s. d. (1935), 20×13 cm., 278 p., ill. Prix : 9 frs.

« Une vraie bible, et non un recueil d'extraits disparates » : voilà ce qu'a voulu faire l'auteur. Mais cela permettra-t-il à l'enfant de faire le départ entre l'essentiel, souvent austère, et l'accessoire, souvent plus attrayant? Et de comprendre le sens profond de l'Histoire Sainte?

ESCOFFIER, H., Abbé. *Évangile. Édition méthodique complétée par les premiers chapitres des Actes des Apôtres*, Paris, Redier, L'École, s. d. (1931), 18×12 cm., 469 p., ill. Prix : 13 frs fr.

Une vraie « somme évangélique » sous un format portatif et élémentaire; à l'usage des collégiens, jocistes, scouts, cercles d'études et de toute âme chrétienne désireuse d'entrer en contact plus étroit avec le Maître. Les remarquables gravures de R. Galoyer en augmentent l'attrait. Après un chapitre préliminaire sur l'état des problèmes évangéliques, l'auteur retrace la vie du Christ tantôt en traduisant simplement un évangéliste, tantôt en synthétisant les passages parallèles. L'ordre chronologique y subit d'importante

modifications afin de permettre le groupement séparé d'une partie morale, dogmatique et apologétique. Des notes, glossaires, tables, cartes, tableau chronologique font de ce livre un instrument de travail de première valeur.

FATIEN, B. *Histoire Sainte, Cours Moyen*, Paris, Hatier, 1933, 18 × 12 cm., 250 p., ill. Prix : 8 frs fr.

Résumé, adapté, d'extraits de l'Ancien Testament : presqu'aucun personnage n'est omis. Le Nouveau Testament est heureusement synthétisé : l'enseignement de Jésus-Christ, ses miracles. L'illustration, dessin et impression, est plutôt médiocre.

FATIEN, B. *Petite Histoire Sainte*, Paris, Hatier, 1926, 17 × 12 cm., 135 p., ill. Prix : 3,50 frs fr.

FATIEN, B. *Petite Vie de Jésus-Christ*, Paris, Hatier, 1922, 17 × 12 cm., 91 p., ill. Prix : 3,50 frs fr.

C'est l' « Histoire Sainte », cours moyen, éditée en deux volumes.

FATIEN, B. *Livre unique de l'instruction religieuse*, Paris, Hatier, 1933, 19 × 13 cm., 256 p., ill. Prix : 6,50 frs fr.

Outre l'Ancien et le Nouveau Testament, une petite Histoire de l'Église assez complète, mais où le pontificat de Pie XI est rappelé incidemment en deux lignes...

FILLION, L., Abbé. *Leçons d'Histoire Sainte*, Tours, Mame, 2 vol., *Cours élémentaire*, 1925, 18 × 12 cm., 160 p., ill. Prix : 4,60 frs fr. *Cours moyen*, 1924, 18 × 12 cm., 414 p., ill. Prix : 10 frs fr.

« L'Histoire Sainte est, au fond, l'histoire du Divin Sauveur ». C'est vers Lui que M. Fillion oriente, avec une parfaite aisance et avec la piété qu'on lui connaît, tout l'Ancien Testament. La Vie de Notre-Seigneur est présentée en trois périodes : son enfance, ses miracles, ses souffrances. L'illustration est variée, soucieuse de vérité historique et basée sur les découvertes archéologiques.

GRUSS, J. et WAGENMANN, Abbés. *Commentaire des leçons d'Histoire Sainte illustrée. Voir Enseignement élémentaire.*

HILY, F., Abbé. *L'Ancien Testament*, Paris, Bloud, 1932, 19 × 13 cm., VIII-266 p. Prix : 15,60 frs fr.

Voir Pérennès, et Hily.

Histoire Sainte, par un professeur de Séminaire, Paris, Proc. gén. des Frères, Tours, Mame, Paris, De Gigord, s. d. (1924), 22 × 14 cm., 778 p., ill. Prix : 35 frs fr.

C'est l'ouvrage qu'il faut mettre dans les mains de tout laïc instruit, désireux d'acquérir de l' *Ancien Testament* une connaissance exacte, approfondie et raisonnée. Information vaste, complétée par les sources extra-bibliques. Souci de la perspective et du relief historiques Les faits secondaires

sont réduits au minimum. Large place est donnée à l'interprétation religieuse des faits essentiels. Exégèse sûre et accueillante, appuyée sur les meilleurs savants modernes. Aperçus généraux très intéressants, résumés et sommaires, dirigent la recherche. Bref *un des tout meilleurs* manuels d'Histoire Sainte.

Histoire Sainte, Ancien et Nouveau Testament, Cours moyen illustré, par une réunion des professeurs, dans *Collection d'ouvrages classiques*, Paris, Proc. gén. des Frères, Tours, Mame, Paris, De Gigord, 1921, 18 × 11 cm., 208 p. Prix : 7,20 frs fr.

LEMIRE, L. EM., Abbé. *Notions d'Écriture Sainte. Cours préparatoire au Brevet d'instruction religieuse. Brevet Supérieur II*, Tours, Cattier, 1927, 18 × 12 cm., VII-383 p. Prix : 13 frs fr.

Ouvrage susceptible de rendre beaucoup de services à des professeurs de religion; bien au courant des problèmes que soulève l'exégèse, et s'en tenant strictement aux interprétations imposées par le Magistère. Plan exclusivement idéologique comprenant l'Ancien et le Nouveau Testament.

MEYER, J., et THOMAS, L. *Histoire Sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Strasbourg, Le Roux, s. d. (1926), 21 × 14 cm., 394 p., ill. Prix : 10 frs fr.

A noter surtout les pages consacrées aux maximes de Salomon et aux prophéties d'Isaïe, si souvent omises. D'excellentes « applications », après chaque chapitre, suggèrent les rapprochements à faire avec le catéchisme, la liturgie, et même avec les notices biographiques des saints et des apôtres modernes d'Alsace et de Lorraine, que, par une très heureuse innovation, on a introduites en appendice, avec un certain nombre de cantiques populaires.

NICAISE et GÉVELLE, Abbés. *L'Histoire Sainte commentée au point de vue apologétique, dogmatique et moral*, 3e éd., chez l'auteur, Sivry-lez-Beaumont, 1914, 600 p.

Les auteurs ont eu le très louable souci de n'expliquer le texte sacré qu'en s'appuyant sur les meilleurs exégètes de l'époque : les PP. Lagrange, Prat, Huby, d'Alès, Mgr Ladeuze, etc... L'esprit de l'ouvrage est optimiste : il ne craint pas les vrais problèmes que peuvent se poser les grands collégiens. Typographie variée, exposé clair et concis. Bref, excellent manuel.

PÉRENNÈS, et HILY, Chan. *Leçons d'Écriture Sainte*, Paris, Bloud et Gay, 19 × 13 cm. *L'Ancien Testament*, par Hily, 1932; 266 p. Prix : 15,60 frs fr. *Le Nouveau Testament*, par Pérennès, 1929, 260 p. Prix : 15 frs fr.

A l'usage des candidats au brevet d'instruction religieuse. Précieux mementos, exacts et clairs, des notions essentielles sur l'Écriture : inspiration, véracité; exégèse traditionnelle. La place faite au texte même, dans l'Ancien Testament, est forcément restreinte, au profit des instructions générales et spéciales, et de l'interprétation des divers Livres Saints.

Le texte du Nouveau Testament est plus abondamment cité. Bonne étude de la question synoptique, du problème johannique; de la vie publique sous ces trois aspects : Jésus docteur, thaumaturge, prophète; des lettres de saint

Paul. Excellents sujets de devoirs écrits. A donner, avec *la Bible des jeunes*, par exemple, aux grands collégiens.

Précis d'histoire religieuse, par une réunion de professeurs, Paris, Proc. gén. des Frères, s. d. (1928), 18 × 11 cm., 368 p., ill. Prix : 8,25 frs fr.

Petit ouvrage très pratique qui a voulu, sous un format commode, « renfermer le minimum des connaissances religieuses qu'un enfant doit posséder avant de quitter les écoles ». La présentation en est très agréable. Histoire Sainte, Histoire de l'Église, liturgie.

QUÉNARD, J.-B., Abbé. *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, Cours Supérieur, Paris, L'École, s. d. (1935), 23 × 14 cm., 331 p., ill. Prix : 13 frs fr.

Cet ouvrage mérite à bon droit les plus grands éloges. L'auteur, Vicaire général de Versailles et Directeur diocésain de l'enseignement secondaire, a réussi à en faire un instrument pédagogique de première qualité. Après avoir suivi pas à pas la vie du Divin Maître, l'auteur présente le résumé de sa doctrine : les vérités à croire, les vertus à pratiquer, les moyens de sanctification, l'affirmation prouvée de sa divinité. Toujours le texte évangélique lui-même est serré de près; résumés, lectures, questionnaires, tables et cartes facilitent l'emploi de ce manuel qu'embellissent de superbes illustrations photographiques, paysages locaux et tableaux des maîtres. Devrait se trouver entre les moins de tous les élèves d'humanités.

QUÉNARD, G.. A. A. *Memento du Nouveau Testament*, 2e éd., Paris, Bonne Presse, s. d. (1932), 17 × 11 cm., 388 p.

Utile surtout aux professeurs. Groupe logiquement et commente les principales données du Nouveau Testament. Ouvrage excellent au point de vue doctrinal, exégétique et formatif.

TRICOT, A., Abbé. *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ d'après les quatre Évangiles*, Tournai, Paris, Desclée et Cie, 1935, 17 × 10 cm., 275 p., ill., cartes.

Simple récit annoté. Intéressante introduction.

VUILLAUME, Abbé. *Bible latine des étudiants*, 7e édit., Paris, Poussielgue, 1901, 18 × 12 cm., 500 p. Prix : 13 frs fr.

Contribution intéressante à une formation humaniste chrétienne, cet ouvrage serait plus immédiatement utilisable en classe que la *Bible des Jeunes* de Crampon. Études littéraires très suggestives des plus beaux passages de la Bible, ou des grands écrivains sacrés, des psaumes surtout, auxquels l'auteur a cherché à rendre leur allure rythmique ou dramatique. Tout sans doute n'est pas parfait; les admirations paraîtront parfois un peu naïves aujourd'hui et l'exégèse est de... 1861. Mais une édition modernisée en ferait un ouvrage de haute valeur.

A. MOERS, S. I. et R. MOLS, S. I.

La partie *Formation extra-scolaire* paraîtra dans le numéro prochain.

BIBLIOGRAPHIE

THÉOLOGIE HISTORIQUE

A. Ehrhard. *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche von den Anfängen bis zum Ende des 16. Jahrhunderts. I. Teil : Die Ueberlieferung. 1. Lieferung.* Leipzig, Hinrichs, 1936, (23 × 15 cm.), 160 p. Prix : 10 Mk.

Nous nous hâtons d'annoncer, dès l'apparition de son premier fascicule, le grand ouvrage de Mgr Ehrhard sur la *Tradition et l'inventaire de la littérature hagiographique et homilétique grecque*. Nous en donnerons un compte rendu plus détaillé quand la venue des fascicules suivants nous permettra d'en présenter un aperçu moins fragmentaire. Disons seulement dès maintenant que la seule première partie, l'*Ueberlieferung*, comprendra trois gros volumes des *Texte und Untersuchungen*, et que l'ouvrage, dans l'intention de son auteur, dans le plan, et jusque dans le titre, rappelle la première partie de la *Geschichte der altchristlichen Literatur* de Harnack. Il en est aussi l'égal par la richesse de documentation et d'information : œuvre capitale donc en tout ce qui concerne l'étude de l'hagiographie, de l'homilétique, et, à certains égards, du calendrier liturgique grec. Malgré son prix, toute bibliothèque sérieuse devra l'acquérir.

CH. MARTIN, S. I.

Acta Pont. Academiae Romanae S. Thomae Aquinatis et Religionis catholicae. Nova series, vol. I. Anno 1934. Turin, Marietti, 1935, (24 × 17 cm.), 214 p. Prix : 10 lires.

Indirizzi e conquiste della filosofia neo-scolastica italiana. Coll. Rivista di Filosofia Neo-scolastica. Supplemento speciale al volume XXVI. Agosto 1934. Milan, « Vita e pensiero », 1934, (25 × 18 cm.), 248 p. Prix : 15 lires.

Scientia sacra. Theologische Festgabe zugeeignet seiner Eminenz dem Hochwürdigsten Herrn Karl Joseph Kardinal Schulte Erzbischof von Köln zum Fünfundzwanzigsten Jahrestage der Bischofsweihe. Cologne, Bachem, 1935, (26 × 18 cm.), 370 p. Prix : 9 Mk.

Ces trois recueils d'études doivent beaucoup de leur importance aux signatures qu'elles portent ; pour deux d'entre eux, la solennité qui les a fait éclore leur mérite en plus une très sympathique attention. Le philosophe et surtout le théologien y trouveront intérêt et profit. L'Académie pontificale romaine de saint Thomas inaugure dignement la nouvelle série de ses *Acta*. Sous la plume de noms avantageusement connus, ce volume réunit des matières de conséquence dans les conceptions thomistes. Signalons les articles de Mgr Masnovo sur la position historique de saint Thomas (p. 9). Les professeurs Gredt et Mills traitent, l'un de la puissance et de l'acte,

doctrine qu'il défend contre les objections récentes (p. 33), l'autre de la valeur objective de la connaissance sensitive et de son élaboration (p. 50 et 163). Avec Mgr Grabmann, nous entrons dans une étude fort intéressante et documentée, comme d'habitude chez l'auteur, sur l'histoire de la distinction entre l'essence et l'existence (p. 61). Quelques pages de Maritain sur la philosophie de la nature et les sciences expérimentales (p. 77) sont suivies d'un article sur un des créateurs de l'atmosphère idéaliste contemporaine en Italie, Bertrand Spaventa (p. 94). Les études du P. Garrigou-Lagrange sur la spécification des actes par leur objet formel (p. 139), et de Xiberta sur la structure du jugement (p. 154) font suite à un article du P. Boyer, qui rectifie une interprétation de M. Bréhier et commente un passage de saint Thomas sur la multiplication des intelligences par une cause surnaturelle (p. 129). Le reste du volume donne la chronique annuelle de l'Académie et les notices nécrologiques, où nous remarquons surtout celles consacrées par le P. Cordovani à Mgr Talamo (p. 188) et au P. de la Taille par le P. Xiberta (p. 208).

Le second recueil, venu lui aussi d'Italie, est destiné à fêter le vingt-cinquième anniversaire de la *Rivista di Filosofia Neo-scolastica*. Disons tout de suite que le contenu, qui fait honneur à ses collaborateurs, est digne de la circonstance. La plupart des sujets concernent quelques idées maîtresses de la philosophie néo-scolastique; d'autres ont une note historique plus marquée, ou se préoccupent davantage de l'adaptation aux temps modernes. Parmi les premières, citons la notion de philosophie chrétienne, par Masnovo (p. 21), les thèses fondamentales de la scolastique et leur vitalité, par Vanni-Rovighi (p. 29), le problème de la connaissance dans la néo-scolastique italienne, par M. Olgiati, où l'on discute le dogmatisme absolu du P. Mattiussi, la gnoséologie de Zamboni, etc. (p. 43), le thomisme et la philosophie antique, par M. Rotta (p. 161), la position de la néoscolastique en face de l'histoire de la philosophie moderne, par Padovani (p. 169), la conception de l'histoire d'après la philosophie scolastique, par Bestetti (p. 183), et celle de droit naturel d'après saint Thomas (p. 193). Trois études comparatives pour finir : science et philosophie, par P. Rossi (p. 207), psychologie moderne et néoscolastique, par le P. A. Gemelli (p. 217), pédagogie et néoscolastique, par M. Casotti (p. 241), où se retrouve surtout ce souci concret d'adaptation à la mentalité contemporaine. Tout n'est pas de même valeur dans chacune de ces 250 pages, mais l'ensemble fait réfléchir et apporte de précieuses contributions au mouvement philosophique ou à son appréciation. Spécialement intéressante à ce point de vue est l'étude liminale du P. Gemelli, placée en tête du recueil, « tâche et mission de la néo-scolastique italienne depuis vingt-cinq ans », espèce d'examen de conscience et d'exposé rétrospectif qui montre la situation de la philosophie en Italie à partir de 1909, le recul du positivisme et l'envahissement de l'idéalisme, l'influence de Croce et de Gentile, etc...

De nature plus essentiellement théologique est le troisième recueil : à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'ordination sacerdotale de l'archevêque de Cologne, ancien professeur à l'Académie théologique de Paderborn, une douzaine de spécialistes se sont réunis pour lui offrir un

beau volume de mélanges. Leurs travaux se divisent en deux sections : l'une historique, l'autre systématique. De la première, l'antiquité chrétienne et le moyen âge ont la grande part : un calendrier ecclésiastique en connexion avec l'Église des Quatre Couronnés et le changement de la physionomie de Rome en ville chrétienne, le premier par Klauser, le second par Kalsbach (p. 11 et 71), voilà pour l'archéologie. Une étude du professeur Schäfer sur le texte grec et latin de l'Épître aux Galates (p. 41); voilà pour les sciences bibliques. Puis, trois articles sur la scolastique du XIII^e^ siècle : sur Albert le Grand et son commentaire du *Cantique*, par Ostlender (p. 85), sur saint Thomas et la participation par contact, par G. Söhngen (p. 114), sur Gilles de Rome et son appréciation des doctrines d'Olivi, par J. Koch (p. 142). Ce dernier document, inédit, grossit une fois de plus les sources connues jusqu'ici pour l'étude du concile de Vienne. Pour finir, le professeur Steinbüchel examine le problème de l'existence en philosophie et en religion chez les idéalistes et les romantiques (p. 169). Consacrée à la partie systématique de la théologie, la seconde section du volume contient trois articles sur la théologie morale ou canonique : le premier a pour sujet l'appréciation théologique morale de la rêverie, à laquelle les moralistes font plus ou moins allusion à propos de la *delectatio morosa*; le professeur Schölgen examine la question à la lumière de la psychothérapie contemporaine (p. 277). Puis, vient une étude sur la justice sociale et son concept, par Heinen, qui utilise les enseignements de l'encyclique *Quadragesimo anno* (p. 298); une autre, sur la pensée juridique moderne et le droit canon, par Klein (p. 328). Deux études de théologie dogmatique, l'une de Brinktrine sur la preuve dogmatique par la liturgie (p. 231), l'autre de Feckes sur le principe fondamental de la mariologie (p. 252) : mère de Dieu, ou mère de Dieu *et* adjutrice? L'auteur se décide pour la seconde réponse, ce qui lui permet, entre autres avantages, de mieux tenir compte du rôle de nouvelle Ève : article intéressant, fouillé, utile incontestablement pour les progrès de la mariologie, mais dont la thèse n'entraîne pas encore conviction. L'étude de Brinktrine est une bonne étude de méthode, à laquelle on souhaiterait cependant l'adjonction de quelques exemples bien concrets, autant pour ce qui s'est fait que pour ce qui pourrait encore se faire : par exemple, à propos des grandes luttes de Nicée, qui doivent à la liturgie l'équivalence du *conglorificandum* (S. Spiritum) et du *consubstantialem*, ou sur les fragments liturgiques dont abusent les ariens; ou sur l'épiclèse, dont au IV^e^ siècle on ne profite pas ou guère contre les pneumatomaques; de même pour la seconde partie, relative aux rubriques qui ont varié. L'étude y gagnerait beaucoup et la réponse négative de l'auteur pour sa dernière question grandirait encore en fermeté. L'omission des titres courants dans un recueil de ce genre gêne la consultation. Les maisons d'édition Bachem et Schwann sont ordinairement mieux inspirées.

J. DE GHELLINCK, S. I.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

*W. Nigg. *Die Kirchengeschichtsschreibung. Grundzüge ihrer historischen Entwicklung.* Munich, Beck, 1934, (24 × 15 cm.), XII-272 p. Prix : 8,50 Mk.

L'évolution de l'historiographie religieuse mérite d'être étudiée pour elle-même. Elle n'avait cependant plus trouvé d'historien depuis Baur dont le livre sur « les époques de l'histoire ecclésiastique » est de 1852. Quant aux auteurs plus récents d'histoires de l'Église, ils se sont contentés d'énumérer sèchement leurs principaux devanciers. Peu satisfait de ces nomenclatures, M. Walter Nigg, Privatdozent à l'université de Zurich, n'a pas reculé devant une vaste enquête d'histoire littéraire. Il nous donne un ouvrage qui comble une lacune et présente le plus vif intérêt.

D'Eusèbe à Baronius et de Flaccius Illyricus à Karl Müller, les auteurs et les œuvres sont replacés dans leur contexte historique et religieux. On caractérise leurs tendances et on apprécie leur méthode. Parmi nombre d'historiens célèbres, il fallait faire un choix. Ne reprochons pas à l'auteur d'avoir choisi selon ses préférences religieuses ou philosophiques, voire linguistiques. Sachons-lui gré plutôt de nous parler surtout des protestants allemands, qu'il était mieux préparé à comprendre et dont le rôle en histoire de l'Église fut d'ailleurs prédominant au XVIII^e^ et au XIX^e^ siècle. A ces auteurs s'applique incontestablement la conclusion du travail : une double évolution se poursuit chez eux, celle de leur méthode et celle de leurs convictions; elle se fait en sens inverse; la critique, d'une part, ne cesse de progresser, et, d'autre part, l'idée de l'Église semble s'être perdue en route. Ce mouvement parallèle nous est dépeint avec beaucoup de finesse, non sans quelque abondance peut-être, mais en des chapitres bien écrits et clairement composés.

Sur le problème partout sous-jacent des rapports de l'histoire et de la foi, les vues de l'auteur sont celles qu'inspire un rationalisme vaguement protestant. Il n'hésite pas à mettre entre le recul de la foi et le progrès de la critique une relation de causalité : ceci a vaincu cela. Ce jugement est sujet à revision. M. Nigg lui-même fournit, aux toutes dernières pages de sa conclusion, quelques éléments d'une solution plus équitable. Sans manquer en rien aux exigences intangibles de sa méthode, l'historien non seulement peut mais doit, nous dit-il, rencontrer le transcendant dans l'histoire de l'Église. Ce devoir n'implique-t-il pas la possibilité d'une interprétation retrouvant cette idée de l'Église qu'une critique myope n'arrivait plus à percevoir ?

M. DYKMANS, S. I.

* Les ouvrages de sujet religieux écrits par des auteurs non catholiques sont marqués d'un astérique.

* **J. Haller.** *Das Papsttum. Idee und Wirklichkeit. Bd. I. Die Grundlagen.* Stuttgart, Cotta, 1934, (24 × 16 cm.), XIV-512 p. Prix : 15,50 Mk.

Depuis 1930 plusieurs Histoires générales de la Papauté ont commencé à voir le jour : celle de E. Caspar (protestant), restée inachevée après le deuxième volume par la mort de son auteur; celle de M. F. X. Seppelt (catholique), dont les deux volumes parus nous conduisent jusqu'au milieu du XI^e^ siècle; enfin celle de M. Haller, qui doit compter trois tomes et dont le premier s'arrête à Charlemagne. Il ne sera question ici que de cette dernière œuvre.

M. J. Haller est bien connu par ses travaux historiques, et surtout par les sept volumes que, de 1896 à 1926, il a publiés sur le Concile de Bâle. On pouvait être assuré d'avance que son ouvrage sur la papauté se distinguerait par une sérieuse connaissance des sources et de la littérature énorme du sujet, et par un grand souci d'exactitude. Il faut ajouter que le volume paru présente une vue très synthétique de l'histoire des papes et ne se perd ni en détails ni en discussions. Bien composé, il se lit avec aisance.

On pouvait aussi s'attendre de la part de M. Haller à des vues originales. En effet, elles ne font pas défaut. L'historien en prendra connaissance avec profit. Mais il se gardera de les confondre avec les faits. Même si les affirmations de l'auteur, comme c'est le cas ordinaire, sont tranchantes, absolues, sans nuances.

Pour M. Haller, nous ne possédons pas de vraie histoire de la Papauté L'erreur de tous les historiens qui ont écrit avant lui a été de considérer l'idée de la papauté comme une et la même des origines aux temps présents, et comme une « feststehende Grösse ». Au contraire ce concept naquit au cours de l'histoire de l'Église. On ne peut parler d'une semence qui s'est développée. « Comment peut-on développer ce qui n'est pas? » Ou plutôt l'idée de la papauté est née d'une semence; mais celle-ci c'est la légende de Pierre, premier évêque de Rome. Vers la fin du IV^e^ siècle le grain commence à germer, mais seulement en Occident. Au V^e^ siècle il se développe et on peut croire qu'extérieurement au moins, la papauté est devenue alors l'arbitre de la foi pour l'Orient même. Cependant, tandis qu'à partir de Justinien l'influence de la papauté diminue en Orient, l'entrée en scène des peuples germaniques prépare son triomphe. La vénération qu'ils témoignent à Pierre comme portier du ciel, fait du représentant du Prince des Apôtres à Rome, le personnage extraordinaire qui, semblable à Pierre, ouvre à son gré le ciel ou l'enfer. Il faut donc chercher dans l'imagination féconde des peuples germaniques l'origine de la puissance formidable que l'évêque de Rome va exercer dans la suite sur les esprits, les Églises et les États. La papauté médiévale et moderne est fondée.

Telle se présente la thèse. Nous ne prendrons pas la peine de la réfuter. Il sera plus utile de marquer par quelques exemples l'attitude critique de l'auteur et son état d'esprit.

Arrêtons-nous d'abord un instant au début du premier chapitre. Jésus n'a jamais prononcé les paroles : *Tu es Petrus*. Elles sont une invention

d'après l'an 70 et représentent les idées d'un parti déterminé dans l'Église primitive. Le fait de la présence de saint Pierre à Rome ne repose que sur des témoignages tardifs. C'est « une légende sans noyau historique, une fiction poétique sans vérité ». La liste épiscopale de Rome n'a pas de valeur pour le premier siècle; les noms du second siècle avant Anicet n'ont sans doute pas été ceux d'évêques, etc.

Choisissons un autre exemple : le pontificat de Grégoire le Grand (pp. 275-287). On pourrait croire que ce pape est l'ennemi personnel de M. Haller. Il s'acharne vraiment à le rapetisser. Tandis que Caspar avait dit avec raison : « Ce n'est pas le plus grand des papes entre Léon le Grand et Nicolas Ier. C'est parmi les papes « le plus grand caractère chrétien ». Il mériterait l'épithète de grand par la seule initiative de la conversion de l'Angleterre ». M. Haller lui affirme : Il ne mérite pas le nom de grand que l'histoire lui a décerné. Mommsen avait raison quand il le nommait « un petit grand homme ». La conversion de l'Angleterre a eu des suites considérables, mais tardives et qu'il n'a pu prévoir. On lui a attribué des initiatives auxquelles il n'a eu aucune part ou très peu de part, comme la réglementation de l'office divin et la forme du chant d'Église. Sans science et superstitieux, sans esprit et sans goût, ses ouvrages montrent, d'une façon pénible, dans quelle décadence était tombée la culture romaine. Sa Règle pastorale n'est en somme qu'un recueil de lieux communs. On ne croit pas à la sincérité des sentiments fraternels dont il fait parade dans ses lettres au patriarche de Constantinople, quand on voit à côté la jalousie empoisonnée qui se déploie dans sa correspondance avec son représentant à la cour. Grégoire n'est pas à placer parmi les grands administrateurs de l'Église et son gouvernement ne se distingue par aucun événement important. Le pape a le temps de s'occuper de mesquineries, comme de protéger un esclave chrétien libéré contre son ancien maître. Grégoire n'est pas un grand pape à la manière de Léon Ier, de Gélase Ier, ni même de Hormisda et d'Agapet. Il ne fut pas non plus un grand homme. Ses affirmations accentuées d'humilité ne doivent pas nous tromper. Elles coulent d'elles-mêmes de la plume des moines. En réalité Grégoire dans les questions de rang est plus susceptible que n'importe qui.... En voilà assez ! Si Grégoire le Grand pouvait revenir ici-bas et lire ce portrait, il le trouverait sans doute encore trop favorable. Et il serait sincère...

Mais M. Haller ne peut comprendre cela. Il se défend au début d'être un admirateur de la papauté. Il n'a pas besoin de le dire. Mais on peut se demander si avec son état d'esprit il est bien qualifié pour entreprendre une histoire de la papauté. E. de Moreau, s. i.

W. Till. *Koptische Heiligen-und Märtyrerlegenden. I. Teil.* Coll. Orientalia christiana analecta. 102. Rome, Institut oriental, 1935, (24 × 16 cm.), xvi-210 p. Prix : 59 lires.

La présente édition de M. Till est basée sur les mêmes principes et les mêmes méthodes de travail que celle des *Koptische Pergamente theologischen Inhalts* (*N. R. Th.*, 1935, p. 531). Beaucoup de manuscrits coptes ont cette particularité de n'arriver jusqu'à nous que sous une forme

fragmentaire, en pages détachées. Une édition de textes coptes exige donc souvent un effort préliminaire spécial : celui de rétablir le manuscrit, et d'identifier le contenu des fragments, travail ardu et qui suppose soit la disposition immédiate du matériel d'étude, en original ou en photographie, ce qui est rare, soit l'entr'aide et la collaboration de collègues dévoués. Cette entr'aide n'a pas manqué dans le cas présent. Les renseignements fournis à M. Till par MM. Crum et Lefort lui ont permis de compléter dans une bonne mesure les feuillets appartenant à la Bibliothèque de Vienne qui forment l'objet principal de son édition. Au total M. Till a rassemblé les débris de vingt-cinq Légendes de saints ou de martyrs honorés par l'Église copte. Beaucoup sont déjà connues : celles des Cosme et Damien, de Colluthus, d'Ignace d'Antioche, des sept Dormants, de Jean de Lycopolis, de Sévère d'Antioche, etc. M. Till s'est contenté d'en faire l'édition, avec le soin et l'acribie dont il est coutumier, sans entrer dans le domaine de la critique hagiographique. Ch. MARTIN, s. I.

Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales. Tome III (1935). Volume offert à Jean Capart. Bruxelles, Secrétariat de l'Institut, 1935, (25 × 16 cm.), 684 p., nombreuses illustrations.

Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου. Athènes, comité d'édition des héritiers de Spyridon Lampros, 1935, (26,5 × 19 cm.), XX-613 p.

Rien de mieux, pour se rendre compte de l'activité déployée dans le domaine des études orientales, que de parcourir ces deux ouvrages de *Mélanges*, l'un dédié par l'*Institut de philologie et d'histoire orientales* de l'Université de Bruxelles à l'égyptologue bien connu, M. J. Capart, l'autre, hommage posthume rendu à la mémoire de M. Spyr. Lampros, un des byzantinistes les plus distingués de Grèce, par le cercle très étendu de ses disciples et de ses amis.

1. Le premier de ces volumes compte 27 collaborateurs, le second, 84, et dans l'ensemble, de nom réputé. Nous ne pouvons donc que puiser dans la masse les contributions qui intéressent le plus les études théologiques ou la culture générale. Dans les *Mélanges Capart*, où, cela va de soi, la part des égyptologues est prépondérante, nous arrivons à relever spécialement l'article de M. J. Bidez, sur *Les écoles chaldéennes sous Alexandre et les Séleucides*. En cinquante pages très fournies, l'excellent philologue expose les interactions intellectuelles et religieuses survenues à cette époque entre le monde grec et monde chaldéen. Son exposé permettra aux exégètes et aux historiens de l'histoire des dogmes aux premiers siècles de se faire une représentation fort suggestive du milieu culturel et religieux hellénistique dans lequel ont été écrits les derniers livres de l'Ancien Testament et où s'est ensuite inséré le christianisme. Un second article, d'intérêt général celui-ci, est dû à M. Michel-Angelo Guidi, *Trois conférences sur quelques problèmes généraux de l'Orientalisme*. Il sera de nature à élargir, chez plusieurs, une mentalité et des vues beaucoup trop restreintes à nos horizons européens. Enfin nous devons à M. J.-D. Stefanescu une étude liturgique de réelle importance, *L'illustration des liturgies dans l'art de Byzance et de l'Orient*. Cette contri-

bution de plus de cent pages et très richement documentée veut, pour ainsi dire, donner le commentaire, par les monuments et l'art, des prières et des cérémonies liturgiques des Églises orientales (plus précisément byzantines), et surtout de la liturgie de saint Jean Chrysostome, la plus ordinairement en usage. L'auteur fait l'inventaire des fresques, mosaïques, linges d'autel, etc. où sont figurés ou commémorés les diverses prières ou phases de l'action liturgique, travail très original surtout en ce qui concerne la partie consacrée à l'art des peuples slaves.

2. Le volume dédié à la mémoire de Spyridon Lampros se limite exclusivement aux études byzantines. On y relève les noms des byzantinistes occidentaux ou slaves les plus connus : ceux de MM. Dölger, Vasiliev, Iorga, G. et S. G. Mercati, Laurent, Schissel, Strzygowski, Guilland, Drexl, Grumel, Stefanescu, Vulic, Rouillard, de Jerphanion, Millet,... sans compter la phalange des érudits grecs qui continuent, dans l'Orient grec même, les glorieuses traditions de l'École grecque de byzantinologie : Mgr Chrys. Papadopoulos, le métropolite Athénagoras, MM. Andreades, Pasquales, Koukoules, Stephanou, Sotiriou, Kyriakides, Amantos, Kougeas, Polites, Gedeon.... De Mgr Chrys. Papadopoulos nous avons l'édition d'une homélie sur l'Ascension attribuée à saint Cyrille d'Alexandrie, mais qui, en réalité, comme nous l'avons montré ailleurs (*Revue d'histoire ecclésiastique*, avril 1936), est déjà éditée et appartient à Eusèbe d'Alexandrie. La contribution de M. Eitrem, *La sainte Ablution sur une broderie en argent byzantine* complétera l'étude de liturgie « monumentale » de M. Stefanescu dont nous avons parlé plus haut. Le R. P. N. Borgia et M. L. Tardo nous donnent deux études sur les chants liturgiques italo-grecs. Signalons encore les travaux de A. von Premerstein, *Ein pseudo-athanasianischer Traktat mit apokryphen Philosophensprüchen im Codex Bodleianus Roe 5* ; de R. Guilland, *Le traité inédit « sur l'usure » de Nicolas Cabasilas* ; de Iv. Suégarof, *La fondation de l'Église orthodoxe bulgare* ; des R. P. V. Grumel, *L'apodosis de la fête de la Koimesis dans le rite byzantin*, et G. de Jerphanion, *L'attribut des diacres dans l'art chétien du Moyen Age en Orient* ; de M. Mpalanos sur le caractère d'Eusèbe, historien de l'Église. Cette liste, très incomplète d'ailleurs, d'articles relevant des études ecclésiastiques, montre et l'importance de l'idée religieuse dans la civilisation byzantine et l'intérêt que le monde savant du XX^e^ siècle lui consacre à bon droit. L'hommage posthume rendu à Spyr. Lampros est de tout point digne du mérite de celui qu'il a voulu honorer.

CH. MARTIN, S. I.

B. Menthon, A. A. *Une terre de légendes. L'Olympe de Bithynie. Ses saints, ses couvents, ses sites.* Paris, Bonne Presse, 1935, (23 × 14 cm.), 256 p., 2 cartes.

L'auteur, curé latin à Brousse, a consacré ses loisirs à lire les Vies, nombreuses encore, des saints moines qui ont vécu dans ces régions, et à retrouver dans ses promenades, les lieux, monastères ou ermitages, où ils vécurent. La Bithynie, plus exactement le mont Olympe de Bithynie (qu'il ne faut pas confondre avec celui de Macédoine) a été occupé, en effet, à partir du VIII^e^ siècle, par des établissements monastiques fort nombreux, —

on y compta jusqu'à 10.000 moines, — dont le genre de vie, les austérités, la ferveur, l'ardeur à défendre la foi aussi, dans les persécutions iconoclastes, par exemple, rappellent les temps les plus glorieux des moines d'Égypte. Le récit est facile à suivre. Pour éviter la monotonie, l'auteur a classé les nombreux monastères de la région d'après leurs groupements géographiques. Le lecteur, aidé par deux cartes détaillées et vraiment précieuses, l'accompagne alors dans ses promenades archéologiques jusque dans les coins les plus reculés de ces secteurs. Le R. Père semble les connaître à merveille. C'est là vraiment la partie originale du livre. Puis il écoute la brève narration de la vie des saints personnages qui ont illustré ces lieux. Comme l'auteur veut faire œuvre d'édification, il laisse au récit toute la saveur des sources littéraires qu'il exploite. Cela ne fera pas l'affaire du critique, peut-être, qui se trouvera, aussi, bien désemparé, perplexe même, devant l'absence, systématiquement voulue, de toute indication de sources ou de références.

CH. MARTIN, S. I.

K. Weitzmann. *Die byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts.* Berlin, Mann, 1935, (32 × 24 cm.), XVI-94 p., XCIII planches. Prix : 60 Mk.

K. Lake et S. Lake. *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the Year 1200. IV. Manuscripts in Paris. Part I.* Londres, Christophers, 1935 (41 × 36 cm.), 18 p., 80 planches. Prix : 2 livres.

1. M. K. Weitzmann a donné, il y a trois ans déjà, une excellente étude sur la miniature arménienne au X^e^ et au début du XI^e^ siècle (Cfr *N. R. Th.*, 1935, p. 879). Cette étude fait figure de simple travail d'approche vis-à-vis de l'ouvrage de beaucoup plus vaste envergure et de documentation exceptionnellement riche (plus de six cents reproductions photographiques en 93 planches, et 94 figures dans le texte) qu'il nous donne aujourd'hui sur la miniature byzantine des IX^e^ et X^e^ siècles. La caractéristique de la nouvelle étude est qu'elle vise à reconstituer non pas tant le développement historique de thèmes iconographiques, comme c'était le cas dans la plupart des travaux antérieurs, mais à déterminer les *régions* d'origine des manuscrits et même, s'il était possible, les écoles et ateliers. Cette entreprise n'est pas aisée. En s'appuyant à la fois sur les renseignements d'ordre paléographique : scribe, date et lieu de composition, et aussi sur les motifs décoratifs, M. Weitzmann est pourtant parvenu à de sérieux résultats. Par une enquête minutieuse menée de ces points de vue sur le plus grand nombre possible de manuscrits pourvus de colophons et décorés, puis, par la comparaison des autres manuscrits miniaturés mais non expressément localisés, l'auteur a reconstitué les limites et les caractéristiques de plusieurs groupements : cercle de Constantinople, (Constantinople, Athos, partie occidentale de l'Asie-Mineure), cercle d'Asie-Mineure centrale et orientale, cercle soumis à l'influence arabe ou copte (Syrie, Palestine, Égypte), cercle italo-grec. Il est vrai que ces conclusions ne s'imposent pas toutes avec le même degré de certitude. M. Weitzmann est le premier à insister sur ce point. Il est d'ailleurs bien difficile, dans une interprétation de faits relevant

de l'art, d'échapper à tout subjectivisme soit dans le choix des critères soit dans leur application. M. Weitzmann, sans négliger l'étude iconographique, s'est surtout appliqué à celle de l'ornementique : frontispices, miniatures marginales, initiales, etc. On lui sait gré de cet effort qui a le grand avantage d'attirer l'attention des érudits sur une partie qui a été relativement délaissée. Mais les conclusions qu'on en peut tirer pour la fixation des écoles nous paraissent au moins aussi sujettes à caution que celles des thèmes iconographiques. Peut-être y eût-il eu avantage aussi à tenir compte des relations existant entre l'ornementique nordique : germaine ou slave et celle de Byzance.

Une des qualités principales de l'ouvrage est de rassembler un matériél d'étude énorme. Ajoutons que la maison éditrice n'a pas ménagé sa peine pour en assurer la bonne présentation. On pourra sans doute encore l'accroître. M. Weitzmann lui-même multiplie les références aux collections et aux albums paléographiques. S'il n'a pu encore utiliser celui de M. Kirsopp Lake, ce n'est assurément pas sa faute mais celle du temps. On trouvera dans les trois cents planches déjà parues dans cette collection plusieurs compléments utiles quoique d'ordre secondaire comme aux pl. 28 à 34, 38, 78, 101-102, 121, 125, 129-130, 132, 152-154, 162, 267-268, 278, 285-287, 299-300.

2. Le quatrième fascicule de cette collection paléographique de M. Kirsopp Lake, les *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the Year 1200*, continue les traditions de ses devanciers. Cette fois la tâche des éditeurs était facile. Car les manuscrits datés de Paris nous sont connus depuis longtemps par les travaux et les albums de M. Omont. La principale caractéristique du fond parisien est pour ainsi dire son inégalable richesse qui obligera les éditeurs à lui consacrer un second fascicule. Le manuscrit par lequel se clôt cette première partie est daté de 1070. Avec lui aussi l'album atteint exactement sa 300e planche. Quant à l'utilité de la collection, on vient d'en avoir encore par le précédent compte rendu de l'ouvrage de M. Weitzmann, une preuve nouvelle, et encore faut-il observer que M. Kirsopp Lake s'est placé strictement au point de vue paléographique. Mais on constate aussi, par la comparaison avec la liste de manuscrits datés contenue dans l'ouvrage de M. Weitzmann, que les suppléments annoncés par M. Lake pourront encore s'enrichir assez largement. Comme pour les fascicules antérieurs, on admirera l'excellence des reproductions, leur clarté, leur lisibilité. Heureux les érudits, à qui les progrès de la technique et les largesses des mécènes ménagent des instruments de travail aussi sûrs et d'une utilisation aussi agréable! CH. MARTIN, S. I.

F. X. Seppelt. *Das Papsttum im Frühmittelalter. Geschichte der Päpste vom Regierungsantritt Gregors des Grossen bis zur Mitte des 11 Jahrhunderts.* Geschichte des Papsttums. Band II. Leipzig, Hegner, 1934, (22 × 14 cm.), 446 p. Prix : 12,50 Mk.

Le deuxième volume de l'*Histoire des Papes* de M. Seppelt nous paraît encore supérieur au premier. L'exposé, sobre mais complet, dénote une

connaissance profonde de tous les sujets traités. Ainsi en est-il notamment des passages consacrés à des questions fort étudiées dans ces derniers temps : la Donation de Constantin, le Couronnement de Charlemagne, la formation de l'État pontifical.

Quatre-vingt quatorze papes défilent sous nos yeux, de Grégoire le Grand à Grégoire VI, de la fin du VI^e^ siècle au milieu du XI^e^. Leur histoire se trouve groupée en douze chapitres : Grégoire le Grand, la papauté et les controverses monothélites, le commencement de la séparation de l'empire d'Orient, l'alliance avec les Francs, etc. Enfin la littérature, très complète et dans laquelle figurent beaucoup d'études françaises, se trouve groupée, chapitre par chapitre, à la fin du volume.

Nous ne pouvons que répéter ici le souhait déjà formé quand parut le premier volume : celui de voir traduire en français la *Geschichte der Päpste* de M. Seppelt. Car tout ce que nous avons en français sur l'histoire générale des Papes est fort médiocre. É. DE MOREAU, S. I.

G. Schnürer. *L'Église et la civilisation au moyen-âge. II Traduction française de G. Castella.* Coll. Bibliothèque historique. Paris, Payot, 1935, (23 × 14 cm.), 810 p. Prix : 50 frs.

Le second volume de l'œuvre de M. Gustave Schnürer « Kirche und Kultur im Mittelalter » (Paderborn, 1926), vient de paraître en traduction française. Quatre siècles d'histoire s'y trouvent évoqués : ceux précisément où l'Église, éducatrice du monde féodal, élabore cette brillante civilisation qui s'élève sur les ruines de l'empire carolingien pour atteindre au XIII^e^ siècle son apogée.

L'anarchie qui suivit bientôt la mort de Charlemagne frappa d'un rude coup l'Église appuyée jusque-là sur un empereur puissant. Quelque temps encore, l'élan acquis lui permit de continuer son œuvre d'évangélisation, mais bien vite le succès l'abandonne : Sa mission chez les païens du nord s'effondre dans le désastre politique, sa prédication chez les Slaves est frappée de paralysie par la rivalité entre apôtres germains et grecs. Dans les pays de foi, la situation n'est pas meilleure. Déjà les prélats deviennent de simples fonctionnaires, oublieux du caractère de leur charge; la superstition tenaille le peuple, tandis que des faussaires prétendent défendre par des moyens illicites les prérogatives du trône pontifical. Que viennent les invasions des Normands, des Sarrasins, des Hongrois, et c'est à peine si l'un ou l'autre monastère, ami des lettres et des arts, conserve quelques vestiges de l'ancienne splendeur carolingienne. Partout ailleurs, la décadence s'affirme; jusque dans les évêchés et les abbayes abandonnés maintenant à des laïcs rapaces et dévergondés, jusqu'au siège pontifical devenu le hochet des factions romaines.

Heureusement, l'Allemagne est moins travaillée par le ferment destructeur : une certaine cohésion qui subsiste entre les États permet même à Otton I^er^ de ceindre à Rome, en 962, la couronne impériale.

Pourtant du Saint Empire Romain de la nation germanique ne devait pas venir le salut : le césarisme, le césaropapisme des empereurs allaient

décevoir toutes les espérances. C'est des régions les plus atteintes par le fléau de barbarie que jaillira la réforme.

En France, en Italie, en effet, une réaction salutaire se propage sous l'influence de Cluny; s'étendant de proche en proche, elle atteint les moines, le clergé et les laïcs. Dès lors que la régénération est en bonne voie, l'Église peut donner sa pleine mesure civilisatrice.

Dans le domaine économique, elle continue et développe sa contribution au progrès : les moines défrichent et cultivent le sol, les évêques protègent les marchands; les confréries construisent des routes, des ponts, des refuges pour voyageurs.

Dans l'ordre social, qui ressort plus directement de sa mission, elle améliore la condition des serfs, protège la femme et tous les faibles, réduit les guerres par la Trêve-Dieu, restaure la moralité. A la tête du mouvement rénovateur, s'affirme une puissance de plus en plus forte et respectée : la papauté. Toute une lignée de pontifes héroïques, Nicolas Ier, le grand précurseur, Grégoire VII, Innocent III, tant d'autres, luttent — au prix de quels efforts! — contre la profanation du mariage, la simonie et le nicolaïsme, l'investiture des prélats par des laïcs, tous ces éléments de gangrène pour la chrétienté.

Quant à la propagation de la foi, elle fait l'objet de sa sollicitude toute spéciale. Non contente d'apporter les bienfaits de la religion chrétienne aux païens qui entourent l'empire, elle s'efforce encore de battre en brèche l'Islam en Espagne, en Afrique, en Terre-Sainte, lançant contre lui les forces jeunes et vaillantes de la féodalité. Le grand élan des croisades allait se révéler riche en bienfaits; le chevalier batailleur trouve l'idéal rêvé; le serf opprimé, un moyen d'émancipation; la ville naissante, un débouché pour le commerce; le pécheur, une occasion de rachat; le chrétien quel qu'il soit, un stimulant à la générosité.

Tandis que les nouveaux ordres militaires défendent en Orient et en Espagne les positions acquises, qu'ils s'attachent à la conquête et à la conversion des païens de l'Europe orientale, une vie religieuse plus intense se développe en Occident. Les ordres mendiants, vainqueurs de l'hérésie, ramènent le culte du détachement terrestre, tandis que leurs pionniers portent les premiers ferments de la foi en Extrême-Orient; la scolastique embrasse dans une synthèse géante l'encyclopédie du savoir et les Universités de Bologne, d'Oxford et de Cambridge développent respectivement les études de droit et de science; les villes, arrivées à l'émancipation, donnent un plein essor à l'activité sociale et charitable, pendant que le peuple élève les cathédrales, qui témoigneront, des siècles durant, de l'ardeur de sa foi généreuse.

Cette rapide esquisse n'a fait qu'effleurer les faits saillants que M. Schnürer étudie avec la puissance de synthèse, la force du parallèle, le génie de clarté qui le caractérisent. Puisse-t-elle au moins contribuer à faire lire son livre qui, sûrement, sera l'ami de tous ceux qu'intéressent l'Église, la civilisation et l'histoire générale! J. TOUSSAINT, S. I.

P. E. Santangelo. *Gregorio VII e il suo secolo.* Milan, Trèves, 1935, (23 × 16 cm.), 386 p., 8 gravures. Prix : 20 lires.

L'auteur essaie d'interpréter d'un point de vue assez large les événements qui forment l'existence de ce pape, soumis encore aujourd'hui aux appréciations les plus diverses. Pour Santangelo ce n'est pas la lutte contre le pouvoir laïc — d'après lui, l'erreur principale de la vie de Grégoire VII — qui fait la grandeur de ce pape, mais son caractère. Les jugements sévères qu'on portait jadis ne sont plus de mise aujourd'hui, dans l'état de nos connaissances historiques. Il faut venger Hildebrand des accusations des historiens allemands et reconnaître la sincérité et la bonne foi dont s'est inspirée son action. On risquerait de se tromper, nous dit l'auteur, en appréciant la personnalité créatrice de Grégoire VII selon ses réalisations immédiates dans le domaine politique et non selon les conséquences de ses réformes. Car le monde contemporain est né des décombres de l'éphémère création grégorienne : la théocratie. « L'idée de l'État aujourd'hui n'est autre chose que l'idée de Dieu devenue expérience sociale ». De ce chef, pour celui qui sait regarder au fond des choses, Hildebrand n'est pas un réformateur religieux, mais un grand exalté qui a tenté une révolution sociale. Est-ce bien sûr? La personnalité de Grégoire est cependant un facteur essentiel. Telle qu'elle se dégage de ces pages elle ne manque pas de noblesse, mais elle est incomplète. La sainteté d'Hildebrand n'y apparaît pas. Je ne pense pas d'ailleurs que M. Santangelo ait été qualifié pour la mettre en relief. — On ne peut pas le nier, ce travail témoigne d'un effort d'objectivité et de compréhension qui balaie le terrain des vieux préjugés. On ne pourrait toutefois suivre l'auteur dans ses déductions, qui dépassent les prémisses lorsqu'il affirme que Grégoire, agitateur social, a par là créé la hiérarchie et instauré le pouvoir de la caste sacerdotale. Après tout, l'œuvre de Grégoire VII est celle d'un réformateur religieux et non pas d'un agitateur social.

Un index incomplet, de longs chapitres d'une compositon touffue, sans divisions, font regretter que l'utilisation de ce volume soit rendue malaisée, par un manque de méthode assez marqué. M. SCADUTO, s. I.

R. Grousset. *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem. Tome II. Monarchie franque et monarchie mulsumane. L'équilibre.* Paris, Plon, 1935, (23 × 15 cm.), IV-922 p.

Le second volume de cette imposante histoire qui a déjà recueilli les suffrages du monde savant nous conduit de 1130 au début de la troisième croisade : une période de soixante ans environ que l'auteur qualifie de « période d'équilibre ». C'est trop dire, semble-t-il, car les péripéties qui traversent la vie du royame franc de Jérusalem sont de telle nature que les premières rencontres avec l'Islam unifié provoquent bientôt sa décadence. A la veille de la troisième croisade, il n'en reste que des débris insignifiants qu'écrase un puissant empire musulman relevé de ses ruines. Dès maintenant on assiste à un processus de désagrégation inverse de la période précédente.

« Foulque V d'Anjou, l'un des meilleurs hommes d'état du XII^e siècle, par son action clairvoyante contribuera à maintenir la paix pendant son règne (1130-1143). Mais il mourut prématurément laissant sous la régence de sa

femme Melisende un enfant de treize ans. Alors commence la lente décadence. Les Francs perdent le Comté d'Edesse. La précieuse alliance franco-damasquine est brisée. La deuxième croisade finit misérablement. La supériorité morale des Francs s'écroule et l'Islam s'aperçoit qu'il a affaire à un Occident inférieur à sa renommée. En dépit de cette situation désastreuse, l'ascendant franc connaîtra un nouvel éclat sous le règne de Baudouin III. Ce prince fait face à toutes les difficultés. Il liquide avec honneur la question du Comté d'Edesse, fortifie les frontières, tient bon devant les redoutables Musulmans et finalement par la prise d'Ascalon oriente vers l'Égypte la politique d'expansion de son successeur. Si Amaury Ier s'était tenu à un simple protectorat sur l'Égypte, le royaume franc, après les pertes subies en Syrie, aurait repris vigueur. Mais l'essai de conquête directe du pays, sans l'appui byzantin, conquête à laquelle il s'est vu contraint, paraît-il, par ses barons a été fatale. Son vaillant mais malheureux successeur Baudouin IV après l'abandon de l'alliance avec Constantinople, a dû se borner à défendre les frontières. Il remporta quelques succès, d'ailleurs très éphémères. A Baudouin l'écroulement définitif devait être justement épargné. Il arrivera bientôt, mais sous l'usurpateur Guy de Lusignan, et sera la juste rançon d'un homme qui fait figure de traître. Après la chute de Jérusalem au cours du siècle suivant, il reste de la vieille Syrie franque, quelques débris épars, faible survivance d'un grand passé ».

Telles sont les grandes lignes de cette courte période riche en événements. M. Grousset la traite avec rare maîtrise. Il fait d'une histoire en soi compliquée une narration homogène et suit avec la fidélité d'un chroniqueur ces soixante années très orageuses. Ces neuf cents pages sont condensées en cinq longs chapitres un peu touffus, et peut-être un peu trop chargés d'anciens textes. Ils sont centrés autour de quelques hommes qui s'élèvent au-dessus des médiocrités mesquines et des intrigues particularistes. Grâce à eux est retardée une chute qui s'annonce à tout instant. Les six appendices, très utiles pour compléter certains points du récit, les tables généalogiques et les cartes achèvent dignement ce volume qui est d'un savant consciencieux, modeste et objectif. M. Scaduto, s. i.

T. Mamboury et Th. Wiegand. *Die Kaiserpaläste von Konstantinopel zwischen Hippodrom und Marmara-Meer.* Berlin, De Gruyter, 1934, (32 × 24 cm.), VIII-72 p., CXVIII planches. Prix : 80 Mk.

Ce gros ouvrage nous fait connaître les fouilles amorcées dès avant la guerre, mais poursuivies activement, surtout depuis 1918 jusque dans ces dernières années, sur l'emplacement des quartiers de Constantinople détruits par un violent incendie dans l'été 1913. Ces quartiers, très vastes, s'étendaient au sud et sud-ouest de Sainte-Sophie, le long de l'hippodrome jusqu'à la mer de Marmara : de Sainte-Sophie à la tour de Bélisaire, située au sud-ouest et à proximité de la mer la distance est d'environ 700 mètres. Or toute cette région était autrefois couverte par les grands palais impériaux. L'incendie mit à nu d'importants débris des anciennes substructures de ces édifices. Celles-ci méritaient d'autant plus examen que notre documentation sur

la topographie de ces palais, les bâtiments les plus considérables de Byzance, est très obscure et souvent contradictoire.

Les archéologues se sont contentés, dans le présent ouvrage, du simple exposé descriptif des ruines, sans entrer, pour ainsi dire dans un essai d'établissement de leur « état civil ». Ils consacreront un second volume à la confrontation des sources littéraires et des données archéologiques. La tâche restera en cela, malgré l'importance des nouvelles découvertes, bien difficile, non seulement à cause de l'imprécision et de l'obscurité des sources, non seulement aussi parce que les fouilles n'ont pu porter, vu l'immensité du terrain, que sur des éléments des anciens palais, mais encore parce que les « témoins » archéologiques relevés appartiennent vraisemblablement à des constructions d'époques différentes.

Les champs de recherches ont surtout été les suivants : tout d'abord, le long de la mer de Marmara, depuis la tour dite de Bélisaire, jusqu'à l'endroit où la voie ferrée de l'Express Orient, après avoir longé la côte, la quitte pour pénétrer à l'intérieur de la ville. Toute cette partie du rivage était occupée par des palais, avec accès à la mer, galeries, phare,... Il en subsiste encore aujourd'hui des ruines imposantes mais fort mutilées et dont la désagrégation se poursuit irrémédiablement (cfr pl. XXIX et XXX). Les archéologues ont appelé tout ce complexe de constructions : les palais du Bucoléon. C'est que, à quelque distance à l'est de la tour de Bélisaire, devant la muraille du palais et baignée par la mer, s'étale une assez étroite plate-forme qui autrefois portait vraisemblablement le célèbre groupe représentant un lion étreignant un taureau.

Entre l'hippodrome et ces palais, d'autres substructures ont été relevées, massifs plus ou moins importants et contigus les uns aux autres. Les auteurs les ont classés par groupes : central, occidental, oriental, ce dernier, situé sur la hauteur (24 mètres environ au-dessus du niveau de la mer), au sud du palais de justice turc (brûlé en 1933), c'est-à-dire dans les parages mêmes de Sainte-Sophie. Ce dernier ensemble surtout paraît imposant : près de 100 mètres sur 150. Il promet d'intéresser vivement les archéologues et historiens, car c'est à cet endroit que l'on a coutume de situer le Sénat et la Magnaure.

L'hippodrome a fourni aussi le sujet d'un chapitre : les investigations entreprises déjà par une mission anglaise sous la direction de M. Casson en 1927 et 1928 ont été poursuivies et M. Mamboury a pu, sur plus d'un point de conséquence, compléter les résultats de ses devanciers.

Enfin, dans un dernier chapitre, M. E. Unger a donné une étude, à la fois historique et archéologique, sur un des « monuments » les plus curieux de Constantinople, la grande citerne de Jere-Batan-Serai : immense réservoir quadrangulaire creusé sous les jardins, maisons et rues, long de 138 m. sur 64 m. 60 de large et d'une profondeur totale de 11 m. environ. La voûte de ce véritable palais souterrain est soutenue par plus de 300 colonnes rondes surmontées d'élégants chapiteaux et symétriquement disposées.

Ce rapide exposé permettra de se rendre compte de l'étendue des recherches. Ajoutons qu'elles ont été menées avec un soin et précision admirables, dans des circonstances parfois bien pénibles, voire même

dangereuses. Les résultats n'ont pas tant été d'enrichir les musées de pièces curieuses : inscriptions, sculptures, marbres, monnaies, etc., que de fournir aux futurs topographes des grands palais des données archéologiques concrètes, réelles, encore que d'interprétation toujours difficile. A cet égard, l'ouvrage de MM. Mamboury et Wiegand ne prendra sa pleine signification qu'avec l'apparition du second volume. On attend avec la plus vive curiosité, sinon l'essai de reconstitution topographique des palais, du moins les observations que suggérera aux deux archéologues cette confrontation des textes et des ruines. Leur connaissance approfondie du terrain leur donnera un droit tout spécial à être entendus. Terminons par l'expression d'un regret, mais qui manifestera à sa manière l'intérêt que nous avons porté à cette étude : si l'ouvrage, abondamment illustré, mérite à ce point de vue tous éloges, il lui manque toutefois, à l'usage de ceux qui ne sont pas tout à fait familiarisés avec la topographie moderne de Constantinople, un plan *général*, où seraient consignés *les uns par rapport aux autres*, *tous* les champs de fouilles inventoriés. Ch. MARTIN, S. I.

P. Browe, S. I. *Textus antiqui de festo corporis Christi.* Coll. Opuscula et textus. Series liturgica, fasc. IV. Munster, Aschendorff, 1934, (19×13 cm.), 56 p. Prix : 1,10 Mk.

Nouveau fascicule de l'utile collection : Opuscula et textus, series liturgica, fascicule 4. Le P. Browe qui a publié déjà plusieurs excellentes études relatives au culte du Saint-Sacrement au moyen âge (cfr par exemple : Verehrung der Eucharistie im Mittelalter, Munich 1923) nous offre ici un recueil de textes anciens du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle relatifs à la fête du Saint-Sacrement, à son institution, à ses rubriques et à son office. N. P.

E. Denis. *La vraie histoire de Sainte Julienne de Liége et de l'institution de la Fête Dieu.* Tournai, Casterman, 1935, (20×13 cm.), 208 p. Prix : 15 frs.

C'est le second livre que M. l'abbé Denis consacre à sainte Julienne. Dans le premier, qui date de 1927, il étudiait toutes les sources d'après les règles de la critique historique. Dans celui-ci il raconte la vie de la sainte, surtout d'après son biographe principal, contemporain mais anonyme. Bien écrit et magnifiquement imprimé, cet ouvrage met bien en scène le personnage principal, Julienne, ses amis et collaborateurs comme Sainte Ève, la recluse de Saint-Martin, le chanoine Jean de Lausanne, l'évêque de Liége, Robert de Thourotte, et ses adversaires ou les adversaires de l'établissement de la Fête-Dieu, principalement des chanoines de Saint-Lambert. Quelques illustrations ajoutent encore au charme de ce livre.

E. DE MOREAU, S. I.

L. E. Halkin. *Introduction à l'histoire paroissiale de l'ancien diocèse de Liége.* Bruxelles, Édition Universelle, 1935, (23×16 cm.), 112 p.

Voici un excellent guide pour les monographies d'histoire paroissiale.

Celles qui ont été composées jusqu'à ce jour manquent parfois de références, de bases documentaires, etc. M. Halkin fournit aux futurs auteurs des indications bibliographiques sur les institutions ecclésiastiques, la géographie et l'histoire ecclésiastique. Il apprend à classer les archives, à dresser les diverses fiches. Il recommande aux travailleurs de ne pas se contenter de l'histoire ancienne, mais de s'attacher à l'état actuel des paroisses. Il leur propose un questionnaire dans ce but.

Les paroisses de l'ancien diocèse de Liége sont groupées dans l'ordre alphabétique, de la p. 40 à la fin du volume, avec l'indication des principales études dont elles ont été l'objet. É. DE MOREAU, S. I.

O. Doerr. *Das Institut der Inclusen in Süddeutschland.* Coll. Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens. Heft. 18. Münster, Aschendorff, 1934, (27×16 cm.), XVI-168 p. Prix : 8,25 Mk.

M. Doerr n'a pas l'ambition dans ce travail d'épuiser un sujet encore très peu connu. On soupçonne par exemple que l'institution des reclus — c'est-à-dire de ces hommes ou de ces femmes qui, pour des motifs religieux, se faisaient enfermer dans une *cella* pour le reste de leurs jours — on soupçonne que cette institution est d'origine orientale et qu'elle s'est développée très vite en Irlande. Mais on doit encore s'en tenir à ces généralités.

M. Doerr limite son enquête au sud de l'Allemagne. La dernière partie de son livre recherche donc, notamment dans les nécrologes d'abbayes, la trace des noms de reclus des deux sexes depuis les origines, c'est-à-dire depuis le x^e^ siècle, jusqu'au début du XVI^e^. Au diocèse de Ratisbonne est consacrée une dissertation spéciale. On peut en effet y signaler un bon nombre de récluseries, dont quatre d'origine irlandaise.

Nous nous sommes surtout attaché à la première partie du livre, de nature plus générale.

Quelles sont les sources à utiliser pour étudier les reclus ? Ce sont les actes des conciles; les règles de reclus dont la plus connue et presque la plus ancienne a pour auteur Grimlaicus (IX^e^ siècle) et doit avoir été composée, d'après l'auteur, à Metz ou dans les environs; des lettres d'évêques, d'abbés et de moines à des reclus; des prédications; des actes de donations, ventes, etc.; des nécrologes et listes d'anniversaires d'abbayes ; des chroniques et Vies de saints; des récits anecdotiques comme ceux de Césaire d'Heisterbach. L'auteur donne ici une place spéciale au *De Reformatione monasteriorum* de Jean Busch.

Après avoir énuméré les principaux travaux modernes écrits sur ce sujet, M. Doerr retrace en deux chapitres : l'évolution de l'institut des reclus en Occident et la vie des reclus. Glanons quelques détails dans ces pages si pleines.

Grégoire de Tours et les conciles francs des VI^e^ et VIII^e^ siècles nous livrent les plus anciens détails sur les reclus en Occident. Le concile de Francfort de 794 peut être considéré comme terminant une première phase de leur histoire. Ils dépendaient alors des évêques, devaient passer par un temps d'épreuve avant d'être enfermés et leur décision était irrévocable. Au

XII^e siècle le nombre des femmes recluses augmente dans de fortes proportions. Cela tient à des causes économiques, mais surtout, comme le prouve M. Doerr, à des causes religieuses, à une vie plus intérieure, à un courant de mysticisme qui se remarque alors dans le monde féminin. Ces femmes, tantôt une, tantôt deux, trois, quatre ou cinq, se font enfermer près des églises monastiques et appartiennent ainsi à un ordre, bénédictin, cistercien, dominicain, etc.

Les rituels et les pontificaux du moyen âge nous ont conservé un bon nombre d' « Ordo ad hominem includendum ». En dépit de la grande variété des formules et des rites, on y retrouve toujours cinq parties : la messe tantôt du Saint-Esprit, tantôt de Requiem; la procession; la bénédiction de la *cella*; l'introduction de la recluse; la fermeture ou *reclusio*.

Les occupations des reclus variaient beaucoup. Outre la prière et la lecture pieuse, en en voit qui copient des manuscrits et qui composent des traités. Ils reçoivent beaucoup de visites à la fenêtre dirigée vers la ville — tandis qu'une autre s'ouvre sur l'Église —, consolent, dirigent, instruisent. Ils eurent une grande influence et jouirent d'une grande popularité.

Le travail de M. Doerr est vraiment méritoire. Puisse-t-il être imité. Ainsi sera possible la synthèse qu'il appelle de ses vœux.

É. DE MOREAU, S. I.

P. Imbart de la Tour. *Les origines de la réforme. Tome IV. Calvin et l'institution chrétienne.* Paris, Firmin-Didot, 1935, (23 × 14 cm.), XIV-506 p. Prix : 25 frs.

On avait presque désespéré de voir paraître le quatrième volume du grand ouvrage d'Imbart de la Tour. Celui-ci était mort le 18 décembre 1925.

Heureusement le *Calvin* qui constituait, dans sa pensée, le point culminant de son œuvre, avait été poussé fort loin. Des disciples, des admirateurs, des amis ont pu mettre au point le manuscrit et combler ses lacunes. Cependant les notes, dans lesquelles Imbart avait ramassé une documentation considérable, ont dû être, dans bien des cas, supprimées ou réduites, faute de précisions indispensables; les stastistiques des procès d'hérésie instruits par les divers parlements, et qui établissaient — conclusion capitale — que le nombre des victimes était en proportion infime avec le nombre des inculpés, ont dû être laissées en blanc. Et le III^e livre reste inachevé.

Dans le premier, Imbart étudie *l'homme et l'œuvre* (Ch. I. La formation. Ch. II. La doctrine. Ch. III. Le gouvernement. Ch. IV. La personnalité). Dans le deuxième *la propagande de l'Évangile* (Ch. I. Les milieux. Ch. II. Les moyens. Ch. III. La répression légale). Dans le troisième enfin *la réforme organisée* (Ch. I. La France de Henri II. Ch. II. L'empire de Genève. Ch. III. La naissance du parti).

Nous possédons enfin en français un ouvrage sur Calvin et nous n'en sommes plus réduits aux interminables volumes de Doumergue. Ceux-ci resteront utiles, surtout pour les détails précis qu'ils contiennent. Mais Imbart fournit à ses lecteurs une synthèse magnifique. On pourra peut-être trouver qu'il systématise trop les rares renseignements que nous

possédons sur la jeunesse de Calvin. Quant à la doctrine de *l'Institution chrétienne* nous l'avons trouvée magistralement exposée et nous n'avons pas moins admiré les paragraphes ou les chapitres consacrés à l'initiation théologique, à l'originalité de Calvin, à la personnalité de Calvin, à son gouvernement à Genève. Toutefois la composition du livre II et du livre III durent coûter à l'éminent historien beaucoup plus de travail. Que de détails il a dû glaner dans les écrits du temps sur le clergé, les intellectuels, les diverses classes sociales! Combien il lui a fallu de patience pour réunir les chansons, les pièces de théâtre, les pamphlets, etc., répandus en France par les calvinistes!

La publication d'ouvrages du genre de celui-ci constitue un événement historique... et l'on serait presque tenté d'ajouter : un événement littéraire.

É. DE MOREAU, S. I.

***J. von Walter.** *Die Geschichte des Christentums. 3. Halbband. Die Reformation.* Gütersloh, Bertelsmann, 1935, IV-346 p. Prix : 10 Mk.

Nos lecteurs connaissent déjà les tendances générales de cet ouvrage qui continue à paraître avec rapidité (Cfr *N. R. Th.*, 1935, p. 661). Le présent *Halbband* n'est plus de la compétence du recenseur. Il traite du mouvement de la Réforme, et presque exclusivement dans son développement en Allemagne. La psychologie, la doctrine et la vie de Luther forment la partie principale. Le point de vue adopté est nettement protestant. A certains égards il ne sera pas inutile qu'un catholique spécialisé en ces matières connaisse l'ouvrage. Cela lui permettra de mieux connaître la mentalité que l'enseignement universitaire luthérien imprime encore à nombre de ministres de cette Église, et que, par suite, l'on peut croire encore régnante au moins dans les régions fortement protestantisées de l'Allemagne septentrionale et orientale.

Ch. MARTIN, S. I.

Monumenta Ignatiana. Series tertia. Sancti Ignatii de Loyola constitutiones Societatis Iesu. Tomus primus. Monumenta constitutionum praevia. Coll. Monumenta historica Societatis Iesu. Vol. 63. Rome, Monumenta historica, S.I.,1934, (25 × 16 cm.), CCLXXII-460 p. Prix : 55 lires.

Ce volume ouvre la troisième série des monumenta Ignatiana dont la première comprend les lettres et les instructions du saint; la 2e les exercices spirituels et la 4e épuisée pour le moment les anciens écrits au sujet du saint fondateur. Cette troisième série consacrée aux Constitutions comprendra trois volumes consacrés respectivement aux documents préparatoires, au texte espagnol et au texte latin des Constitutions de la Compagnie de Jésus. Une préface générale à toute la publication traite des Constitutions en général, de l'examen et des déclarations, des éditions antérieures; des principes et de la méthode de cette nouvelle édition et enfin des commentateurs des Constitutions. Les prolégomènes qui suivent analysent les divers documents publiés dans le volume et en font une étude des plus fouillées à tous les points de vue. Dans le courant de cet examen, l'auteur a plus d'une fois l'occasion de préciser l'un ou l'autre détail, date ou attribution et de

rectifier plus d'une légère erreur qui s'était glissée dans les travaux même les plus récents sur l'histoire des origines de la Compagnie ou sur celle des Constitutions. L'auteur y fait preuve d'une vaste érudition et d'un grand sens critique. Dans l'étude des documents, ces prolégomènes ne les classent pas d'après l'ordre chronologique suivi dans l'édition même des documents; ils les répartissent au contraire d'après leur origine. Un chapitre : « de labore sociorum » comprend ceux qui, tels que les délibérations, votes, observations, etc., signalent la coopération des premiers compagnons d'Ignace; un autre chapitre, de loin le plus développé, « de labore Sancti Ignatii », nous permet de suivre dans tous ses développements le labeur du fondateur; un troisième analyse et classe les diplômes pontificaux antérieurs à l'édition définitive des Constitutions. Une description minutieuse des manuscrits suivie d'une bibliographie développée termine ces prologomènes. On peut avoir l'impression que tel ou tel commentaire serait mieux placé immédiatement avant le document qu'il éclaire, mais, à la réflexion et surtout à cause des rapports mutuels de ces documents, on conviendra que l'ordre choisi est le plus logique. Cette édition de grande valeur scientifique, tout en laissant l'un ou l'autre point en suspens, peut être considérée comme définitive et sera indispensable à quiconque voudra faire une étude historique des Constitutions de la Compagnie de Jésus. Une table analytique très développée facilite les recherches de détail.

A. De Bil, s. i.

G. Hofmann, S. I. *Vescovadi cattolici della Grecia. I. Chios.* Coll. Orientalia christiana. Vol. XXXIV, 1. Rome, Institut Oriental, 1934, (24 × 16 cm.), 164 p. Prix : 26 lires.

Dans ce premier fascicule du « Vescovadi Cattolici della Grecia », le P. Hofmann publie une série de 21 documents relatifs à l'évêché de Chios de 1566 à 1822. La plupart d'entre eux sont des relations des visites apostoliques. La série s'ouvre par une lettre au Cardinal Bellarmin envoyée par les délégués des catholiques de Chios en reconnaissance de la visite apostolique de l'évêque de Tine; elle se clôture par la relation de la visite de l'archevêque Cardelli en 1726. En guise d'introduction le P. Hofmann publie sa conférence donnée sur l'Église catholique de Chios 1566-1822, à l'Institut pontifical oriental le 22 février 1933 après son voyage à l'île. Il y retrace sommairement l'histoire religieuse de l'île sous les diverses dominations qu'elle eut à subir, surtout depuis la conquête turque de 1566 à 1822 (date des massacres). Cette période de sujétion est coupée par un court intermède de liberté pour les chrétiens, à la suite de la victoire des Vénitiens en septembre 1694. La domination turque s'y rétablit en 1695. L'auteur esquisse brièvement la situation religieuse de l'île et énumère les hommes célèbres du point de vue religieux.

A. de Bil, s. i.

L. Kerbiriou. *Les missions bretonnes, Histoire de leurs origines mystiques.* Kérinon, chez l'auteur, 1933, (23 × 14 cm.), 260 p. Prix : 12 frs.

Au temps où saint François Régis renouvelait l'esprit chrétien dans les Cévennes, une autre province française, la Bretagne, était le théatre d'une épopée de conquête et de foi. C'est cette épopée que M. Kerbiriou, qui s'est déjà signalé par plusieurs études sur l'histoire religieuse de la Bretagne, nous décrit dans ce volume qui obtint le prix Sicard 1933. Tandis que l'œuvre de saint François Régis n'eut pas de lendemain, celle de Michel Le Nobletz et du P. Maunoir s'est perpétuée dans les missions bretonnes. Après une mise au point bien documentée de la situation religieuse de la Bretagne avant l'œuvre des deux apôtres, qui nous montre que l'ombre, de ci de là fort épaisse, de l'ignorance et de l'indifférence, n'avait cependant pas tout envahi, l'auteur nous retrace l'apport successif des deux apôtres et l'aide qu'ils reçurent de leurs collaboratrices mystiques M. A. Picard et Catherine Daniélou. C'est une figure bien originale et bien attachante que celle du précurseur, apôtre isolé, véritable pionnier, qui passa le flambeau de son zèle à son disciple le P. Maunoir, apôtre d'un type différent, chez qui se retrouve cependant un même esprit et qui sut étendre et fixer l'œuvre commencée. Le livre de M^r^ Kerbiriou n'est pas seulement un livre attachant et un bon livre, c'est aussi une œuvre bien documentée. Tel chapitre, par exemple *La Cabale*, doit faire réfléchir et éclaire l'énigme de cette vague d'impiété trouble qui remuait les bas-fonds de l'Europe à cette époque. Le P. Maunoir n'était ni un emballé ni un crédule et il avait pu toucher du doigt les affreux ravages causés dans les âmes. A. DE BIL, S. I.

M. Deloche, *Un Frère de Richelieu inconnu, chartreux, primat des Gaules, cardinal, ambassadeur. Documents inédits.* Coll. Bibliothèque d'histoire. Études. Paris, Desclée De Brouwer, 1935, (20 × 13 cm.), 554 p., plusieurs gravures. Prix : 28 frs.

Quelle surprise que la découverte d'un Richelieu inconnu! Combien aussi méritait-il meilleur sort. Le seul tort de ce très grand homme fut le succès de son cadet, le grand ministre. La vie valait par elle-même d'être contée. Mais en outre, elle nous introduit dans les milieux littéraires, administratifs, politiques et diplomatiques du temps. Elle nous révèle encore un aspect ignoré de l'âme du Cardinal-ministre, l'amour fraternel. Décrite par le menu, un peu longuement, cette histoire est intéressante : le bon chartreux devenu cardinal crée irrésistiblement la sympathie. C. SEVRAIN, S. I.

***N. Sykes, M. A.** *Church and State in England in the XVIII^th^ century.* Cambridge, University Press, 1934, (24 × 16 cm.), XII-456 p. Prix : 21 sh.

L'histoire de l'Église anglicane au XVIII^e^ siècle étant encore loin d'être faite, M. N. Sykes ne présente son livre que comme une contribution à l'étude de ce sujet.

Il y insiste beaucoup, et avec raison, semble-t-il, sur quelques caractères de l'Église anglicane du XVIII^e^ siècle. Notons : la non-résidence des évêques pendant la moitié de l'année. En effet, après la révolution de 1689, le parlement a une session annuelle, qui dure d'octobre à mai ou juin. Les

vingt-six archevêques et évêques doivent alors siéger à la chambre des Lords. Une conséquence de cette situation c'est que les évêques appartiennent à l'un des deux grands partis et que, parfois, souverains et ministres tiennent un peu trop compte des opinions politiques dans les nominations ecclésiastiques.

On ne peut dire qu'à l'époque hanovrienne les chefs des Églises négligent leur office. Il y a même parmi eux des prélats consumés de zèle comme Gilbert Burnet de Salisbury. Mais leur absence pendant six mois de l'année ou davantage s'ajoutant, pour certains autres diocèses, à des raisons d'un autre genre (état des routes, manque de moyens de locomotion), rendent les visites diocésaines et les tournées de confirmation très irrégulières. Pour les ordinations, il n'est pas rare que les évêques dont les sièges ne sont pas trop éloignés de Londres, fassent venir les candidats dans cette ville, à l'époque de la session législative, et leur confèrent sous-diaconat, diaconat ou prêtrise dans une église de la ville.

Un autre défaut c'est la grande disproportion entre le nombre des candidats à la prêtrise, formés dans les universités, et celui des bénéfices. Les cadets des familles aristocratiques, les chapelains de la cour et des seigneurs, et les privilégiés qui parviennent à se faire protéger accèdent très vite aux places vraiment lucratives, aux évêchés ou aux quelque six cents dignités dans les chapitres. Mais l'immense majorité des aspirants au sacerdoce se morfond pendant des années dans un poste de vicaire, dont les revenus annuels varient en moyenne entre 30 et 40 livres. D'ailleurs la cure à laquelle ils arrivent ensuite ne vaut pas, en général, beaucoup mieux, du point de vue financier. En 1710, 5597 bénéficiers ne touchent que 50 livres. Et ils n'ont pas, comme les chanoines, la ressource du cumul, autre fléau contre lequel l'Église hanovrienne n'a pas lutté plus efficacement que l'Église des Stuarts.

Un grand mérite de ces évêques est de s'être opposés au déïsme, au rationalisme et à l'irréligion. L'ouvrage de J. Butler (1692-1752) : *The Analogy of Religion natural and revealed to the Constitution and Course of nature* (1736) mérite surtout d'être cité sous ce rapport. Mais il faut avouer que ce rationalisme et ce déisme exercèrent une forte influence dans l'Église anglicane. Tous les prélats ne sont pas *latitudinariens* comme Hoadly et Watson. Mais beaucoup n'ont plus l'orthodoxie de l'époque antérieure. L'unitarisme (antitrinitarisme) fait des progrès; on propose déjà de faire disparaître du *Prayer Book* le credo athanasien, etc. Les sermons insistent surtout sur la paternité de Dieu et le devoir de bienveillance et de charité vis à vis du prochain. Ils ont bien peu cure de la renonciation et de l'ascétisme et prêchent plutôt la modération.

M. Sykes nous a fort bien exposé ces caractères et son livre mérite tous les éloges. É. DE MOREAU, S. I.

F. Prims. « *Prêtres insoumis ?* ». *De kerk van Antwerpen onder het Directoire (april 1797 — november 1799)*. Anvers, « Bijdragen tot de Geschiedenis », 1935, (20×13 cm.), 334 p.

F. Prims. *Brieven aan Deken Werbrouck (1797) over « de zaak van de Clergé »*. Anvers, « Bijdragen tot de Geschiedenis », 1935, (20 × 13 cm.), 296 p.

F. Prims. *De katholieke dagbladpers te Antwerpen.* Anvers, De Vlijt, 1935, (21 × 16 cm.), 128 p.

« Prêtres insoumis » : c'est le titre d'un dossier, laissé aux archives de la ville d'Anvers par le régime français. Avec ces documents et d'autres pièces d'Anvers et de Paris, M. le chanoine Prims retrace les grandes lignes de l'histoire ecclésiastique de notre métropole commerciale sous le Directoire. L'intérêt de son livre consiste surtout en ce qu'il nous fait apparaître vivement le fanatisme des jacobins anversois et la fidélité de nos bons prêtres.

Le second volume contient les lettres adressées au doyen Werbrouck, et conservées aux archives de l'archevêché de Malines. Cet éminent prêtre avait acquis un très grand renom, après avoir écrit au commissaire du Directoire qu'il ne pouvait en conscience signer la déclaration imposée par la loi du 7 vendémiaire an IV. C'est Jean Werbrouck, élu député au Conseil des Anciens, frère du curé-doyen d'Anvers, qui est l'auteur de la plupart de ces lettres; il s'y montre beaucoup trop optimiste sur le régime français. Avec un grand nombre de confrères, le doyen Werbrouck fut condamné à la déportation. Archiviste consciencieux et infatigable, M. Prims a fait œuvre très méritoire en publiant ces pièces qui mettent en relief une des plus belles figures de notre clergé.

En 1936, Rome ouvre son Exposition internationale de la Presse catholique. C'est l'occasion de publier un aperçu de la bonne presse à Anvers depuis le 17e siècle jusqu'à nos jours. Particulièrement intéressant est le sort de ces publications pendant la domination française. Membre très actif de l'Académie Royale Flamande, M. le chanoine Prims n'oublie pas de mentionner les journaux d'expression française. J. Salsmans, s. i.

J. Schmidlin. *Papstgeschichte der neuesten Zeit. II Band. Papsttum und Päpste gegenüber den modernen Strömungen. Pius IX und Leo XIII (1846-1903).* Munich, Kösel et Pustet, 1934, (24 × 16 cm.), xxviii-610 p. Prix : 22 Mk.

Une année après le premier paraissait le deuxième volume de la *Papstgeschichte* de M. Schmidlin. Il compte cent pages de moins. Il est consacré aux deux pontificats, d'exceptionnelle longueur, de Pie IX (1846-1878) et de Léon XIII (1878-1903).

Nous ne reviendrons pas sur les qualités de cette œuvre capitale dont les revues ont souvent déjà mis en relief la valeur.

L'auteur n'a guère pu disposer de documents inédits. Les Archives secrète du Vatican lui sont restées inaccessibles. Il a dû se contenter des sources publiées jusqu'ici, soit d'une manière indépendante, soit dans des biographies. Nous eussions voulu qu'il basât davantage sur elles son exposé et, sans se priver des ouvrages spéciaux bien faits, qu'il renonçât à se servir d'ouvrages généraux comme Hergenröther et Mourret, le plus souvent de seconde main.

L'histoire du pontificat de Léon XIII nous semble meilleure que celle de

Pie IX. L'auteur y suit, souvent de très près, les trois volumes de Soderini sur Léon XIII, qui ont vraiment la valeur d'une source. Dans la partie consacrée à Pie IX, le paragraphe ayant trait à la Belgique (pp. 129-135) est sans doute l'un des moins bons. Quiconque est au courant de cette histoire, le trouvera confus et y relèvera plusieurs inexactitudes. Ici se constate, plus sans doute qu'ailleurs, le défaut que nous reprochions à M. Schmidlin. Il renvoie à des ouvrages qui sont dépourvus d'autorité pour l'histoire spéciale de l'Église en Belgique, comme Mourret. Il en omet plusieurs autres qu'il aurait dû utiliser. Là et ailleurs il lui arrive de déformer les noms propres (par exemple *Vilain* au lieu de *Vilain XIIII*; *Bontifé* au lieu de *Mgr Nava di Bontife*, etc.) ou de citer inexactement des ouvrages. Ainsi les volumes de l'*Histoire de la Belgique contemporaine* ne sont pas à mettre sous le nom de M. Terlinden pas plus que ceux de la *Belgique et le Vatican* sous celui de M. Hymans.

Il serait injuste d'insister trop sur ces quelques pages. Nous pensons que l'exposé de M. Schmidlin est en général fort exact. Il est aussi suffisamment développé. Ses appréciations sont impartiales et modérées.

É. DE MOREAU, S. I.

E. Soderini. *Il pontificato di Leone XIII. Vol. II-III.* Milan, Mondadori, 1934, (23 × 15 cm.), XVI-532 p., XVI-600 p., plusieurs gravures. Prix : 35 lires le volume.

Feu Edouard Soderini avait été chargé par Léon XIII de faire paraître une biographie du grand pape un certain temps après la mort de celui-ci. Il pouvait pour le composer, avoir accès aux archives secrètes.

Le premier volume, paru en 1932, portait pour sous-titre : Le conclave. L'œuvre sociale. Le second comprend deux parties : Les rapports avec l'Italie. Les rapports avec la France. Le troisième est tout entier consacré aux rapports avec l'Allemagne. On ne peut donc dire que nous ayons ici une biographie complète de Léon XIII.

Mais aucun ouvrage de telle importance n'existait sur ce pontificat. Non seulement M. Soderini se montre au courant des faits déjà connus — sans d'ailleurs citer de sources ni d'ouvrages; il modifie sur de nombreux points les solutions admises et il donne l'explication de plusieurs énigmes. De là l'intérêt captivant de son exposé. Nous apprenons par exemple dans ces pages que si Léon XIII renonça à bénir le peuple de la loge extérieure de Saint-Pierre lors de son avènement, il ne le fit pas à cause d'une prétendue intervention de Crispi mais sur le conseil du cardinal Bartolini; qu'il fut, au début de son pontificat, partisan de la suppression du *Non-Expedit* et qu'il changea d'avis parce qu'il n'était pas assez sûr de l'énergie du parti conservateur national, etc., etc. Des exemples du même genre pourraient être pris dans tous les chapitres de ces deux volumes. Sur les conflits avec le gouvernement italien, sur l'intervention du pape en faveur de la libération des prisonniers italiens après Adoua, sur les débuts de la nonciature Czaki à Paris, sur les conférences de Kissingen et de Vienne entre Bismarck, d'une part, et de l'autre, les nonces Aloïs Masella et

Jacobini, pour arriver à rétablir les relations entre Rome et Berlin, etc., M. Soderini utilise de longs rapports des Archives Vaticanes (p. ex. ceux de A. Masella). Assez souvent aussi il recourt au témoignage personnel de Léon XIII qu'il a interrogé sur tel ou tel événement de son pontificat. En diverses circonstances d'ailleurs Soderini lui-même fut mêlé directement aux événements, par ex. dans la négociation relative aux prisonniers italiens en Afrique.

Il y a quelques passages où se remarque encore trop le panégyriste. Ainsi dans celui-ci « Egli, e lo possiamo garantire con agni sicurezza, non penso mai ad abbandonare spontaneamente Roma » (II, p. 57). Il est cependant prouvé qu'à divers moments de son pontificat, notamment après les excès de la canaille romaine lors du transfert nocturne des restes de Pie IX à Saint-Laurent-hors-les-Murs (1881), après l'élévation du monument à Giordano Bruno (1889), après la visite à Rome de pèlerins francais qui inscrivirent sur le registre du Panthéon : *Vive le pape* (1891), Léon XIII songea sérieusement à se réfugier en Autriche, en Espagne ou ailleurs (p. ex. lettre du 18 août 1881 à François-Joseph; lettre secrète, du 5 juillet 1888, de Rampolla lue par le nonce Galimberti au ministre autrichien Kolnoky; discussions au consistoire secret du 30 juin 1889). En 1889, Crispi fit même écrire au pape qu'on ne s'opposerait pas à son départ, mais qu'on n'autoriserait plus son retour à Rome. É. DE MOREAU, S. I.

C. De Clercq. *Les églises unies d'Orient.* Coll. Bibliothèque catholique des sciences religieuses. N° 94. Paris, Bloud et Gay, 1934, (19 × 12 cm.), 160 p.

Ce volume complète celui du R. P. Janin paru dans la même collection et intitulé : *Les Églises d'Orient.* Il suit le même ordre de chapitres, sauf à en ajouter un sur l'Église maronite, parce que celle-ci n'a pas, comme les autres Églises catholiques d'Orient, son correspondant parmi les Églises schismatiques. On sait que l'origine de tous ces groupements catholiques est due à des retours à l'unité de membres des Églises séparées. Il y a actuellement huit millions de catholiques de rite oriental.

Après une introduction sur le retour à l'unité et un chapitre général sur les Églises orientales unies, l'auteur aborde l'étude des différents groupes : grecs et italo-grecs, Melkites, Russes et Ruthènes, Serbes et Bulgares, Roumains, Arméniens, Syriens et Chaldéens, Maronites, Coptes et Éthiopiens. Chacun de ces exposés est divisé en deux parties : 1. Historique; 2. Situation actuelle. A la fin du volume un tableau d'ensemble réunit les Églises et obédiences catholiques orientales avec le nombre des fidèles qu'elles groupent. Faite en général d'après la *Statistica con cenni storici della gerarchia et dei fedeli di rito orientale* (Cité du Vatican, 1932), cette liste corrige sur certains points les chiffres de la statistique officielle.

Très au courant et de nature à rendre beaucoup de services, le petit ouvrage de M. l'abbé De Clercq ne manque pas d'originalité. L'auteur souhaite que la formation de séminaristes orientaux à Rome devienne moins occidentale; il note que les fidèles orientaux ont beaucoup plus de facilité à suivre les offices que leurs coreligionnaires d'Occident et qu'ils prennent plus de part aux cérémonies, etc., etc. É. DE MOREAU, S. I.

M. De Meulemeester, C. SS. R., E. Collet, C. SS. R. et Cl. Henze, C. SS. R. *Bibliographie générale des Écrivains rédemptoristes. Deuxième partie. Auteurs rédemptoristes A—Z.* Louvain, Imprimerie Saint-Alphonse, 1935, (30×21 cm.), 480 p.

Il y a deux ans nous disions ici (*Nouv. Rev. Théol.*, T. LX (1933), pp. 797-798) tout le bien que nous pensions du T. I. de cet ouvrage. Deux nouvelles années ont suffi au R. P. De Meulemeester et à ses collaborateurs les PP. Ern. Collet et Cl. Henze, pour achever le T. II de cette importante publication, cela sans baisse visible des belles qualités qui recommandaient le premier. Le nouveau tome contient en réalité toutes les notices bibliographiques des écrivains rédemptoristes de A. à Z. Pour chacun d'eux, il indique le lieu d'origine, la date de naissance, celle de l'ordination sacerdotale, les fonctions remplies dans la Congrégation et, pour beaucoup, la date du décès. Telle de ces notices équivaut à une biographie sommaire; quelques unes, font revivre, au moyen de quelques traits sobres et précis, une physinomie littéraire et morale. C'est le cas pour celle du R. P. François-Xavier Godts. Les lecteurs qui l'ont connu l'y retrouveront tout entier. Chaque nom propre est suivi de la liste des ouvrages publiés sous ce nom; on a pris soin d'en relever les différentes éditions, avec l'année et le lieu de la publication; on a poussé le souci d'être complet jusqu'à signaler les articles et séries d'articles de revues, chaque fois qu'on les a jugés assez importants, pour qu'il y ait intérêt ou profit à les pouvoir retrouver au besoin. On le voit; c'est du travail fini que nous livrent là ces trois chercheurs réunis.

Quant à l'impression d'ensemble qui se dégage de la lecture de ces colonnes de titres d'ouvrages, imprimés en italiques et appartenant à tous les idiomes de l'Europe, elle est toute à l'honneur de la Congrégation du Très Saint Rédempteur. La grande majorité de ces écrits témoigne d'un zèle ardent pour le salut des âmes; elle vise à maintenir ou à développer la vie surnaturelle dans le peuple chrétien, à intensifier la pratique sacramentelle, à propager les formes les plus saines, les plus traditionnelles aussi de la dévotion catholique. Il est naturel que des hommes apostoliques aient des préférences pour le sermon, le traité de morale ou de casuistique, bref pour cette connaissance pratique de l'homme moral qui est indispensable au ministère du sacrement de pénitence. Ceci ne signifie nullement que la science spéculative soit un terrain que les PP. Rédemptoristes comptent laisser bénévolement à autrui. On s'en rendra bien compte en lisant les notices de Rédemptoristes éminents, tels que les Cardinaux Dechamps et Van Rossum ou celles d'hommes tels que les PP. Aertnys, Debongnie, Droege, René Kremer, Rösler etc. Mais il reste vrai de dire que l'esprit de saint Alphonse écrivain continue à inspirer les travaux écrits de ses enfants : leur plume sert deux grandes causes : celle des âmes et celle de l'Église. C'est là un mérite que nul autre ne vaut à nos yeux.

Un troisième tome est en préparation. Il contiendra les inévitables suppléments, les notices des anonymes et les inventaires généraux qui permettront le maniement facile de cette précieuse bibliographie. Trop modestement les auteurs la présentent comme un « essai », mais ils est des essais qui sont des coups de maître.

FR. JANSEN, S. I.

HISTOIRE DES RELIGIONS

P. Tacchi Venturi. *Storia delle Religioni. Vol. I.* Turin, Unione Tipografica Editrice Torinese, 1934, (28 × 20 cm,), XX-632 p. Prix : 80 lires.

L'Unione tipografica Torinese a voulu doter l'Italie catholique d'une histoire des religions qui, pour être confiée à des croyants, n'en est pas moins objective. Le P. Tacchi Venturi chargé de l'éditer en a confié l'exécution à un groupe de compétences, se contentant de l'introduire par quelques considérations qui en caractérisent le but et l'esprit. Œuvre de haute vulgarisation, elle vise un public plus large que celui des spécialistes; de là, certaines directives quant à la bibliographie, aux méthodes d'exposition qui tendront à l'objectivité scientifique sans s'attarder aux controverses. Un chapitre sur la religion chrétienne doit, comme dans Christus, terminer l'ouvrage. L'œuvre, à en juger du moins par le premier volume, est italienne cent pour cent. Les collaborateurs sont tous des savants déjà connus par leurs travaux en la matière et bien préparés par leurs études et leur enseignement au sujet à traiter. Des professeurs des diverses Universités royales italiennes : Rome, Florence, Naples, etc. y coudoient ceux de l'université du Sacré-Cœur de Milan, du séminaire de Reggio-Emilia et de l'Institut biblique.

Le 1er volume comprend, après une introduction générale due à la plume du P. Messina, des monographies sur la religion des primitifs de Boccassino, celle du Mexique et de l'Amérique Centrale de Crivelli; la Chine par G. Vacca; le Japon par Rivetta; l'Egypte ancienne par A. Calderini; la Perse et aussi le Manichéisme par Messina; la religion de Canaan et des Araméens par G. Furlani; la religion Mandéenne par Tondelli; les religions grecque, romaine, germanique et balto-slave par Vesta, Galdi, B. Vignola et V. Pisani. Les monographies, sans peut-être atteindre une égale originalité, sont toutes de première qualité, A signaler surtout celles de Calderini, de Furlani, de Messina, de Vesta et de Vacca. Ce n'est pas méconnaître la valeur de l'œuvre que de noter quelques desiderata.

L'ordre dans lequel ont été traitées les matières diverses a peut-être été conditionné par des motifs extrinsèques. Ainsi, on se serait attendu à voir dans ce volume la religion assyro-babylonienne traitée à côté de celle des Araméens et la religion mandéenne faire suite au Manichéisme. Un exposé plus développé de la religion mycéno-crétoise aurait pu servir d'introduction à la religion grecque, dans laquelle il aurait fallu comprendre aussi la religion hellénistique. Il est vrai que le point intéressant de celle-ci reparaît dans l'histoire religieuse de l'empire romain. La bibliographie est ici plus ample, là plus réduite, là encore, ce qui n'est pas à dédaigner, accompagnée d'appréciations critiques. Celle de la contribution du P. Crivelli aurait pu être plus complète à en juger par celle de l'excellent article du professeur Calegari dans l'Encycl. Italiana : Messico precolombiano. A noter encore que l'introduction du P. Messina et la première partie de l'article du

professeur Boccassino chevauchent partiellement. Il est à espérer que le second volume ne se fera pas attendre et achèvera ce monument de la science catholique italienne. A. De Bil, s. i.

K. L. Bellon. *Godsdienstwijsbegeerte.* Coll. Philosophische Bibliotheek. Anvers, Standaard, 1934, (23 × 17 cm.), 284 p. Prix : 38 frs.

K. L. Bellon. *Inleiding tot de godsdienstgeschiedenis.* Anvers, Standaard, 1935, (20 × 14 cm.), 166 p. Prix : 16 frs.

Après son introduction à l'histoire comparée des religions, M. le Professeur Bellon nous donne, dans la collection où parut son premier ouvrage, une philosophie de la religion et dans une autre une introduction à l'histoire de la religion. Tandis que son premier volume contenait un exposé critique des méthodes de l'histoire des religions et des théories sur l'origine et le développement des religions, la philosophie de la religion recherche les principes et les fondements de la réalité qu'on appelle religion; l'histoire de la religion étudie le fait religieux en ses manifestations dans les diverses religions ce que d'aucuns appellent la phénoménologie religieuse.

La philosophie de la religion de M. Bellon est divisée en trois grandes sections. La première, une sorte d'introduction qui se clôture par la détermination de l'objet de la philosophie de la religion, passe en revue les différentes tendances de la philosophie religieuse. Une première à base de religion positive recherche les rapports entre la philosophie de la religion et la théologie, et se subdivise en deux courants : catholique et protestant. La 2e, indépendante de toute religion positive, reflète l'évolution de la philosophie moderne en face du problème religieux, allant du rationalisme et déisme à l'idéalisme critique et au naturalisme et positivisme. La 3e examine la religion dans sa réalité historique et psychique : elle est représentée par l'hégélianisme, l'historisme, le sociologisme et le biologisme. La critique de ces diverses tendances aboutit à déterminer l'objet de la philosophie de la religion et assigne leurs tâches à la philosophie religieuse existentielle qui étudie la vie religieuse, à l'analyse de cet objet que l'histoire de la religion et la psychologie religieuse lui ont décrit et dont la phénoménologie religieuse a groupé les divers éléments. A ce stade elle se relie à la philosophie de l'histoire dont elle est une partie. La philosophie religieuse normative formule des jugements de vérité et de valeur. L'auteur rencontre ici et écarte l'objection de Rosenmüller qui élimine la philosophie de la religion au profit de la théologie. L'auteur résume ensuite ses positions qu'il développera dans les sections suivantes : la philosophie de la religion fait l'étude approfondie des causes et des facteurs qui régissent l'origine et le développement de la vie religieuse de l'homme; elle s'attache en outre à prononcer avec l'aide de la métaphysique un jugement sur la vérité et la valeur des conceptions et de l'attitude religieuses telles qu'on les rencontre dans les religions concrètes. La philosophie de la religion ne peut les prononcer d'une façon définitive; elle doit se compléter par l'apologétique ou la théologie fondamentale. Sans méconnaître l'originalité et la valeur des œuvres de Wunderle, Steffes, Straubinger et Rosenmüller, il nous semble que l'exposé de M. Bellon constitue un progrès parce qu'il est plus

complet et dégage mieux son sujet de la théologie naturelle et de l'apologétique. L'auteur est admirablement au courant de la littérature du sujet tant en anglais et français qu'en allemand. Bref une œuvre excellente dont il faut féliciter l'auteur.

L'Introduction à l'histoire de la religion est bâtie sur un plan similaire. Après avoir écarté les phénomènes pseudo-religieux et superstitieux (mythologie, animisme, manisme, totémisme, dynamisme et magisme) et les systèmes et doctrines libératrices sans base religieuse (l'absolu impersonnel des cultures anciennes, le panthéisme, l'idéal esthétique et éthique), l'auteur étudie l'objet de la religion : Dieu; son sujet : l'homme; les rapports de la divinité avec l'homme : grâce et révélation hors du Judaïsme et du Christianisme, dans ceux-ci, le livre saint; l'homme se tournant vers Dieu dans les éléments du culte : prière, sacrifice, rites de purification et d'initiation, l'ascèse, le sacerdoce. Les lecteurs qui voudront s'initier aux études de philosophie et d'histoire de la religion trouveront dans ces deux volumes un guide excellent et une bibliographie complètement à jour.

A. De Bil, s. i.

* *Bilderatlas zur Religionsgeschichte herausgegeben von H. Haas.* Leipzig, Deichert, 1924-1934, (28 × 19 cm.).

T. Mogk. *Germanische Religion.* 1 Lief. 24 planches. Prix : 1,26 Mk.

H. Bonnet. *Aegyptische Religion.* 2-4 Lief. 60 pl. Prix : 6,12 Mk.

H. Zimmern. *Religion der Hethiter.* 6 Lief. 8 pl. Prix : 1,80 Mk.

B. Landsberger. *Babylonisch-assyrische Religion.* 6 Lief. 17 pl. Prix : 3,60 Mk.

G. Karo. *Religion des ägäischen Kreises.* 7 Lief. 21 pl. Prix : 4,95 Mk.

H. Haas. *Die Ainu und ihre Religion.* 8 Lief. 32 pl. Prix : 9 Mk.

J. Zeipoldt. *Die Religionen in der Umwelt des Urchristentums* 9-11 Lief. 50 pl. Prix : 11,52 Mk.

M. Kirzel. *Die Religion der Jaïna's.* 12 Lief. 30 pl. Prix : 8,10 Mk.

A. Rumpf. *Die Religion der Griechen.* 13-14 Lief. 80 pl. Prix : 15,75 Mk.

W. Kirfel. *Der Hinduismus.* 18-20 Lief. 73 pl. Prix : 19,50 Mk.

La publication du fasc. 18-20 (1) du *Bilder-Atlas zur Religionsgeschichte* suit de près la mort de l'initiateur de la Collection, le Dr H. Haas, professeur d'Histoire des religions à l'université de Leipzig. Déjà le savant professeur avait, de concert avec E. Lehmann de l'université de Lund, publié le *Textbuch zur Religionsgeschichte* 3e éd. 1922, collection de *textes* religieux bien choisis, édités par des compétences. La nouvelle collection, dont en dix ans vingt fascicules ont paru, présente encore plus d'intérêt; les monuments figurés, en effet, non seulement illustrent les textes religieux, mais, en beaucoup de cas, complètent les sources littéraires et les suppléent. C'est du reste une véritable aubaine que de trouver

(1) Les fascicules 15-17 ont déjà été analysés dans la Revue : 1931, p. 266; 1933, p. 664; 1934, p. 1101.

réunis, et commentés par des spécialistes, ces monuments qu'on devait jusqu'ici rechercher dans des œuvres fort nombreuses et parfois difficiles d'accès.

Depuis ses débuts, la collection manifeste un progrès croissant dans l'édition et la conception des introductions. Le premier fascicule (Religion des peuples germaniques) est le moins réussi, au point de vue de l'impression, sans doute à cause des conditions de la publication. La plupart des monuments figurés appartiennent aux pays nordiques. Le texte est réduit à quatre pages, mais le nom de l'auteur E. Mogk en garantit la valeur scientifique. Notons cependant que nous retrouverons la marmite de Gunderstrup (f. 32) parmi les monuments de la religion celtique, où une discussion sur sa provenance est insérée dans le texte.

Les trois fascicules suivants sont consacrés à la religion égyptienne. Les documents, choisis judicieusement, nous initient d'abord aux idées cosmogoniques et cosmographiques des anciens Égyptiens, qui portent la trace de l'affrontement et du mélange de conceptions diverses. Suit la revue des divinités : Le dieu-soleil Rè qui s'unit aux diverses divinités locales, les absorbe et se hausse à une sorte de monothéisme solaire. C'est le seul des dieux cosmiques qui ait une importance cultuelle. Celle-ci s'attache plutôt aux divinités locales, reliées en théogonies, et qui acquièrent une portée générale. Elles ont souvent au début une figure animale dont elles ne se dégagent pas entièrement. C'est l'origine du culte des animaux, qui à leur tour reprennent une forme humaine. Des démons bienfaisants de la crédulité populaire, des dieux étrangers, des hommes divinisés comme Imhotep et le roi, comme incarnation de Horus, trouvent place dans le panthéon égyptien. Les gravures suivantes (67 ss) sont consacrées aux lieux (temples) et actes du culte (77 ss), au culte des morts avec toutes ses particularités, aux divinités qui se rattachent aux espérances de l'au-delà : Osiris, Anubis; à la légende d'Osiris et d'Isis, aux éléments magiques mêlés à la religion.

Le fascicule consacré aux monuments religieux des Hittites (17 planches et une carte) devra être complété d'après les nouvelles découvertes.

La religion assyro-babylonienne s'offre au lecteur avec une cinquantaine de planches et une excellente préface de B. Landsberger. L'élément religieux, observe l'auteur, n'est que pauvrement représenté dans le grand nombre de sculptures de ces peuples. Cette rareté relative des monuments religieux figurés est amplement suppléée par les sources écrites.

Pour d'autres civilisations au contraire, toute notre information est basée sur les monuments figurés arrachés aux fouilles. C'est le cas pour la culture égéenne étudiée par M. G. Karo. L'introduction, plus complète et plus systématique, est accompagnée d'une bibliographie sommaire mais essentielle. On peut distinguer deux grandes périodes : la période néolithique caractérisée par une culture sensiblement uniforme dans toute la région y compris la Crète; et la période mycéno-minoënne des 3e et 2e millénaires. Vingt-deux gravures représentent la première : idoles néolithiques de Thessalie, de Troie, de Sparte et de Crète; figurines minoënnes; tombes de Syra et de Platanos; offrandes trouvées dans des tombes fort anciennes. La période

minoënne moyenne est divisée en trois sous-périodes : 2000 à 1900; 1900-1750; 1750-1600. La première est caractérisée par l'absence presque totale d'images de dieux. La seconde n'est représentée que par quelques objets de culte. La troisième plus riche ne connaît pas de temples et accuse une prédominance de divinités féminines; les divinités sont toutes à figure humaine; les animaux et les démons qui y figurent ne sont jamais l'objet d'un culte. Effacement du culte des morts, marqué par l'absence de tombes particulières de quelque importance et la parcimonie des offrandes funéraires. A l'exception de quelques formes de divinités, aucun élément religieux n'a passé du 2e au 1er millénaire. Les éléments caractéristiques du culte hellénique : autel, temple, image cultuelle, sont des créations nouvelles.

Le huitième fascicule, dû au professeur H. Haas, quitte le domaine des peuples de haute culture pour celui des cultures primitives. Il traite de la civilisation et de la religion des Ainu. L'introduction, terminée par une copieuse bibliographie, est un traité complet de la civilisation religieuse de ce peuple, qui n'est plus représenté que par 18.000 âmes, dans les îles nipponnes. Etude fort documentée et figuration très suggestive.

Les fasc. 9-11 intéresseront davantage les théologiens « Die Religionen in der Umwelt des Urchristentums ». Le contenu ne correspond toutefois pas entièrement au titre; la religion de Mithra et le culte des empereurs ont été renvoyés légitimement à d'autres fascicules. Par contre il y est traité des mystères de Dionysos, d'Eleusis et de l'Orphisme, dont l'influence tombe en grande partie dans cette période, bien qu'ils aient une origine plus ancienne. L'auteur se borne aux monuments figurés des religions et syncrétismes d'Égypte, de Syrie et d'Asie mineure pendant la période héllénistique et romaine. Dans ces limites même, les documents étaient trop nombreux pour être tous englobés dans ces fascicules. L'auteur a réuni l'essentiel : documents épars dans de nombreuses publications malaisément accessibles, et aussi plusieurs documents jusqu'ici inédits. L'Égypte est représentée par Osiris dans la période plus récente de la religion égyptienne, Sérapis, Isis (avec Harpocrate), quelques spécimens du culte de Zeus-Ammon, des rois déifiés et de nombreux documents de la magie égyptienne particulièrement intéressants. Le syncrétisme syrien (81-122) est représenté par des témoins fort variés. L'Asie mineure reçoit les nos 123 à 167. C'est sans doute par égard pour l'opinion isolée de Dietrich, que l'auteur a cru devoir y insérer un fragment de l'épitaphe d'Abercius. Suivent les monuments des mystères de Dionysos (168-173), de l'Orphisme (174-180) et d'Eleusis (181-193). Point de bibliographie à la fin de l'introduction, mais de nombreuses références dans le corps du texte.

La *religion grecque* a été traitée avec plus d'ampleur encore par le prof. A. Rumpf : 208 reproductions et 12 pages d'introduction. Archéologue, M. Rumpf a su se départir de tout intérêt archéologique, pour ne considérer dans son choix que la valeur et la signification religieuses des monuments. La matière se classe naturellement en symboles du culte et statues des dieux; lieux du culte, offrandes sacrées, actes du culte et sacrifices; le rôle de la religion dans le mariage et les funérailles; la divination et la superstition.

M. Kirfel s'est acquitté remarquablement de la tâche de nous présenter le

Jaïnisme (12)et l'Hindouisme (18-20). Le Jaïnisme tire son nom d'une épithète Jina (victorieux) donnée au dernier des 24 Tirthamkers (fondateurs) : Mahavira. Le Jaïnisme est une religion du Livre. Les écrits sacrés codifiés vers le milieu du Ve siècle de l'ère chrétienne, 980 ou 993 ans après la mort de Mahavira, sont éclairés par les commentaires sanscrits du XIe siècle p. C. Vu l'importance des spéculations cosmographiques et cosmogoniques dans le Jaïnisme, c'est à leurs représentations figurées que sont consacrées les premières reproductions. Les suivantes décrivent les formes extérieures du Jaïnisme, mélange d'ordre religieux et de fidèles laïques avec observances particulières, fractionnement en de nombreuses écoles (gaccha); moines célèbres du XIe siècle à nos jours; rénovation du Jaïnisme sous l'action de Sri Vyaya Dharma Suri (1868-1922); objets et lieux du culte : Stupas, (châsses de reliques) — grottes d'Elora, sculptures rupestres, temples. Une bibliographie très développée termine l'introduction. Il faut y ajouter A. Guérinot : la religion Djaïna, histoire, doctrine, culte, coutumes, institutions. Paris 1926.

Le fascicule sur l'Hindouisme (52 pages de texte, 194 gravures) est le plus volumineux de la collection. L'introduction est une véritable histoire de cette religion si riche en contrastes. Le choix de gravures est d'une importance inappréciable par sa variété et la méthode scientifique qui y a présidé. Après un choix de documents suggestifs sur la cosmographie hindoue (1-14), tout le panthéon défile sous nos yeux : divinités terrestres des huit gardiens du monde; dieux supraterrestres Brahman, Vishnou et ses incarnations; Shiva et la complexité de ses mythes, ses manifestations, ses rapports avec Kasttikeya et Ganesha; la fusion des trois divinités : Trimurti; divinités féminines (Sakti); dieux inférieurs : Yakshas et Yakshis, Nagas et Bhutas. Les documents 111 à 127 nous donnent des spécimens des représentations symboliques si chères aux Hindous : empreinte du pied, linga, etc. La partie consacrée aux formes du culte renseigne sur les lieux du sacrifice, autels, sacrifices et autres actes cultuels, objets du culte, etc. Les castes et sectes et leurs insignes, les saints Muni et fondateurs de sectes, les chars divins, les temples achèvent de nous donner une idée de cette religion qui groupe encore environ 220 millions de sectateurs. De nombreux fascicules sont encore annoncés, leur ensemble formera un précieux instrument de travail.

A. De Bil, s. i.

O. Weinreich. *Menekrates Zeus und Salmoneus. Religionsgeschichtliche Studien zur Psychopathologie des Gottmenschentums in Antike und Neuzeit.* Coll. Tübinger Beiträge zur Altertumswissenschaft. XVIII Heft. Stuttgart, Kohlhammer, 1933, (24 × 16 cm.), 130 p. Prix : 12 Mk.

M. Weinreich étudie avec une grande érudition le cas du médecin Ménécrate (IVe siècle avant Jésus-Christ), tel qu'il nous est rapporté surtout par Athénée VII, 289-290; Clém. Alex. Protrept IV, 54; Aelien, Plutarque, etc. Ce médecin, qui avait réussi quelques cures d'épilepsie, s'affubla du titre et des insignes de Zeus, se fit une cour d'Olympiens parmi ses malades guéris qu'il avait déifiés, écrivit en vertu de ses titres divins des lettres à

Philippe de Macédoine, à Archidamos et à Agésilas, et se fit bafouer avec sa suite d'Olympiens à la Cour de Macédoine. L'auteur y voit un cas de théomanie, qu'il analyse avec soin et qu'il compare à de nombreux faits de folie religieuse observés dans les cliniques psychiâtriques modernes. Il y joint une interprétation de la légende de Salmoneus, dont il place l'origine en Thessalie plutôt qu'à Elis et en qui il voit le type d'une divinité préaryenne supplantée par le Zeus Aryen. La lutte entre les deux cultes a donné lieu à la légende de la folie outrecuidante de Salmoneus devenu un personnage royal. Une étude intéressante sur les sources de l'histoire de Ménécrate et quelques autres notices clôturent le volume. Cette étude, sans grande importance pour l'histoire du sentiment religieux, présente de l'intérêt pour celle des déviations pathologiques de la folie religieuse.

A. De Bil, s. i.

E. Massonneau. *La magie dans l'antiquité romaine. La magie dans la littérature et les mœurs romaines. La répression de la magie.* Paris, Recueil Sirey, 1934, (25 × 17 cm.), VIII-270 p.

L'ouvrage de Mlle Massonneau se divise en deux parties dont la première malgré son étendue ne sert que de prélude à la seconde : l'étude juridique de la répression de la magie dans le droit romain. Dans l'exposé de la première partie l'auteur se base presque exclusivement sur les grands travaux français sur cette matière : les articles du dict. de Daremberg et Saglio, l'ouvrage de Bouché-Leclerc, ceux de Jobbé-Duval, Cumont, etc. La magie dans ses rapports avec la religion et la divination, les procédés divinatoires, les dieux magiques, le fait magique, son action sur l'homme, la magie amoureuse, le meurtre magique, les moyens magiques y sont successivement traités. C'est, je crois, le fait que divination, magie et aussi superstitions étrangères se trouvent le plus souvent confondues dans la répression juridique sous l'empire, qui a entraîné l'auteur à attirer dans l'orbite de la magie certains éléments et faits qui s'en distinguent. L'histoire de la répression passe en revue toute la législation romaine en la matière depuis la Loi des XII tables jusqu'au Code Justinien, et relate la foule des procès religieux depuis celui des Bacchanales jusqu'à celui de Priscillien et des Priscillianistes. C'est une documentation abondante et soigneusement relevée. La longue discussion du texte VIII, 1. de la Loi des XII tables « si quis occentassit quod alteri flagitium facit » où de multiples autorités sont confrontées me paraît quelque peu confuse et pas concluante. Il en est de même de celle qui s'engage autour de l'interprétation du « more prisco » (Tac. *Ann.* II., 32). A lire les chapitres de Tite-Live sur l'affaire des Bacchanales on ne trouve pas trace de magie. Ce qui inquiète les Romains c'est la superstitio externa avec son cortège de dévergondage et ses menaces pour l'organisation de l'état. La lex Cornelia me paraît aussi être trop interprétée d'après l'accumulation de délits sous ce titre dans l'évolution de la législation impériale, ce dont d'ailleurs l'auteur convient de-ci de-là. Rien de magique dans le cas de Pomponia Graecina. L'auteur aurait dû mieux souligner les motifs politiques qui aggravèrent la répression de la divination surtout à partir de la monarchie militaire, lorsque le principe dynastique

n'était plus une sauvegarde pour les empereurs. Plus tard, en bien des cas, c'était la répression du culte étranger ou du paganisme qui était envisagée plutôt que spécifiquement la magie, quoiqu'on tirât les armes de l'arsenal des anciennes lois. Une utilisation plus étendue des ouvrages en langue allemande, une exactitude plus grande dans l'interprétation des textes aurait contribué à accroître la valeur de ce travail. A. De Bil, s. i.

W. E. Soothill. *Les trois religions de la Chine. Confuciisme-Bouddhisme-Taoïsme.* Traduit de la 3e édit. anglaise par G. Lepage. Coll. Bibliothèque historique. Paris, Payot, 1934, (23 × 14 cm.), 270 p. Prix : 20 frs.

On dit généralement qu'il y a, en Chine, 270 millions de Confucianistes, 30 millions de Taoïstes et 120 millions de Bouddhistes et l'on est porté à croire — lorsqu'on n'a pas lu un peu attentivement le triple démisme de Sun-Yat-Sen — que les Chinois marchent à grands pas vers un positivisme assez matérialiste. Pourtant, la mentalité chinoise reste bien une car, malgré leurs différences, les trois religions de la Chine n'en sont qu'une : celle des Chinois. Cette religion perd sans doute actuellement quelque chose de ses manifestations extérieures, mais elle n'en reste pas moins un élément essentiel de la culture chinoise.

Il existe des ouvrages plus savants, plus scientifiques que celui du professeur Soothill sur les religions des Chinois. Nous n'en connaissons aucun qui, en quelque 250 pages, donne une idée aussi claire, aussi vivante, aussi concrète de ces trois religions, même du point de vue de leur histoire. Il est vrai que l'auteur a passé trente ans en Chine comme missionnaire et qu'il a étudié le P. Couvreur, le P. Wieger, Legge, Giles, de Groot et les autres. Ce livre nous paraît la meilleure introduction à l'étude de la civilisation chinoise. Bien que protestant, le professeur Soothill juge les trois religions chinoises d'un point de vue chrétien qui paraît presque toujours juste même lorsqu'on s'y attendrait moins comme, par exemple, lorsqu'il discute très intelligemment la thèse du Dr de Groot au sujet de la démonologie. A. Hublou, s. i.

P. J. Zoetmulder, S. I. — *Pantheisme en Monisme in de Javaansche Soeloek-Litteratuur.* Nimègue, N. V. Centrale Drukkerij, 1935, (25 × 17 cm.), 430 p.

Dans cette dissertation, présentée à l'Université de Leiden (1935) l'Auteur tâche de mettre en évidence une des caractéristiques de la mystique javanaise : la présence de conceptions panthéistes et monistes, empruntées à l'Islam hindou et à l'Hindouisme javanais. Il recherche jusqu'à quel point elle en est pénétrée et essaie de lui reconnaitre son caractère original. Ayant à traduire et publier bon nombre de documents javanais inédits, l'auteur restreint son examen au javanais-récent et là encore au seul genre littéraire des « *soulouc* ». Après un bref examen général de la notion de Panthéisme et de Monisme, et un exposé de ses principales applications dans l'Islamisme et l'Hindouisme, l'auteur passe en revue une série de textes sélectionnés,

partant du plus orthodoxe pour aboutir au plus radical. La conclusion qui se dégage de son examen est plus élogieuse que celle proposée par le Dr Kraemer. Sans doute cette mystique javanaise ne nous offre qu'un pâle reflet de ce qu'il y a de meilleur dans la littérature musulmane et hindoue, mais toutefois, à bien examiner ces emprunts, on y retrouve tout un complexe d'idées fondamentales analogues. En passant et sans l'approfondir, l'auteur suggère l'influence d'un autre facteur : le dynamisme magique. On pourrait regretter que l'auteur ne fait qu'insinuer également cette autre question : « s'agit-il de doctrine religieuse ou de système philosophique ? ».

V. van Bulck, s. i.

* **H. Lilliebjörn.** *Ueber religiöse Signierung in der Antike mit besonderer Berücksichtigung der Kreuzsignierung nebst einem Exkurs über die Apokalypse und die Mithrasmonumente. Inaugural-Dissertation.* Uppsala, Almqvist et Wiksells, 1933, (24 × 16 cm.), xii-120 p.

Dissertation intéressante, que les historiens du dogme liront avec profit, malgré le caractère un peu bigarré de son contenu et de son plan, à cause du contact qu'elle leur fera prendre avec l'ambiance païenne, culturelle et religieuse, dans laquelle se sont développés certains rites de la religion chrétienne. Le sujet traité est la *Signierung* c'est-à-dire, le « marquage », par cautérisation, par tatouage, etc., que l'on voit si répandu dans l'antiquité, et dans des buts multiples (pour établir l'appartenance à la tribu, au propriétaire, à l'armée, etc.). L'auteur examine surtout son utilisation religieuse spécialement dans les religions orientales, même dans le culte d'Osiris-Isis et celui de Mithra (contre Dölger). Il s'arrête en particulier à la signification du marquage de la croix soit couchée (×) soit debout (+) dans les textes papyrologiques, les inscriptions, et sur le front des têtes de marbre. Une allusion au marquage dans l'Apocalypse (ch. XIII, 16-18) lui fournit aussi l'occasion de tenter une nouvelle interprétation, ingénieuse à coup sûr, mais qui, pas plus que les autres, ne sort du domaine de l'hypothétique.

Ch. Martin, s. i.

K. Steur. *Poimandres en Philo. Een vergelijking van Poimandres § 12-§ 32 met Philo's uitleg van Genesis I, 26-27 en II, 7.* Purmerend, J. Muusses, 1935, (24 × 16 cm.), xvi-214 p.

Découverts au xie siècle par Psellus dans un unique manuscrit, souvent recopiés durant la Renaissance, mais à peu près négligés depuis la critique pénétrante de Casaubon (1614) jusqu'à l'édition de Parthey (1854), les écrits hermétiques ont fait l'objet de nombreuses études, depuis trente ans, surtout depuis que la partie consacrée à la révélation du dieu Poimandres est devenue célèbre grâce au travail de Reitzenstein en 1904. Celui-ci en avait édité soigneusement le texte et montré les relations de cet écrit avec le milieu égyptien, le milieu grec hellénistique, le milieu juif et le milieu chrétien. Hermas entre autres et Philon étaient les bénéficiaires, ou plutôt les victimes, de cet envahissant annexionnisme. Dans un livre clairement pensé, K. Steur a voulu examiner de près les thèses retentissantes de l'ancien

professeur de Strasbourg et de Heidelberg. Il a pris la bonne méthode en se cantonnant dans un seul secteur de l'immense domaine des *Hermetica* : la comparaison entre les deux conceptions de l'homme dans le *Poimandres* (n. 12-32) et dans l'exégèse de la Genèse I, 26-27 et II, 7 par Philon. Sa conclusion est totalement différente de celle de Reitzenstein : malgré leur préoccupation religieuse commune, l'écart est beaucoup plus profond que ne le ferait croire une première vue superficielle. De part et d'autre, sans doute, il reconnaît un dualisme, mais trop général pour pouvoir être concluant et s'expliquer par un fonds de tradition commune hellénistique ou iranienne. Cette étude, consciencieusement menée, et dans les chapitres II et III suffisamment documentée, aurait gagné encore à mieux s'appuyer sur le détail des textes dans le chapitre IV consacré à la comparaison des deux conceptions; un souci lexicographique et philologique plus prononcé aurait augmenté la précision des résultats et facilité le contrôle au lecteur. L'auteur a bien soigneusement passé en revue les travaux antérieurs; l'avis de Flinders Petrie est explicitement laissé de côté et avec raison sans doute, mais on aurait dû nous dire pourquoi; or, la référence même fait défaut, et d'autre part, on apporte une des études de Frank Granger qui habituellement n'est pas mis en haut rang, mais l'avis de Cumont ne vient pas. Quant aux écrivains ecclésiastiques, il eût été bon de vérifier si leurs allusions à Hermès Trismégiste accusent chaque fois une utilisation personnelle et un *Corpus hermeticum* tel que nous le connaissons.

J. DE GHELLINCK, S. I.

E. F. Tscheuschner. *Mönchsideale des Islams nach Ghazalis Abhandlung über Armut und Weltentsagung.* Coll. Allgemeine Missions-Studien. 15 Heft. Gütersloh, Bertelsmann, 1933, (23 × 16 cm.), 56 p. Prix : 2 Mk.

Comme l'auteur le fait observer, le titre de cette étude pourrait prêter à confusion, d'une part faire croire à un monachisme dans le cadre de l'Islam d'autre part suggérer au lecteur une comparaison restreinte au monachisme chrétien. L'idéal en question est celui du renoncement comme voie vers Dieu, tel que Ghazali l'a développé dans le 34e livre de son grand ouvrage « La renaissance des sciences religieuses » intitulé « de la pauvreté et du renoncement ». M. Tscheuschner en donne une analyse. L'étude est divisée en 3 sections : 1) Caractère de la doctrine de Ghazali : sa personnalité de penseur; la tendance moralisatrice de sa conception du renoncement — la morale de la conscience; — 2) les bases de l'ascèse chez Ghazali : dualisme et mystique — l'utilisation des motifs coraniques; — 3) la pratique ascétique : les objets, les résultats et les buts du renoncement — les exercices de cette ascèse et l'appréciation de la culture. Dans la première section, on désirerait un schéma plus synthétique.

A. DE BIL, S. I.

F. Risch. *Wilhelm von Rubruk. Reise zu den Mongolen 1253-1255.* Coll. Veröffentlichungen des Forschungsinstituts für vergleichende Religionsgeschichte an der Universität Leipzig. II Reihe. Heft 13. Leipzig, Deichert, 1934, (23 × 15 cm.), VIII-336 p. Prix : 19 Mk.

Cette traduction aurait risqué d'être aussi fautive que l'édition sur

laquelle elle se basait (Francisque Michel et Thomas Wright. *Recueil de Voyages et de Mémoires*, t. IV, pp. 194-396). Heureusement l'auteur a pu utiliser au dernier moment l'édition que le P. Van de Wijngaert a fait paraître en 1929 dans les *Sinica Franciscana* (pp.147-332). Une autre infortune, qui, celle-là, n'a pu être évitée, est la suppression des appendices auxquels les notes renvoient explicitement et que la crise financière de la librairie allemande n'a pas permis d'imprimer (cf. p. 336). On le regrettera d'autant plus que tout le reste du travail est excellent. La traduction de l'itinéraire de Guillaume de Rubruk est claire, exacte, et, par-dessus tout, documentée à l'extrême, avec un soin minutieux et des références à toutes les sources. L'identification, parfois très ardue, des localités géographiques, l'explication des usages, des noms propres, etc... sont abondamment justifiées. Le lecteur, cependant, ne trouvera la bibliographie complète que dans un ouvrage antérieur, de la même collection (Heft. 11), sur Jean de Plan Carpin.

Bref, travail tout à fait scientifique et de première valeur comme document d'histoire missionnaire ou même d'ethnologie.

P. Charles, s. i.

* **M. Schlunk.** *Führer fremder Völker und das Christentum.* Gütersloh, Bertelsmann, 1933, (22 × 15 cm.), xii-148 p. Prix : 3 Mk.

Si on mesurait la christianisation du monde au nombre des conversions au catholicisme, ce serait à désespérer car, sauf chez les Noirs, le seul jeu des naissances fait croître le nombre des non-chrétiens dans des proportions beaucoup plus grandes que celui des catholiques. Dans les pays asiatiques de haute culture, comme les Indes, la Chine, le Japon, l'immense effort missionnaire apparaît hors de proportion avec le nombre des conversions auquel il aboutit, d'autant plus que ces conversions ne se comptent, sauf quelques exceptions, que parmi la masse non cultivée de la population. Mais le Royaume de Dieu opère à la manière du levain. C'est toute la masse non chrétienne qui, de plus en plus, est imprégnée d'une mentalité christianisante.

L'ouvrage du professeur Schlunk montre, par treize exemples de leaders païens ou protestants que, si ces hommes ou ces femmes ont pu excercer sur leurs contemporains une action élevante, purifiante, très réelle, tant du point de vue moral que du point de vue religieux, c'est grâce à l'Évangile, à la personne du Christ qu'ils admirent vivement et pour lequel ils ressentent souvent (tels Kagawa, Chandar Sen, Sundar Sing, etc.) un ardent amour. Tous les leaders dont parle le professeur Schlunk ont manifestement subi l'influence du christianisme par le truchement des missions protestantes. Celles-ci, beaucoup plus que les missions catholiques, ont orienté leur apostolat vers les intellectuels, vers les leaders et elles ont réussi. L'auteur, un protestant, ce dont il faut tenir compte à la lecture de l'ouvrage, n'en tire aucune gloire. Il traite son sujet avec beaucoup d'objectivité, laissant aux vertus naturelles des non-chrétiens toute la part qui leur revient. Ses observations sur le syncrétisme d'un Tagore, d'un Gandhi, et même d'un Keschab Chandar Sen sont pertinentes. Chacun des sujets

traités est suivi d'une petite bibliographie qui, pour les lecteurs de langue allemande, est parfaite. A. HUBLOU, S. I.

J. Hoffmann, S. I., et A. Van Emelen, S. I. *Encyclopaedia Mundarica 10 vols. et 1 vol. d'illustrations.* Patna, Government Printing, 1930-1934, (27 × 19 cm.), 3173 p.

Cet ouvrage monumental n'est pas encore terminé. Le dixième volume (1935) va de N à O. On a eu raison de l'appeler non pas un dictionnaire mais une Encyclopédie, car pour tous les mots importants les auteurs nous donnent la description détaillée des coutumes et des croyances des peuples Munda. Un ou deux exemples peuvent suffire à illustrer la méthode. *Madukam-daru* est un arbre, le *Bassia latifolia.* Un dictionnaire n'en dirait pas plus long. Notre Encyclopédie décrit l'arbre, l'aspect de ses feuilles, le goût de ses fruits, son usage culinaire, l'emploi qu'on en fait pour la pêche, pour guérir la dyspepsie, pour nettoyer les dents, les superstitions qui s'y rattachent, l'histoire de l'introduction de cette espèce végétale, les traditions populaires qui l'entourent, les saisons où il fleurit etc... *Lagan-idi* signifie la fixation de la date d'un mariage. Nous y trouvons toutes les coutumes et tous les rites qui marquent cette solennité. Véritable monographie exhaustive des Munda, ce travail gigantesque est une mine de renseignements très sûrs où l'ethnologue, le folkloriste, le botaniste, le géographe et le missiologue peuvent puiser indéfiniment. Il a fallu pour le mener à bien, outre le labeur patient des deux auteurs mentionnés dans le titre et dont le premier est mort à la peine, la coopération de plusieurs autres missionnaires jésuites du Chota Nagpore. On en parle dans la préface. Malheureusement celle-ci fait défaut dans l'exemplaire que nous avons à notre disposition. Il faut féliciter le Gouvernement des Provinces de Bihar et Orissa qui a compris l'importance énorme de cette publication et n'a pas voulu laisser ces recherches en manuscrit. Sans cette aide, jamais la publication n'eût été possible.

Du point de vue de la transcription phonétique l'ouvrage est extrêmement soigné.

Nous n'avons pas encore dit que les *Munda* sont un peuple Kôle du Nord de l'Inde, divisé en plusieurs groupes, sédentaires ou nomades, vivant séparés ou avec les Ouraons, aux environs de Ranchi, dans le Singhbum central, ou même en pleine jungle. Munda est le nom que leur ont donné les Hindous et qu'ils ont fini par adopter, bien que leur ancienne appellation soit Horoko ou Hôko.

Au rythme dont marche la publication on peut prévoir qu'elle sera achevée dans deux ans. Il faudra alors y revenir plus en détail.

P. CHARLES, S. I.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

J. JACQUES. *L'heure H.* Bruxelles, Édition Universelle, 1935, (19× 12 cm.), 182 p. Prix : 12 frs.

Depuis la fin du XIVe siècle, la vraie civilisation n'a fait que reculer parce que le primat de l'esprit est allé diminuant. Avec les successeurs d'Innocent III et par suite de circonstances diverses pas toutes à son honneur, l'Église catholique est passée à la défensive; elle s'y tient encore aujourd'hui... « dans ses derniers retranchements ». Elle seule pourtant possède « les promesses de la vie présente » comme celles de la vie future. « Sa mission propre est sans doute d'amener les hommes à l'union surnaturelle à Dieu. Mais celle-ci réclame normalement l'ordre naturel; et cet ordre, la doctrine catholique contient tout ce qu'il faut pour le constituer, pour en favoriser l'évolution et le progrès ».

Or, ne semble-t-il pas que voici revenir pour l'Église l'heure de l'initiative, l'heure H. qu'il faut guetter, à l'affût, « vigilant et bandé », et qu'on ne saurait laisser passer sans renouveler la plus impardonnable des fautes de nos pères : la faute d'omission. L'âge présent voit revenir d'elle-même l'humanité, tentant de remonter l'âpre chemin de ses longues erreurs aux temps modernes. Pour celle qui reste, de droit, l'unique éducatrice des peuples, n'est-ce pas l'instant d'enfin « ressaisir le gouvernail spirituel du monde ? »

M. Jules Jacques ne doute pas que soit arrivé « le moment fécond » et c'est à nous persuader d'en profiter que vise son livre. Malheureusement, content de nous faire passer, avec le signal de l'offensive, l'espoir de la victoire, il ne nous met guère d'armes à la main et laisse à d'autres le soin de préciser les objectifs. D'aucuns regretteront peut-être que les dernières pages de l'ouvrage n'aient pas davantage l'allure des Exercices Spirituels d'Ignace de Loyola, « méticuleux et méthodiques » paraît-il « comme des cours d'École de guerre!... »

D'un style net et alerte, l'auteur offre d'ailleurs à tous, croyants et incroyants, un puissant raccourci du catholicisme, dans son dogme et dans son histoire. Il ne prouve pas. A larges traits, loyalement, il expose; et en dépit de certaines imprécisions et généralisations hâtives, du reste inévitables en de pareilles synthèses, sa vulgarisation est juste dans l'ensemble, heureuse souvent et pleine d'un relief saisissant. A l'adversaire, il dit : Voyez qui nous sommes et que nos fautes, pas plus que vos préjugés, n'altèrent la clarté de votre regard. Aux croyants, naïfs, indifférents, lassés : Debout! De grandes fautes ont été commises. Le monde moderne erre loin du Christ depuis plus de cinq siècles parce que les Fils de la Lumière ont péché par omission. Mais voici le reflux providentiel : l'heure est à vous. Le talisman de la vraie civilisation est toujours entre vos mains parce que vous avez la vérité nécessaire!

Nul doute que l'œuvre ardente et claire de M. Jules Jacques ne clame bientôt, à l'intime de toutes les consciences catholiques, « le sens de l'opportunité » et le devoir d'être habiles. M. THIÉFRY, S. I.

Chan. MARCHAND. *La faillite initiale du protestantisme (Aperçu historique et doctrinal).* Paris, Téqui, 1934, (19× 12 cm.), 260 p. Prix : 10 frs.

Ce n'est pas un but scientifique que poursuit ici l'auteur; c'est un ouvrage de vulgarisation qu'il présente. Son livre est destiné à faire connaître au grand public que toutes les négations et abandons du protestantisme contemporain, de quelque nuance qu'il soit, sont en germe dans les symboles du protestantisme primitif représenté ici par Luther et Calvin. La Réforme

aboutit à une faillite, faillite du dogme et de la morale. L'auteur le prouve par l'histoire du protestantisme et en montrant la contradiction externe de ses principes essentiels.

Le travail ne manque ni de clarté ni de force dialectique. Regrettons le ton trop polémique de l'ouvrage. Dans toute erreur, il y a un fonds de vérité; et le succès de l'hérésie vient souvent de l'intransigeance de ceux qui ont mission d'accueillir avec sympathie tout essai sincère de réforme. Le protestant travaillé par l'inquiétude du catholicisme ne lira pas ce livre; il sera ralenti dès les premières pages par ce que l'auteur appellera peut-être la passion de la vérité, mais qu'un protestant désignera par un parti pris dénué de toute charité. E. LEGRAND, S. I.

C. J. JOSET, S. I. *L'abbaye noble de Notre-Dame de Clairefontaine 1216-1796*. Bruxelles, Vermaut, 1935, (20×13 cm.), 374 p., plusieurs gravures. Prix : 20 frs.

Au sud du Luxembourg belge, tout près d'Arlon, dans une étroite vallée, le promeneur rencontre une petite chapelle romane en pierres du pays. Qu'il y entre. Au-dessus de l'autel il apercevra une statue de la Sainte Vierge en pierre polychrome; c'est Notre-Dame de Clairefontaine. Jadis, elle surmontait le portail de l'église d'une abbaye de moniales cisterciennes dont les ruines affleurent encore dans le parc derrière la chapelle. Le P. C. Joset a voulu, pour autant qu'il lui fut possible, nous rappeler la vie de ce vieux monastère détruit par la furie révolutionnaire en 1796.

Avec amour il a cherché et recueilli tous les documents susceptibles de nous redire quelque chose de l'œuvre de la Comtesse Ermesinde de Luxembourg; avec sûreté de coup d'œil il a discerné les détails pittoresques et s'est appliqué avec bonheur à nous évoquer une image animée du contenu des archives mortes. Ce n'est donc pas une sèche énumération de chartes, de diplômes et d'actes notariés, ni non plus une austère et aride chronologie d'événements souvent insignifiants.

Bien peu de choses nous sont restées de Clairefontaine, assez néanmoins pour nous rendre sympathique, grâce à la science et au talent du P. Joset, « cette petite communauté de religieuses cloîtrées qui jouiront toujours d'une réputation de régularité et de sainteté » et dont le souvenir se rattache intimement à celui du Luxembourg. L. TROMONT, S. I.

L. BOHLER, O. F. M. *Une émule de Sœur Marie de Bon-Secours, Sœur Marie-Agnès, franciscaine de Notre-Dame du Temple (1902-1931)*. Paris, Téqui, 1934, (19×12 cm.), XII-96 p. Prix : 5 frs.

A lire cette notice, on se retrouve à l'école de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Sœur Marie-Agnès sourit aux épreuves et au sacrifice comme aux joies de sa vie toute consacrée à Dieu. Elle nous fait connaître l'Institut des franciscaines de Notre-Dame du Temple dont le but est de prier pour le clergé et de donner leurs soins aux ecclésiastiques retirés dans leurs Maisons de retraite. Le style de l'auteur se ressent malheureusement trop de l'onction ecclésiastique qui est l'écueil du genre. E. LEGRAND, S. I.

Les Gérants : ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
ADMINISTRATEUR-DÉLÉGUÉ : LOUIS CASTERMAN, TOURNAI.

Imprimé en Belgique. — *Printed in Belgium.*